

LA VALLÉE DES SPECTRES

Traduit par
Léon-Marie
Thylienne
(Léon Wauthy)

1932

édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

CHAPITRE I.

La demoiselle du bureau des postes.

Le destin et sa torpédo sport amenèrent Andrew Macleod aux environs de Beverley. La ville proprement dite repose au bout d'un modeste embranchement de chemin de fer et ne semble avoir aucune raison d'exister. Au surplus, elle semble aussi manquer de moyens de subsistance. Pourtant, pour une raison inconnue, les habitants paraissent vivre à l'aise, car les boutiques originales qui bordent sa large et unique artère respirent la prospérité. Celle-ci ne devait cependant pas provenir de la clientèle de Beverley-Green – car les habitants privilégiés de ce faubourg aristocratique se fournissent plus volontiers dans la capitale et ne viennent à Beverley-ville que pour leurs approvisionnements urgents ou occasionnels.

Arrêtant sa voiture au long capot devant le bureau de poste, Andy se précipita à l'intérieur du bâtiment et réclama la communication d'urgence avec Londres. Quelques minutes plus tard, il se trouvait en conversation animée avec son chef de service au sujet de Allison John Wicker, alias Scottie aux Quatre-z-Yeux ainsi nommé parce qu'il portait des lunettes.

Lorsque le directeur du Syndicat Diamantaire pénétra dans son bureau le lundi précédent et trouva son lourd et résistant coffre-fort ouvert au chalumeau, il apparut aussi avéré que Scottie était l'auteur du coup que s'il avait laissé un reçu signé aux lieu et place des sept sachets de pierres précieuses disparus. La police judiciaire fut alertée aussitôt ; les ports et les gares importantes furent surveillés, les hôtels louches visités, mais en vain.

Andy Macleod qui comptait passer ses vacances à taquiner le goujon en lisant tous ses livres non découpés de l'année, fut arraché aux prémices de son congé pour organiser les recherches.

Attaché en qualité de docteur pathologiste au Ministère, il avait bifurqué dans la profession de détective sans trop savoir comment ni pourquoi. Officiellement, il était toujours le Docteur spécialiste, celui qui peut être appelé en Cour d'Assises pour attester le genre de mort de la victime ; officieusement, si on l'appelait parfois M. Andrew Macleod, il était connu du dernier sergent de police sous son diminutif de Andy.

– Il y a trois jours, Scottie est passé par Pantoms Mills. J'en suis absolument sûr, disait-il au téléphone. Je bats toute la contrée d'ici aux Trois Lacs. La police locale affirme qu'il n'est pas dans les environs, ce qui veut dire qu'il se promène sous son nez. Ils ont osé me demander ce qu'il avait encore fait alors qu'ils ont reçu la semaine dernière tous les détails du vol ainsi que le signalement complet de Scottie.

À ce moment une jeune fille entra dans le bureau. Placé de biais, Andy l'aperçut à travers la glace de la cabine et l'admira. Était-elle belle, jolie ou simplement aguichante ? Toutes les femmes le sont lorsqu'un complet tailleur de bonne coupe les habille. Elle était plutôt grande, mince mais sans maigreur.

– Oui, je le pense, répondit-il machinalement au téléphone alors que ses yeux suivaient la jeune fille.

Elle levait précisément la main et il remarqua la bague de fiançailles qu'elle portait, un anneau d'or relevé de quelques émeraudes, à moins que ce ne fussent des saphirs, non c'étaient bien des émeraudes d'un vert d'eau de mer.

Il avait entr'ouvert la porte de la cabine dès que la conversation avait pris une tournure moins confidentielle et il essayait, de son oreille restée libre, de saisir le murmure de la voix de la

jeune fille. « Elle est plus que jolie » se disait-il en admirant le profil pur qu'elle lui présentait.

À ce moment survint un curieux incident. Elle devait l'avoir remarqué à son insu dans la cabine téléphonique et elle devait avoir demandé qui était cet étranger au téléphone. Fort probablement, le vieil employé qui lui faisait face au guichet et auquel Andy avait montré sa carte pour obtenir plus rapidement la communication, l'avait-il renseignée. Il entendit le mot « détective », et il la vit plutôt qu'il ne l'entendit répéter le mot. Elle sembla prise subitement d'un malaise, s'agrippa au guichet et son visage se crispa et devint pâle. Ses lèvres mêmes perdirent leur belle couleur. Il en fut si frappé qu'il écarta le récepteur et comme elle se retournait vers lui, leurs regards se heurtèrent. La peur ou plutôt la panique se lisait dans ses yeux. Une bête traquée, torturée, n'aurait pas eu le regard dont elle le regardait.

Elle parvint à s'arracher au regard d'Andy ; sa main tremblante ne pouvant ramasser la monnaie rendue, elle fit glisser le tout dans sa paume ouverte sans vérifier son compte et sortit précipitamment.

Sans souci de l'étonnement et de l'impatience manifestée à l'autre bout du fil, Andy raccrocha le récepteur et traversa vivement le bureau.

– Quelle est cette dame ? demanda-t-il en payant sa taxe.

– Celle qui sort ? Mais c'est Miss Nelson, des Green, Beverley-Green, là-haut, sur la colline. Un bel endroit que vous devriez aller visiter. Un tas de gens riches vivent là. M. Boyd Salter le connaissez-vous ? Et M. Merrivan, qui est si riche mais un peu mesquin. Et d'autres gens très bien. C'est une sorte de… comment dirais-je ? Oui… Une cité jardin, voilà ce que c'est. M. Nelson et sa fille occupent depuis des années l'une des plus belles maisons, bâtie avant la création des jardins. Je me souviens de son grand-père, un chic type.

Le vieux postier s'apprêtait à lui donner tous les renseignements biographiques sur les favorisés du sort vivant à Beverley-Green mais comme Andy voulait revoir la jeune fille, il coupa court aux explications et sortit.

Il la vit marchant rapidement au milieu de la route devina qu'elle se rendait à la gare. Il était étonné et un peu irrité. Comment expliquer l'agitation de la jeune fille ? Qu'avait-elle à se reprocher pour craindre un détective ? Quelle folie, petite ou grande, était responsable de la terreur froide qu'il avait vue dans ses yeux ?

Le mot « détective » comportant tous les droits d'investigation que la loi permet, ne peut créer aucun motif de crainte chez un individu normal, respectant les lois.

– Hum ! murmura Andy en se frottant le menton, cela ne me fera pas retrouver Scottie.

Il monta en voiture et sortit du village dans l'intention de rejoindre la grand-route provinciale, car il voulait parcourir les nombreux chemins secondaires formant un réseau serré autour de la ville.

En ralentissant dans un virage plutôt dangereux, à quelques milles de Beverley, il remarqua une ouverture assez grande dans une haie, à sa droite. C'était l'amorce d'une spacieuse avenue bordée d'arbres et d'un gazon rasé court. Des sentiers se perdaient au loin. À sa gauche un panneau artistiquement peint renseignait Chemin privé vers Beverley-Green.

La vitesse acquise l'ayant porté plus loin que cette entrée, il fit marche arrière et regarda pensivement le panneau puis il vira dans la drève[1]. Il était peu probable qu'il y rencontra Scottie,

[1] Route en ligne droite traversant une forêt ou allée carrossable bordée d'arbres.

mais celui-ci était un génie versatile et surtout opportuniste. Et puis il y avait des gens riches à Beverley-Green. Ainsi Andy se donnait-il de bonnes raisons d'y pénétrer bien qu'il sut parfaitement que sa curiosité avait un tout autre mobile. En réalité c'était « sa » maison qu'il voulait voir pour essayer d'en déduire son genre de vie.

La drève sinueuse tournait à chaque instant et après un virage plus aigu que les autres Beverley-Green surgit dans toute sa beauté estivale. Andy réduisit sa vitesse à une allure de promenade. Devant lui s'étendait une route large et bien plane, agrémentée de rhododendrons en fleurs. Dans une éclaircie, il aperçut un tee, la petite éminence qui marque un trou de golf. Le jeu s'étendait donc dans la vallée. Éparpillées parmi les bouquets d'arbres, une dizaine de maisons silhouettaient leur toit rouge dans la verdure.

D'un regard circulaire, Andy chercha un être vivant à questionner. De sa place, il apercevait un bout de route montant et descendant en lacets. À sa gauche s'élevait une construction bâtie avec quelque recherche et qu'il prit pour le club de l'endroit. Andy se proposait de descendre de voiture pour aller lire une pancarte attachée à la porte à claire-voie lorsqu'un homme contourna précisément le bâtiment en venant vers lui.

– Ancien commerçant retiré des affaires, pensa Andy. Veston d'alpaga noir, souliers à semelle débordante, col raide et double chaîne barrant le gilet ; conscient de son importance il doit se demander de quel droit je pénètre dans ces Champs-Élysées ?

De fait, l'arrivant examinait l'intrus, mais c'était sans animosité. Il pouvait avoir entre 40 et 60 ans. Visage plein, sans ride, sa démarche était alerte. Un homme bien portant, pas encore alourdi par l'âge mais près de prendre de l'embonpoint. Son salut écarta toute crainte d'une mauvaise réception chez Andy.

– Bonjour, Monsieur. Vous semblez être à la recherche de quelqu'un ? Beverley-Green est une localité difficile pour les étrangers. Nos maisons n'ont ni numéros ni noms, dit-il en souriant.

– Mais je ne recherche personne, répondit Andy en souriant également. C'est la curiosité qui m'amène ici. Il y fait très joli et on m'en a parlé à Beverley…

L'inconnu inclina la tête.

– Nous avons peu de visiteurs. Je dirais presque heureusement, mais ce ne serait guère poli. Mes voisins et moi sommes les propriétaires de tout le domaine et aucune auberge ou hôtel n'attire les touristes. Ceci, dit-il en étendant la main vers le bâtiment qu'Andy supposait être un club, c'est la pension de la communauté. Nous la réservons à nos relations car il ne nous est pas toujours possible de loger en même temps tous nos amis. Parfois, c'est aussi la communauté qui invite. Ainsi, en ce moment, nous avons comme hôte un géologiste éminent du Canada.

– Heureux hommes et heureuse communauté ! répliqua Andy. Et toutes ces villas sont occupées ?

Il avait posé cette question oiseuse pour connaître la forme que prendrait la réponse car il se doutait bien que toutes les villas étaient habitées.

– Oh ! oui ! La première à gauche est l'habitation de M. Pearson, le grand architecte, qui ne pratique plus depuis quelques années. La suivante appartient à M. Wilmot, un monsieur qui… au fait je ne sais pas très bien ce qu'il fait, bien qu'il soit mon neveu… Je sais qu'il s'occupe d'affaires en ville. L'autre villa que vous apercevez avec des roses trémières est celle de M. Kenneth Léonard Nelson dont vous avez dû entendre parler.

– L'artiste ?… demanda Andy intéressé.

– Oui. Un grand artiste. Il y possède son studio qu'on ne peut voir d'ici car il fait face au Nord. Tous les artistes, je crois, préfèrent la lumière du Nord. La maison du coin, là-bas au fond – vous ne pouvez voir le coin d'ici car la route monte vers les courts de tennis – c'est la mienne, gloussa-t-il de bonne humeur.

Ainsi son père était l'artiste Nelson, pensa-t-il. Qu'avait-il donc entendu dire des Nelson ? Quelque chose de malveillant, sans doute, de déplaisant à coup sûr.

Mais il poursuivit son interrogatoire :

– Et quelle est cette espèce de château sur la colline ?

– La maison sur le coteau ? reprit son guide. C'est, à proprement parler, le vrai château féodal autour duquel, nous, humbles paysans, avons bâti nos chaumières. C'est la résidence de M. Boyd Salter habitée par sa famille depuis plus d'un siècle. Les Salter descendent de… mais je ne vais pas vous infliger leur histoire. M. Boyd Salter est très riche mais mal portant. Il est presque invalide.

Andy cherchait un moyen de ramener la conversation sur les Nelson lorsque son cicérone lui dit :

– Tiens voilà notre hôte : le professeur Bellingham. À propos, je m'appelle Merrivan.

Ainsi c'était là ce M. Merrivan, homme riche mais mesquin, ainsi que le prétendait le postier.

Andy examina la silhouette qui se rapprochait d'eux : elle représentait le type du savant distrait, toilette négligée, pantalon en accordéon.

– Il a été sur la colline, à la recherche de fossiles ; on en a trouvé assez bien ici, expliqua M. Merrivan.

– Je crois que je le connais, répliqua vivement Andy intéressé. Il se rendit à la rencontre du professeur et lorsqu'il se trouva à quelques pas de lui, le professeur leva la tête et s'arrêta.

Sale moment, Scottie, dit Andy avec une mine faussement apitoyée. Allez-vous faire du pétard ou viendrez-vous gentiment avec moi ?

– La philosophie est ma faiblesse… confessa Scottie. Permettez que je me rende à ma chambre pour y prendre un peu de linge, je vous accompagnerai ensuite. Je vois que vous avez une voiture… Moi, je préfère marcher.

Scottie était un des rares membres de sa profession aimant la marche. Andy ne lui répondit pas mais s'adressa à M. Merrivan.

– Le professeur va me montrer ses trouvailles, dit-il gaiement. Je vous remercie beaucoup pour votre obligeance, M. Merrivan.

– Peut-être reviendrez-vous un jour ; je vous montrerai alors tout le domaine, répondit-il.

– J'en serai très heureux, répliqua Andy sincèrement.

Il suivit Scottie par l'escalier de chêne qui conduisait à la gentille chambre qu'il n'occupait que depuis deux jours.

– Le scepticisme est la maladie de l'époque, dit Scottie amèrement. Croyez-vous que je ne serais pas redescendu si vous m'aviez laissé monter seul ?

Scottie devenait enfantin à certains moments. Aussi Andy ne se donna-t-il pas la peine de lui répondre.

L'homme maigre grimpa avec difficulté dans la voiture sans cacher son aversion.

– Il y a trop d'automobiles actuellement, se plaignit-il. Le manque d'exercice tue des milliers d'hommes tous les jours. Que voulez-vous de moi, Mac ? Quoi que ce soit, j'ai un alibi.

– Où l'avez-vous trouvé ? Parmi les fossiles ? lui répondit Andy narquoisement.

Scottie, très digne, se tut.

CHAPITRE II.

Où l'on parle d'Abraham Selim.

Lorsqu'il eut mis Scottie sous bonne garde, Andy songea qu'il avait à remplir certaines formalités afin de pouvoir faire transférer son prisonnier à Londres.

– Où l'obtiendrai-je, demanda-t-il, lorsqu'on lui signala qu'il fallait un ordre écrit signé par les autorités compétentes. Y a-t-il ici un juge commissionné pour signer l'ordre de transfert ?

– Il n'y a ici que M. Boyd Salter qui puisse le faire, lui dit le gardien-chef. Il vous signera l'ordre… s'il est chez lui, ajouta-t-il sentencieusement.

Andy fit la grimace mais il se mit aussitôt en route à la recherche de M. Boyd Salter.

Il constata que le chemin le plus court vers le château évitait précisément Beverley-Green. En effet, le manoir se trouvait sur le territoire de Beverley-ville et l'entrée du parc était marquée par deux maisonnettes de gardes encadrant l'entrée située aux confins. Il les avait remarquées en passant et s'était demandé qui vivait là.

Beverley-Hall était une construction d'un style que Inigo Jones rendit célèbre. C'était aussi la maison du silence. Le premier son qu'il perçut fut le tic tac monotone d'une horloge alors qu'un serviteur s'en allait silencieusement porter sa carte de visite à son maître. Andy constata qu'il avait des chaussures à semelles de caoutchouc. Il resta un bon moment parti et lorsqu'il revint, il fit signe au visiteur de le suivre.

– M. Salter souffre des nerfs, murmura-t-il. Parlez-lui doucement, il vous en sera obligé, j'en suis sûr.

Andy s'attendait à trouver un invalide, silhouette couchée parmi des coussins. Il fut reçu par un homme d'une cinquantaine d'années, de belle mine, semblant bien portant, et qui leva la tête lorsqu'Andy pénétra dans la pièce sans être annoncé.

– Bonjour, M. Macleod. Que puis-je pour vous ? Je vois que vous faites partie de la police judiciaire, dit-il en fixant la carte.

Andy lui soumit succinctement l'objet de sa visite.

– Inutile de baisser la voix, dit l'autre en souriant. Je vois que Tilling vous a prévenu. J'ai des jours d'énervement, mais je suis dans l'un de mes bons jours.

Il lut le document que lui présenta Andy et le signa.

– Notre ami est le spécialiste des vols au coffre-fort, dit-il. Où a-t-il été pris ?

– Dans votre cité-jardin, répondit Andy.

Une grimace altéra le fin visage de M. Salter.

– À Beverley-Green ? À la pension, sans doute ?

Andy approuva de la tête.

– Avez-vous rencontré quelqu'un de la Cité ?

– M. Merrivan.

Il y eut un silence de quelques secondes.

– Très curieux, ces gens-là, reprit-il enfin. Wilmot est un singulier personnage. Je n'ai pu l'étudier suffisamment, mais j'ai cru longtemps qu'il était gentleman-cambrioleur. Quel est le nom de ce voleur fameux ? Ruffles ? Non. Ah ! j'y suis…

Raffles !… c'est cela… Un fin renard, ce Wilmot !… Et puis, il y a Nelson. Quel type ! Il boit comme un démon. Il mettrait la mer à sec.

C'est alors qu'Andy se souvint de ce qu'on racontait à leur sujet.

– Il a une fille, suggéra-t-il.

Ah ! oui, une belle jeune fille, très jolie. Wilmot et elle sont fiancés, ou à peu près. Mon fils me rapporte tous les potins lorsqu'il est ici. Il devrait se faire policier. Il est en classe maintenant. Hum !

Il regarda à nouveau l'ordre qu'il venait de signer, passa un buvard dessus et le tendit à Andy.

– M. Merrivan est très aimable, reprit le détective pour réamorcer la conversation.

L'homme de loi secoua la tête :

– Je ne sais rien de lui, rien de rien. Je le salue, c'est tout. Il paraît être un monsieur tranquille, un peu rasant, mais inoffensif. Il parle trop, mais tout le monde en fait autant à Beverley.

Pour bien marquer cette faiblesse locale, il se mit à discourir sans arrêt, racontant toute l'histoire de Beverley et de ses habitants. Il en était au Hall, son habitation :

– Oui, c'est un bel endroit, mais le domaine est trop grand et l'entretien en est onéreux. Je n'ai jamais pu faire ce que j'aimerais, car…

Il détourna rapidement son regard comme pour éviter que l'autre n'y lut ses pensées. Il prit quelques secondes avant de continuer.

– Avez-vous jamais signé un pacte avec le diable ?

Il ne plaisantait pas. Le regard qu'il posait sur Andy était franc et triste.

– J'ai signé des pactes avec de nombreux petits démons, répondit-il, mais je n'ai jamais connu leur père.

Les yeux de M. Salter ne changèrent pas. Ils fixaient Andy, vaguement il est vrai, comme dans le vide, mais ils ne quittèrent pas son regard pendant une demi-minute.

– Il y a à Londres un homme appelé Abraham Selim, dit-il lentement, qui est un démon. Je ne parle pas à l'officier de police et au fait je ne sais pas pourquoi je vous raconte cela. Je crois que cela découle d'une association d'idées. J'ai signé de nombreux mandats d'arrêt mais jamais je n'ai posé ma signature sur un ordre sans penser à ce grand criminel. C'est un meurtrier, un assassin !

Andy commençait à s'alarmer ; sa chaise bougea.

– Il a tué des hommes, continua M. Salter, il leur à écrasé le cœur, il les a enterrés. Il a torturé ainsi l'un de mes amis.

Il se serrait la main avec une telle force que les jointures devinrent blanches.

– Abraham Selim ? c'est tout ce que Andy trouva à dire.

Son hôte approuva d'un signe.

– Si jamais il lui arrive un jour de faire un faux pas et qu'il tombe entre vos mains, prévenez-moi. Mais non ! pas d'illusion. Il ne sera jamais pris.

– Est-il juif ou turc ? Son nom l'apparente aux deux origines.

Boyd Salter haussa les épaules.

– Je ne l'ai jamais vu et je ne connais personne qui l'ait vu, ajouta-t-il d'une façon stupéfiante. Maintenant, à propos, avant de partir, dites-moi quelle est votre situation ?

– Il y a des années que je la cherche, dit Andy. Je suis plutôt docteur.

– En médecine ?

– Oui, je travaille surtout la partie psychologie. En réalité, je suis aide-pathologiste au Ministère.

Boyd Salter sourit :

– J'aurais dû en somme vous appeler Docteur. Vous êtes diplômé d'Edimbourg sans doute ?

Andy approuva.

– J'ai un faible pour les docteurs. Mes nerfs sont terribles. Y a-t-il un remède ?

– Oui, la psycho-analyse, dit promptement Andy. Cela vous permet de chasser vos tourments et de leur faire face victorieusement. Au revoir M. Salter.

Si l'on cherchait un moyen de faire prendre congé à Andy, c'était de lui parler médecine.

– Au revoir, docteur. Vous paraissez bien jeune pour occuper une telle situation. Trente ou trente et un ans ?

– Vous l'avez deviné, Monsieur, fit le jeune homme qui se retira en riant.

CHAPITRE III.

L'homme qui évite son bureau.

Stella Nelson était sortie du bureau des postes comme prise de panique. Bien qu'elle n'eut pas tourné la tête, elle était sûre que le jeune homme au visage énergique de la cabine était derrière elle. Que penserait-il d'elle, lui un homme pour qui l'éclair d'un regard a une signification ? Elle aurait voulu courir et il lui fallait toute sa volonté pour ne pas activer encore sa marche rapide.

Elle descendit très vite la côte menant vers la gare et constata qu'elle avait encore une demi-heure à attendre. Elle se souvint alors qu'elle avait pris le temps nécessaire à faire quelques petites courses chez des fournisseurs. Oserait-elle retourner sur ses pas et faire face à ce regard qui l'avait terrifiée ? Son mépris d'elle-même l'éperonna et elle fit demi-tour mais elle respira largement lorsqu'elle vit que la voiture bleue avait disparu. Elle accomplit ses courses en hâte et après quelque hésitation elle retourna au bureau des postes pour y acheter des timbres.

– Que disiez-vous de ce monsieur ? demanda-t-elle avec un effort pour garder son calme.

– C'est un détective, Miss, dit-il complaisamment. Vous auriez pu me renverser d'un souffle lorsque j'ai lu sa carte. Je ne sais ce qu'il peut vouloir venir faire ici.

– Où est-il allé ? dit-elle, tout en redoutant la réponse.

– Je crois qu'il se rendait à Beverley-Green, d'après ce que j'ai pu comprendre.

Le postier n'avait pas la mémoire fidèle, car il aurait dû se souvenir qu'Andy n'avait rien dit de semblable.

– À Beverley-Green ? répéta-t-elle lentement.

– C'est bien cela, Miss !... Macleod, ajouta-t-il subitement. C'est son nom. Je m'en souviens.

– Loge-t-il en ville ?

– Non, il ne fait que passer. Banks, le boucher, ne voudrait certes pas croire que nous avons un détective chez nous, un vrai, venant de Londres. C'est lui qui a découvert le mystérieux empoisonneur dans l'affaire Marchmont. Vous vous en rappelez ? Un homme qui empoisonna sa femme parce qu'il voulait en épouser une autre. C'est à Macleod qu'il doit d'avoir été pendu.

Elle retourna tranquillement vers la gare, prit son ticket. Elle n'était plus décidée à partir, partagée entre la crainte et le doute. Elle aurait voulu ne pas quitter la place même pour quelques heures alors que ce détective allait rechercher Dieu savait quoi.

Une chose était certaine, c'est qu'elle détestait ce Macleod. Elle le haïssait même, mais aussi elle le craignait. Elle frissonna au souvenir du regard qu'il lui avait lancé et qui disait clairement : Vous, vous avez quelque chose à vous reprocher.

Elle tenta de lire un journal, mais son esprit était ailleurs et bien qu'elle eût les yeux fixés sur le papier, elle aurait été bien embarrassée de dire ce qu'elle lisait.

Approchant de sa destination, elle s'étonna d'avoir eu l'intention de faire demi-tour. Elle n'avait plus qu'une semaine pour en terminer avec cette affaire qui l'amenait dans la capitale – exactement une semaine et chaque journée comptait.

Elle pourrait peut-être s'en retourner heureuse, l'affaire terminée comme elle le souhaitait. Elle pouvait peut-être repas-

ser par ce même chemin, le cœur rempli de joie, l'esprit en repos.

Son rêve et son voyage finirent en même temps. Elle se pressa vers la sortie de cette grande gare métropolitaine, croisant des gens pressés, indifférents pour elle, qui ne se retourneraient même pas si elle venait à tomber là, morte. Elle fit signe à un taxi qui vînt se ranger le long du trottoir.

– Conduisez-moi à Ashar Building.

– Ashar Building ?… Oui… je vois cela.

Le taxi démarra aussitôt et prit quelques minutes seulement pour la conduire devant un immeuble très moderne ; à l'usage unique de bureaux. C'était la première fois qu'elle y venait et elle ne savait trop comment s'y prendre pour trouver la personne qu'elle désirait voir.

Dans le couloir, cependant, elle aperçut plusieurs énormes panneaux portant une infinité de noms et d'indications d'étages. Elle fini par découvrir ce qu'elle cherchait : Abraham Selim 309. Son bureau se trouvait au troisième étage. Elle mit quelque temps à le trouver, car il s'ouvrait tout au fond d'un couloir avec deux portes d'entrée, l'une marquée « Privé » l'autre portant le nom « Ab Selim ».

Elle frappa à cette dernière et une voix répondit :

– Entrez.

Un léger comptoir séparait le bureau de l'étroit passage où étaient admis les visiteurs. L'homme qui s'avança vers elle était peu sympathique et semblait même hostile :

– Vous désirez, Miss ?…

– Je voudrais voir M. Selim.

Le jeune homme secoua sa chevelure bien pommadée :

– Vous ne pouvez le voir que sur rendez-vous, dit-il, et encore vous aurez difficile de lui parler. Il s'arrêta brusquement et dit : Mais c'est Miss Nelson ! Je ne me serais jamais attendu à vous voir ici.

Elle rougit violemment et chercha vainement à se rappeler où il avait pu la rencontrer.

– Vous devez vous souvenir de moi ?… Sweeny.

Ce qui la fit rougir plus profondément encore.

– Évidemment, oui, je vous remets maintenant, dit-elle, embarrassée, humiliée plutôt en le reconnaissant. Vous avez quitté le service de M. Merrivan assez brusquement n'est-ce pas ?

À son tour, il ne se sentit pas à l'aise.

– Oui, en effet, dit-il.

Il toussa pour se donner une contenance :

– J'ai eu quelques ennuis avec M. Merrivan, poursuivit-il. Un homme très mesquin et des plus soupçonneux. Il se méfie de tout le monde…

Il toussa de nouveau :

– Avez-vous entendu dire quelque chose au sujet de mon départ ?

Elle fit non de la tête. Les Nelson ne conservaient pas assez longtemps leur personnel domestique pour être familiers avec eux au point de bavarder, s'ils en avaient l'envie.

– Le fait est, reprit le jeune homme ragaillardi devant l'ignorance de la jeune fille, que M. Merrivan a constaté la disparition d'un peu d'argenterie. Assez follement, je l'avais prêtée à mon frère pour en faire une copie. Il s'intéresse aux anciennes

pièces d'orfèvrerie, étant occupé chez un fondeur, mais lorsque M. Merrivan a constaté leur disparition…

Il toussa de nouveau et bredouilla. C'est lui qui avait été accusé de vol, lui ! Et il avait été remercié sans pouvoir donner d'explication.

– Je serais sur le pavé maintenant, si M. Selim n'avait entendu parler de moi et ne m'avait confié ce poste. Ce n'est pas grand-chose, ajouta-t-il mélancoliquement, mais c'est quelque chose. Je voudrais être de retour dans cette vallée heureuse, c'est toujours ainsi que j'appelle Beverley-Green.

Elle coupa court aux explications et aux souvenirs.

– Quand pourrais-je voir M. Selim ?

– Je ne puis vous le dire, Miss. Je ne l'ai jamais vu moi-même !

– Que dites-vous ? dit-elle en le regardant avec étonnement.

– C'est ainsi, reprit-il. C'est un usurier… Mais je n'ai pas besoin de vous le dire, n'est-ce pas ?…

Il la regardait avec un rien d'insolence dans le regard et elle sentit à nouveau toute la honte de sa situation. Elle aurait voulu disparaître sur l'heure à travers le plancher.

– Toutes ses affaires sont traitées par lettres, reprit le jeune Sweeny. Je reçois les visiteurs et leur fixe un rendez-vous. Non pas qu'il y vienne jamais, continua-t-il, mais je dois leur faire remplir une formule et les faire signer, renseigner le montant du prêt, la valeur des garanties offertes et toutes sortes d'autres choses… Puis, je dépose le tout dans le coffre jusqu'au jour où M. Selim passe.

– Et quand passe-t-il au bureau ?

– Dieu seul le sait, fit l'autre avec onction. Mais il vient, puisque les lettres sont enlevées deux ou trois fois par semaine. Il se met en rapport direct avec les gens eux-mêmes. Je ne sais jamais combien il leur prête ni combien ils doivent lui rendre.

– Mais lorsqu'il doit vous donner des instructions, que fait-il ?… Il vous les écrit, alors ? questionna la jeune fille dont la curiosité surmontait le désappointement.

– Il me téléphone. Par exemple, je ne sais d'où. Mais c'est une chic place. Deux heures de travail par jour et seulement quatre jours par semaine.

– Alors, il n'y a pas moyen de le voir et de lui parler ? demanda la jeune fille désespérée.

– Pas le moindre, répondit Sweeny qui devenait important. Il n'y a qu'un moyen de traiter avec Abe – il serait fou furieux s'il savait que je l'appelle Abe – et c'est celui de lui écrire.

Son regard alla s'égarer sur la muraille et elle resta un moment songeuse.

– M. Nelson est en bonne santé ? demanda Sweeny.

– Il va très bien, merci, répondit-elle hâtivement. Je vous remercie, Sweeny. Je…

Elle souffrait de devoir prendre un inférieur comme confident.

– Vous ne parlerez pas de ma visite à personne ?

– Certainement non… dit le vertueux Sweeny. Mon Dieu, si vous voyiez quel beau monde vient ici, vous seriez surprise. Des acteurs et des actrices, des gens dont on parle dans les journaux, des prêtres…

– Au revoir, Sweeny… et elle ferma la porte sur ses racontars.

Elle tremblait de fièvre en descendant l'escalier, qu'elle prit de préférence à l'ascenseur. Elle se rendait seulement compte de l'espoir qu'elle avait mis dans cette visite. Elle sentait la vie inexorable l'enfermer dans son destin et personne pour détourner d'elle le coup qui allait la frapper. Personne, personne ! Et l'homme qui pouvait la sauver était inabordable !

Son retour fut pitoyable. Elle changea de train au croisement de la ligne principale et descendit en gare de Beverley à 5 h. La première personne qu'elle aperçut sur le quai fut l'homme grave, aux yeux gris, du matin. Il l'avait vue le premier et son regard ne l'abandonna pas lorsqu'elle descendit du train. Pendant quelques secondes son cœur cessa de battre. Alors seulement elle remarqua que son voisin, maintenu par des menottes, était le professeur canadien. Ainsi, c'était celui qu'il recherchait – le professeur géologiste qui causait d'une façon si intéressante sur les fossiles !

Scottie pouvait parler de fossiles, c'était son sujet favori. Les bibliothèques des pénitenciers contiennent toujours deux ou trois livres traitant de la matière.

À l'autre côté de Scottie se tenait un policeman en uniforme. Quant au criminel, il répondit au regard abasourdi de la jeune fille par un sourire très doux. Elle pensa que l'habitude endurcissait et que la honte de se trouver entre deux policiers, les menottes aux poings, finissait par ne plus se sentir. Mais il devait y avoir eu un moment où ce même homme maigre aurait baissé les yeux devant le regard méprisant d'une femme à laquelle il aurait parlé quelques fois.

Elle jeta encore un regard rapide sur Andy et s'en alla.

Quel soulagement ! Le désespoir du retour s'était allégé. Elle était presque joyeuse lorsqu'elle traversa son jardin rempli de roses.

CHAPITRE IV.

Deux hommes ivres.

L'entrée de la maison Nelson était constituée par un hall spacieux dont trois côtés possédaient une galerie à laquelle on parvenait par une seule volée d'escaliers.

Tournant le dos à l'entrée, Nelson, assis sur un chevalet, examinait une peinture. Mais il n'était pas nécessaire de voir son visage, son attitude était assez éloquente. Il tourna la tête et suivit sa fille d'un regard hautain. C'était un homme légèrement chauve, au visage allongé. Le nez était fin et aristocratique, le menton et la bouche un peu effacés. Une petite moustache brune, grisonnante, lui donnait une apparence quasi militaire, mode qui était très en faveur à ce moment.

– Tiens, dit-il, vous voilà rentrée ! et il marcha lentement vers elle, les mains derrière le dos. Vous savez que je n'ai pas déjeuné ?

– Je vous ai dit que j'allais en ville ce matin. Pourquoi n'avez-vous pas dit à Mary de vous préparer à déjeuner ?...

Elle attendit la réponse avec crainte.

– J'ai remercié Mary, dit-il.

Stella gémit sourdement.

– Vous n'avez pas remercié la cuisinière au moins ? demanda-t-elle.

– J'ai aussi remercié la cuisinière.

– Leur avez-vous aussi payé leurs gages ? dit-elle, ne pouvant contenir sa colère. Oh ! Père, pourquoi avez-vous fait cela ?

– Je les ai remerciées parce qu'elles étaient impertinentes, fit-il avec un geste vague. C'est plus que suffisant. Je suis le maître chez moi.

– Je souhaite de vous voir plus maître de vous-même, dit-elle d'un ton las.

Elle alla vers la cheminée, y prit une bouteille qu'elle leva vers la lumière.

– Pourquoi remerciez-vous toujours les domestiques lorsque vous avez bu ?

– Bu ? dit-il, froissé.

– Oui... Demain vous me direz que vous n'avez plus souvenir de rien et vous regretterez ce que vous avez fait. Mais j'aurai à retourner à Beverley pour y chercher deux servantes que nous n'ayons pas déjà remerciées. Ce sera difficile à trouver.

Nelson leva les sourcils en répétant :

– Bu, j'ai bu, moi ?...

Stella ne prêta aucune attention à ce qu'il pouvait encore dire. Elle passa à la cuisine, pour y préparer le repas du soir et elle l'entendit monter en répétant :

– Bu, moi !

Et il riait ironiquement de temps en temps.

Elle s'assit à la table de la cuisine, d'une blancheur éclatante, ne mangea qu'une tranche de pain beurré avec une tasse de chocolat. Elle aurait désiré un morceau de fromage, mais elle savait que ses recherches seraient vaines. C'était aussi une spécialité de Nelson d'avoir un faible pour le fromage lorsqu'il avait bu un coup de trop. Avait-il seulement travaillé ? Elle passa

dans le studio situé dans le fond de la maison. La toile qu'il avait placée devant lui le matin n'avait reçu que quelques traits de fusain. Stella Nelson soupira.

– Quelle avance ? se dit-elle, en adressant sa question à l'une des innombrables toiles inachevées pendues au mur.

Elle établissait ses comptes de ménage à son petit bureau installé dans un coin du studio lorsqu'elle entendit la sonnette d'entrée tinter. Elle se leva pour aller ouvrir. La nuit tombait déjà et comme l'homme qui avait sonné s'était reculé de quelques pas, elle eut de la difficulté à le reconnaître sur-le-champ.

– Est-ce vous Arthur ? Voulez-vous entrer. Père est monté se coucher.

– Je l'avais deviné.

M. Arthur Wilmot attendit qu'elle eut allumé dans le studio avant de l'y suivre.

– Vous avez été en ville aujourd'hui ?... dit-il.

– M'avez-vous vue, demanda-t-elle vivement.

– Non, on me l'a dit ; je crois que c'est Merrivan. Et avez-vous appris le départ brusqué de notre géologiste ? C'est un as parmi les perceurs de coffres-forts. Il faut qu'il soit très fort pour justifier le dérangement d'un homme comme Macleod. C'est le pathologiste.

– Qui est-ce, cet Andrew Macleod ? demanda-t-elle. Elle devinait qu'Andrew Macleod était l'homme aux yeux gris, mais elle voulait une certitude.

– C'est un détective. Non, ce n'est pas absolument exact. Je crois qu'il est docteur, spécialiste en pathologie. Il ne s'occupe que de cas spéciaux et le professeur est un peu là dans sa partie. Je crois qu'il s'appelle Scottie, du moins j'ai entendu que Macleod l'appelait ainsi.

– Je crois l'avoir rencontré en gare, dit-elle. N'est-ce pas un garçon de belle mine, avec un regard assez perçant ?

– Je ne dirai pas que Scottie a belle mine, dit Wilmot.

Elle fut toute confuse de ne pas vouloir corriger l'erreur qu'il commettait.

– Je ne puis vous demander de rester longtemps, dit-elle, parce que nos gens sont partis.

– De nouveau, dit-il avec surprise. Ah, non ! Il exagère ! Réellement, votre père devient impossible ! Cela signifie que vous voilà de nouveau servante et cuisinière jusqu'à ce que vous trouviez du nouveau personnel ?

– Avec un père repentant qu'il faut que j'aide, ajouta-t-elle âprement, et qui court toute la journée dans mon chemin. C'est l'une des croix que je dois porter. Père serait réellement charmant si…

Wilmot était sur le point de demander quand Nelson était résolument sobre. Il crut plus sage de se taire. Stella devait l'avoir deviné, il changea aussitôt la conversation.

– De quel côté avez-vous été ? demanda-t-il.

Elle se penchait sur son bureau, repliant des papiers.

– Pourquoi ? répondit-elle en le regardant.

– Oh ! je posais la question, sans plus ! Si j'avais su où vous alliez, nous aurions pu déjeuner ensemble n'importe où.

– J'ai de l'aversion pour la nourriture lorsque je vais en ville, dit-elle. Et vous Arthur ? continua-t-elle. Je vous ai déjà posé la question différentes fois, plus ou moins directement. Permettez-moi le luxe de faire l'indiscrète. Ne puis-je savoir ce que vous faites pour vivre ?

Il resta silencieux.

– Je traite des affaires, répondit-il vaguement.

– Avez-vous un bureau ?

Il hésita, puis affirma :

– Oui, j'ai un bureau.

– Où cela ?

Elle vit les sourcils se froncer une seconde, mais la réponse vint.

– J'ai recours le plus souvent au bureau des autres. J'ai de nombreux amis et mes…

Il s'arrêta :

– Je vois mes clients aussi près de chez eux que je le puis.

– Vous n'êtes pourtant ni docteur ni avocat ?

Elle se mit à énumérer les professions sur ses doigts :

– Vous ne vous occupez pas de change ? Réellement Arthur, vous êtes aussi mystérieux que… – un silence – que M. Scottie, comme vous appelez notre professeur. Et maintenant, dit-elle rapidement, je crois qu'il est temps pour vous de rentrer. Je ne suis pas intransigeante avec les règles de la bienséance mais… – il y eut un bruit de chute au plafond et elle regarda vers le haut – mais comme mon père s'est finalement couché, je crois qu'il est de votre devoir de vous retirer aussi.

– Je suppose, dit-il gauchement, que vous ne pensez plus à… je ne veux pas vous presser ou prendre avantage de la situation…

Elle le regarda aimablement, l'examina encore du front à la pointe de ses souliers. Il avait la figure ronde et un rien de moustache noire (ce qui faisait songer parfois Stella à une petite chenille noire qui serait venue se poser sur sa lèvre supérieure)

et certains jours il lui apparaissait quelque peu ridicule. Pour une raison quelconque il n'en était pas ainsi ce soir et elle se sentit pour lui un peu de sympathie.

– J'y ai pensé, Arthur, répondit-elle tranquillement, mais c'est absolument impossible. Je ne désire épouser personne, je ne veux pas me marier. Et maintenant rentrez chez vous et oubliez tout cela.

Il restait immobile, les yeux fixés à terre. Un silence suivit. Elle ne voulut pas interrompre des pensées qui ne devaient pas être joyeuses.

Soudain, il parut se décider :

– Stella, je crois que vous feriez mieux d'abandonner cette attitude enfantine, dit-il. Vous êtes femme et je suis un homme. Je vous offre quelque chose. Je ne me présente pas les mains vides et lorsque Merrivan mourra, eh bien ! je suis son seul parent. Vous êtes incertaine de l'avenir, je ne sais pour quelle raison, mais je le saurai tôt ou tard. Vous ne pourrez rester très longtemps à Beverley-Green. Votre père a bu deux hypothèques sur cette maison et avant sa fin, il boira tout le mobilier. Vous pensez peut-être qu'il sera plus beau et plus noble de gagner votre vie, mais cela n'est pas vrai. Cinq patrons sur sept vous proposerons une autre vie où vous seriez choyée, mais vous n'accepterez pas. Je veux bien faire interner ce pauvre ivrogne dans une maison de santé. Qu'il guérisse ou qu'il meure, de toutes façons il faudra en arriver là. Je vous parle franchement. J'ai essayé d'un autre moyen mais sans succès. Vous êtes assez femme pour savoir qu'être cruel c'est parfois être bon. Je vous veux Stella. Je vous désire plus que je n'ai jamais rien désiré au monde. Et je vous aurai !

C'était un ultimatum.

Stella voulut parler mais les mots s'arrêtèrent sur ses lèvres.

– Je sais que vos affaires sont au plus bas et je vous dirai que j'emploierai ce que je sais à vous obtenir. Il n'est pas de chose basse au monde que je ne fasse pour vous avoir ! C'est franc !

Ils avaient toujours été en si bons termes qu'il avait rejeté toute réticence admise en général entre amis. Il était le seul homme au monde, son père excepté, qui l'appelât par son prénom. Tout naturellement, elle l'avait appelé Arthur. Pour Stella Nelson il était le type parfait du jeune homme d'affaires sachant jouer au tennis, dansant d'une façon parfaite, parlant de lui-même avec satisfaction et possédant une voiture presque luxueuse. Il était le jeune homme le plus attrayant qu'elle eût rencontré et elle l'avait étudié suffisamment pour savoir ce qu'il ferait dans des circonstances données.

Sa première impression lorsqu'il commença à parler fut faite de frayeur et de chagrin. Elle n'était pas froissée. Il y avait longtemps qu'elle était préparée à cette situation. Elle était maintenant ennuyée de l'erreur qu'elle avait commise. Elle se sentait le désir de lui présenter des excuses pour s'être trompée sur son caractère mais elle ne parvenait pas à parler. Arthur Wilmot était trop sûr de lui-même et des avantages de sa situation. De plus, il ne doutait nullement de son emprise sur elle.

Elle finit par recouvrer la parole.

– Vous feriez mieux de partir Arthur, dit-elle gentiment.

Au point de vue de l'âge, elle était un peu plus qu'une fillette et pourtant elle se fit presque maternelle pour lui. Il était si pathétiquement affolé qu'elle éprouvait des regrets pour lui.

– Je m'en irai si cela me plaît, dit-il. Si vous voulez me faire jeter dehors, appelez votre père. Pourquoi ne le faites-vous pas ? Appelez alors les servantes qu'il à mises à la porte ! Vous me prenez pour un goujat, mais je veux bien vous marquer que vous êtes seule, non dans cette maison, mais au monde.

Elle finit par retrouver sa force et ses armes.

Elle s’appuya au dossier d’une chaise, les mains derrière elle. Son calme était déconcertant et il se rendit compte qu’elle avait une prodigieuse réserve d’énergie. Il pressentit la lutte et devint inquiet.

– Je ne suis pas le moins du monde effrayée par vos menaces… Je ne veux pas vous épouser, Arthur, parce que… Eh bien ! vous avez reconnu vous-même autrefois que vous n’aviez pas un charme ou une qualité particulière, n’est-ce pas ? Vous me voulez, en vertu simplement de votre meilleure situation financière. C’est de la fatuité. Ou bien du chantage, ou bien autre chose… Les traîtres en font autant dans les mélodrames ! Il faudrait le rayon vert d’un projecteur pour bien mettre en avant l’homme fort, parlant haut à la faible et silencieuse persécutée. Ce serait du nouveau ne le pensez-vous pas ? Vous êtes le second homme ivre que je rencontre aujourd’hui, mais vous avez bu une autre espèce de poison. Vous êtes ivre de vanité et vous aurez de la difficulté à redevenir sobre.

Son regard n’avait pas cessé de le maîtriser. Il jura, fit entendre quelques grognements. Il avait essayé de l’écraser sous des arguments auxquels il avait longuement réfléchi mais en fin de compte, il se trouvait battu.

Elle traversa le hall et lui ouvrit la porte.

– Je voulais simplement dire… commença-t-il.

– Vous avez encore quelque chose à me dire ? demanda-t-elle narquoisement.

Il s’en alla sans prononcer un mot de plus et elle referma la porte derrière lui.

Elle restait là, appuyée d’une main sur la clenche, dans l’attitude de quelqu’un qui écoute. Mais elle n’était que pensive et tout en songeant, elle éteignit les lumières et monta à sa

chambre. Il était encore trop tôt pour aller se coucher, mais elle n'avait aucune raison de rester en bas. Elle se déshabilla lentement, à la seule clarté de la lune.

Sa chambre était située tout en haut de la maison, près de celles réservées aux servantes. C'était précisément la fenêtre aperçue par Macleod. Elle l'avait choisie parce qu'elle lui donnait une vue superbe sur la vallée.

Elle passa un peignoir sur son pyjama et ouvrant la fenêtre elle s'y appuya et regarda pensivement dans la nuit.

La clarté lunaire baignant la pelouse centrale teintait le gazon d'un gris doux. Les rayons argentaient les vitraux de Beverley-Quarry qui formait comme une monstrueuse écaille d'huitre parmi les bois du coteau. Une nuit de paix ! Nul bruit, sinon au loin, le faible hululement d'un hibou et un pas sur la route. La marche cadencée d'un soldat. Qui se trouvait dehors ?

Elle ne reconnaissait point le pas du marcheur, mais elle l'aperçut tout à coup.

En abaissant son regard entre deux arbres, elle le reconnut avant qu'il n'eut tourné son visage vers la maison.

C'était le détective aux yeux gris : Andrew Macleod.

Elle se mordit les lèvres pour ne pas crier, et se retirant vivement, elle se hâta de fermer la fenêtre.

Son cœur, qui battait trop fort, lui fit mal.

Le détective ! Elle revint vers la fenêtre et après avoir attendu un moment, elle l'ouvrit à nouveau. Aucun bruit, pas même celui d'un pas qui s'éloigne. Un moment, elle le vit qui traversait la pelouse, et puis il disparut. Quelques instants plus tard, elle perçut le ronronnement d'un moteur qui s'éteignit peu à peu.

Elle tituba vers son lit et s'assit.

Au même moment, Arthur Wilmot s'abîmait dans les plus sombres réflexions. Que devait-elle penser de lui ? Mais il aurait pu s'épargner cette nuit blanche, car elle avait déjà oublié qu'il existait un Arthur Wilmot.

CHAPITRE V.

La Vallée des Spectres.

Tandis que les deux hommes attendaient sur le quai de la gare, Scottie était devenu soudain communicatif.

– Vous pensez que vous êtes au courant de toutes les saletés de l'existence, Macleod ? Mais vous ne les connaissez pas toutes ! Si vous voulez voir un enfer bien réglé, allez à Beverley-Green !

Andy le regarda curieusement et sentit un inexplicable frisson lui parcourir le dos.

– Que voulez-vous dire ? Avez-vous appris quelque chose ?

Scottie eut une moue négative :

– Non, rien ! mais je l'ai senti… Je suis très sensible à… L'enfer n'est pas le mot propre. Atmosphère, voilà. Vous pouvez ricaner, mais ce fut une fortune pour moi, ce que je pourrais appeler mes jours dégénérés ! Vous pouvez rire aussi, mais vous ne le ferez plus lorsque vous connaîtrez la force et l'importance de mon alibi. Pendant ces jours-là, un sentiment difficile à définir, m'a évité de nombreuses pertes de temps. J'ai été dans une prison où ils amenèrent un homme qui devait être pendu. Personne ne le savait là ; il fut transféré le jour précédant son exécution parce que le plancher de la cellule des condamnés à mort avait brûlé. Un fait ! Je savais qu'il était en prison et je sus l'heure à laquelle il y entra. C'est la même chose que je ressens au sujet de Beverley-Green. Il y a quelque chose, quelque chose de mauvais qui se trame là. De beaux mots que j'emploie, Macleod ! Ils vous touchent du coude en passant : des spectres !

Riez ! Mais je vous assure qu'il y en a un beau lot. C'est pourquoi je l'ai nommé la Vallée des Spectres. Maintenant je vais vous dire quelque chose qui peut se retourner contre moi si on les retient à ma charge… Mais j'ai confiance en vous, Macleod, parce que vous êtes différent des flics en général. Vous êtes un gentleman. J'avais un revolver. J'en ai toujours possédé un mais je ne l'ai jamais porté dans mon veston. Je l'avais sur moi lorsque vous m'avez pincé. Je l'ai semé lorsque vous m'avez mené à Beverley. Je ne vous dirai pas où puisque vous ne m'avez pas vu.

– C'est lorsque vous avez feint de bâiller et de vous étirer, dans la courbe vers la ville, dit Andy. Mais nous n'en parlerons pas. Je vais faire arrêter les recherches dans les fossés. Vous n'êtes pourtant pas vite effrayé Scottie ?

Scottie claqua des lèvres. Il était sérieux.

– Je ne sais pas… je ne suis pourtant pas nerveux et ne l'ai jamais été. Je ne crains aucun être humain. J'allais justement… Tiens, les étoiles filantes me font le même effet. C'est une peur. J'en parlais hier à Merrivan…

Andy fit la grimace au rappel de M. Merrivan, l'agent de publicité de Beverley-Green et son cicérone.

– Pas mauvais garçon. Il n'a pas appris grand-chose dans la vie, mais cela vient avec la graisse. Pas mauvais du tout. Il vous répète deux fois la même chose ? Toujours d'accord avec moi. Il est très accommodant, toujours d'accord avec tout le monde. Mais je crois que je pourrais mettre en quelques mots tout ce que Dieu lui a permis de penser. Macleod allez à Beverley-Green et recherchez vous-même. Il y a là quelque chose qui couve, un silence de mort qui précède l'éclair du coup de tonnerre qui va tomber sur votre maison. Et voici le train. Si vous êtes appelé à témoigner contre moi, ne le faites pas trop violemment.

– Ai-je jamais fait quoi que ce soit contre vous, Scottie ? demanda Andy sur un ton de reproche. Bonne chance avec l'alibi !

Scottie fit un clin d'œil.

C'est à ce moment que le train s'arrêta et que Stella en descendit. Andy la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eut disparu.

– Elle y est pour quelque chose, souffla Scottie dans l'oreille d'Andy. À plus tard Macleod.

Ainsi Scottie s'en alla vers ses Juges. C'était une expérience qu'il recommençait bien souvent, mais cette fois-ci, il la faisait avec bien des chances, car son alibi était bel et bien régulier, établi de toute évidence par quatre personnes d'apparence très honorables qui jouaient aux cartes avec lui au moment où le vol se commettait. Et cela fit tomber l'accusation, malgré les questions adroites et tendancieuses d'un juge sceptique.

Andy s'était promis une randonnée nocturne au clair de lune dans la contrée où il projetait de passer ses vacances. Les formalités judiciaires pouvaient être remplies par l'inspecteur chargé de l'arrestation. Si la présence d'Andy était nécessaire en justice, ce ne serait que dans un jour ou deux, et pour une journée tout au plus.

Les dernières paroles de Scottie lui rongeaient l'esprit comme un acide ronge le métal. Lorsqu'il revint à l'auberge où il garait sa voiture, il n'avait plus du tout l'intention de quitter Beverley, bien que sa situation de détective fut connue du grand public.

Mais s'il n'avait pas l'intention de quitter Beverley le soir même, il pouvait tout au moins visiter Beverley-Green. Dans son subconscient, il avait déjà pris sa décision, mais ce fut seulement après le dîner, qu'il suivit son impulsion. Il sortit la voiture du garage et prit la direction de la communauté. Il tourna court à la pension, coupa les gaz et éteignit ses phares. La lune

était dans son plein et sa lumière l'impressionnait favorablement.

Un long moment, il resta absorbé par la beauté du paysage, puis il traversa la pelouse et de nouveau, presque inconsciemment, ses pas se dirigèrent vers la maison Nelson.

Un rayon de lumière jaune apparut subitement ; la porte venait de s'ouvrir. Il s'arrêta dans l'ombre d'un massif de rhododendrons. Un homme sortit de la villa et, tout aussitôt, il remarqua l'anomalie de sa démarche. Il était exact que l'étude de l'homme était la force d'Andy. Un tic, une grimace, un geste des mains, la façon de s'asseoir à table et de déplier sa serviette avait une signification pour lui.

– En voilà un qui est plutôt de mauvaise humeur, pensa-t-il en voyant Arthur Wilmot traverser à grands pas le chemin recouvert de graviers.

Wilmot ouvrit le portillon de son jardin et s'arrêta. Après un moment de réflexion, il le referma et marcha jusqu'à la maison suivante où il pénétra. C'était la maison de Merrivan, remarqua Andy et il se souvint qu'ils étaient oncle et neveu.

Il reprit sa marche mais en ayant soin de se tenir dans l'ombre des arbustes. Il avait quelque imagination, du côté pratique, mais il n'était pas aussi sensible que Scottie l'affirmait. Il se rappelait ce que le voleur lui avait dit et la part d'exagération écartée, il se souvint qu'il était sincère. Il avait rejeté comme extravagante, une partie de ses déclarations mais en ce moment lui-même subissait une crainte sourde. C'était comme si son âme était sous le coup d'une menace occulte. Il se représenta cette menace sous la forme d'une silhouette gigantesque brandissant une épée sur sa tête et il se prit à sourire de son imagination.

Néanmoins, il se tint sous le couvert de l'ombre et s'arrêta devant la maison de Merrivan. Il ne savait pas ce qui pouvait le

guider en l’occurrence. Il mettait en péril ses futures bonnes relations avec les habitants de Beverley, et de toutes façons il agissait d’une manière impardonnable. La porte d’entrée de la maison de Merrivan était restée grande ouverte, il traversa la route et entra dans le jardin en marchant sur la bordure gazonnée.

C’était une maison avec de nombreuses fenêtres, toutes blanches, que les rayons lunaires transformaient en vif argent. Il n’y avait pas d’apparence de lumière ; il suivit le mur jusqu’au dessous d’une fenêtre près de l’entrée et là, d’une façon très distincte il entendit une voix.

– Vous ne le ferez pas ! Par Dieu, vous ne le ferez pas ! Je vous verrais plutôt mort que de le faire !

Ce n’était pas le son de la voix de Merrivan. C’était donc le visiteur. Il entendit alors un léger murmure. La fenêtre était ouverte de quelques pouces dans le haut. Derrière se trouvaient d’épais rideaux sans doute ; les deux hommes devaient se trouver dans cette pièce. Maintenant, il entendait distinctement Merrivan.

– Vous êtes ridicule, vous êtes absurde, mon cher. Je ne crains pas vos menaces. Et puis, je vous dirai une chose. Je connais maintenant vos occupations mystérieuses en ville…

Puis les voix tombèrent. Malgré tout son attention, Andy ne comprit plus rien. Il n’entendait que le murmure des voix puis, une fois, M. Merrivan qui riait.

Il saisit ensuite le bruit d’une chaise reculée et il s’empressa de sortir du jardin pour reprendre son poste dans l’allée. Il vit Arthur Wilmot sortir et rentrer chez lui.

Les discussions familiales sont parfois peu importantes ou plus tragiques qu’elles ne paraissent. Mais celle-ci était une querelle peu ordinaire. Quelle était cette mystérieuse occupation d’Arthur Wilmot dont la seule mention l’avait fait passer de la colère furieuse à la supplication ?

Andy attendit que la porte de Wilmot se referma, puis il reprit le chemin de graviers pour rentrer chez lui. Comme il arrivait à la maison de Nelson, son cœur se mit à battre. Il s'arrêta pour la regarder et il aperçut la jeune fille à sa fenêtre. Le clair de lune donnait à sa beauté une touche délicate qui n'avait plus rien de matériel. Il la vit se retirer de la fenêtre, la refermer doucement, et il devina qu'elle l'avait vu. Était-elle effrayée ? L'avait-elle reconnu seulement ?…

– C'est étrange, se disait-il en retournant vers Beverley.

Mais ce qu'il y avait de plus étrange, c'était le sentiment indéfinissable qui l'agitait alors qu'il reprenait le chemin du retour par la grand-route provinciale. S'il y avait un démon à Beverley-Green, il devait être puissant. Pendant une seconde il effraya Macleod même.

CHAPITRE VI.

L'échéance du 24.

Stella Nelson était occupée à déjeuner lorsque son père descendit. Il n'avait plus sa morgue hautaine de la veille. Ce n'était plus qu'un pauvre homme humble et honteux. Son attitude était toute une prière.

Plus d'une fois, Stella avait été déçue par cet air de contrition. Elle avait comme principe qu'un homme qui regrettait ses fautes sincèrement pouvait être amendé ; mais son père avait tant de fois renouvelé ses mêmes fautes qu'elle ne se faisait plus aucune illusion.

– Bonjour, ma chérie. J'ose à peine te regarder, murmura-t-il, en prenant place en face d'elle et en dépliant sa serviette d'une main tremblante. Je ne suis plus qu'une brute !...

Elle lui versa son thé sans paraître impressionnée.

– C'est bien la dernière fois, Stella, la toute dernière fois... J'ai résolu, ce matin, de ne plus toucher à un verre de vin ou d'alcool. Ai-je encore été stupide ? Ai-je encore renvoyé les servantes ?

– Oui, elles sont parties.

Il gémit.

– Peut-être pourrais-je essayer de les revoir, dit-il avec empressement. Je crois que j'arriverais à arranger les choses avec Nellie. Elle n'est pas mauvaise fille, bien qu'elle ait égaré mes boutons de manchettes en or. Je vais aller la voir... lui ex-

pliquer… Elle nous reviendra pour le lunch, ma chérie. Je ne puis tolérer de te laisser faire tout l'ouvrage.

– Nellie est venue ce matin rechercher sa malle, répondit Stella d'un ton calme. Je lui ai fait la proposition que vous voulez lui faire. Elle m'a répondu qu'elle ne reviendrait pas ici pour un million par an. Je ne le lui ai pas offert non plus.

– Les aurais-je insultées ? demanda-t-il d'un ton piteux.

Elle fit « oui » de la tête et lui présenta la marmelade.

– Avez-vous de l'argent ? Je dois faire quelques achats ce matin, dit-elle.

– Je crains que non, dit-il, mal à l'aise. J'ai été à Beverley hier matin après votre départ et j'ai fait des emplettes…

– Je sais, interrompit Stella. Vous avez laissé exactement une demi-bouteille que j'ai vidée dans l'évier de la cuisine.

– Vous n'auriez pas du faire cela, ma chérie. C'est un poison ; c'est entendu ; mais il est toujours bon d'avoir un peu d'alcool chez soi en cas de malaise subit.

Kenneth Nelson prévoyait toujours une foule de malaises légers, avant-coureurs de maladies, et cela lui donnait l'occasion de justifier ses achats d'alcool.

– Si nous tombions malades, il faudrait aviser tout de suite le Dr Granitt, dit la jeune fille vivement. Alors vous êtes sûr de ne pas avoir d'argent ?

– J'ai quelques shillings sur moi. Il plongea la main en poche et en retira un tas de menue monnaie, mais j'en aurai besoin, ajouta-t-il. Je dois recevoir un chèque de mon revendeur et je me demande comment il ne me l'a pas déjà expédié. Il n'a pas de sens commercial, cet homme !

– Le chèque est arrivé la semaine dernière, dit-elle sans animosité. Vous l'avez pris des mains de la bonne en lui disant de ne pas m'en parler. Elle me l'a raconté hier, avec beaucoup d'autres choses.

Il gémit lamentablement :

– Oui… Je suis un prodigue, un dissipateur. J'ai conduit votre pauvre mère au tombeau par mes bêtises. Vous le savez Stella…

Dans ses moments de contrition, il trouvait un plaisir amer à exposer toutes ses faiblesses. Que cela blessât sa fille, il n'en avait cure. Il trouvait tant de jouissance à cette attitude de pénitent, qu'il ne pouvait comprendre qu'elle ne partageât pas son plaisir.

– C'est bien, n'en parlez plus.

Et revenant immédiatement à la question argent :

– Je dois avoir de l'argent, père. Les filles vont venir pour toucher leurs gages. Ou plutôt, pour être exacte, je leur ai promis de les leur envoyer.

Ce fut un pauvre, un malheureux homme qui se souleva de sa chaise.

– Je vais travailler à Pygmalion, aujourd'hui même, décida-t-il tout à coup. Mais cela prendra encore du temps avant que je ne touche mon argent. Ces revendeurs du diable…

C'était trois ans plus tôt qu'il s'était attaqué à ce fameux Pygmalion, mais il avait eu vite renoncé à poursuivre un travail d'aussi grande envergure. Stella avait dû congédier les modèles, et quand son père lui annonçait, en ses moments difficiles, qu'il allait s'y remettre sérieusement, elle accueillait ses déclarations avec la même indifférence qu'elle accueillait ses scènes renouvelées de repentir.

Mais tout à coup il eut une idée qui sembla jeter des clartés sur son visage. Il se pencha vers sa fille d'un air confidentiel :

– Peut-être, Stella, pourriez-vous… Vous vous rappelez l'argent reçu en avance de ce fabricant de confitures. Il m'a même poursuivi, comme si je pouvais exécuter une peinture sur commande ! Je n'ai jamais été un homme d'affaires. Je n'ai pas de couplet sur l'Art, pourtant l'art est ma raison d'être.

Il la regardait, presque haletant. Elle secoua la tête.

– Je ne puis me procurer de l'argent de cette façon, dit-elle. Je mourrais plutôt.

Elle frissonna de se souvenir.

– Ne parlons plus de cela, père.

Il se mit à marcher de long en large, désespéré. Puis il s'arrêta devant un tableau à moitié fini représentant sa fille plus jeune de trois ans.

– Voilà un beau morceau, dit-il, j'ai eu une bonne idée de m'attaquer à cela.

Plus tard, elle le vit encore examiner un autre tableau inachevé.

– Il y en a pour trois semaines là-dessus, Stella, dit-il et ce sera une œuvre digne de l'Exposition.

– Pourquoi ne l'achevez-vous pas, père ? Allons !… Je vais garnir votre palette. Mettez votre blouse et attaquez !

– Oh ! nous avons tout le temps, répondit-il, d'un air détaché. Je vais voir s'il y a moyen d'avoir un modèle professionnel. Une séance, et je suis reparti.

Elle l'aperçut peu après descendant vers la vallée : un jeune garçon portait ses cannes de golf, tandis que le modèle profes-

sionnel, un homme sans souci du lendemain et sans regrets de la veille, les accompagnait sans hâte.

Lorsqu'il rentra pour le lunch, il était joyeux et optimiste, et la jeune fille comprit, une fois de plus, que ses bonnes résolutions du matin n'étaient plus que cendres et fumée.

– Avez-vous bu quelque chose au club, père ?

Le club était un petit bungalow à l'extrémité du village et devait posséder le record du plus petit nombre de membres de tous les clubs de la terre.

– Oui, un seul whisky et soda, fit-il d'un air léger, et il émit une réflexion sentencieuse au sujet des hommes qui savaient s'arrêter de boire lorsqu'ils sentaient qu'ils en avaient assez.

– À propos, Stella, nous avons un nouveau, pensionnaire… Au fond c'est de la justice distributive. Ce coquin de Bellingham était un voleur, un bandit. Bon Dieu, si je l'avais su, je crois que je n'aurais plus dormi une nuit tranquille !…

La jeune fille se demanda ce qui, en dehors des peintures inachevées, aurait pu tenter chez eux, un homme comme Scottie ; mais elle ne s'arrêta pas à cette pensée et avant que son père ne continua, elle savait déjà ce qu'il allait ajouter.

– Le détective, sans doute ? questionna-t-elle vivement.

– Oui… Il restera un jour ou deux. C'est un garçon charmant et très intéressant. En réalité, il est plutôt l'hôte de Merrivan… Tu sais comme Merrivan aime les gens qui sortent de l'ordinaire, mais cette fois-ci il a choisi le gagnant ! Le détective Andrew, Andrew… diable ! Comment s'appelle-t-il encore… C'est un écossais, pour sûr. Je ne parviens jamais à me rappeler le nom de tous les Macs.

– Macleod.

– C’est cela, Andrew Macleod ! Eh bien c’est lui qui était chargé d’arrêter le professeur, et cela n’a pas traîné. Naturellement, on n’a pas l’habitude de rencontrer un détective qui soit aussi gentleman que lui… excepté dans les romans… Je voudrais bien le rencontrer et faire sa connaissance. Et toi ? Je crois qu’il t’intéresserait.

– Non, répondit-elle si brusquement qu’il la regarda. Cela ne m’intéresse pas du tout, d’autant plus que je l’ai aperçu au bureau de poste hier matin et que sa figure ne me plaît pas.

M. Nelson bâilla et regarda sa montre.

– Bon, je m’en vais. J’ai promis à Pearson de faire le quatrième au bridge. Cela vous ferait-il plaisir de venir prendre le thé avec nous ?

Elle ne lui posa aucune question embarrassante au sujet de l’œuvre inachevée de Pygmalion. Deux ans plus tôt, au moment où elle venait de terminer ses études, elle aurait été fort surprise de lui voir aussi peu de suite dans les idées et elle le lui aurait fait observer. Mais maintenant ! Elle connaissait sa réponse : il allait se lever tôt le lendemain et s’y mettre tout à fait. Elle était résignée, résignée à tout ! La vie pouvait tourner comme elle voulait, peu lui importait ; elle avait fait l’effort nécessaire pour se dégager et cela n’avait pas dépendu d’elle. Elle se souvenait de son voyage à la ville et de l’espoir qu’elle avait mis dans cette entrevue qu’elle n’avait pu obtenir. Toutes ses tentatives pour échapper à l’emprise du destin étaient vaines, elle le sentait et s’abandonnait. Désormais, elle s’attendait au pire. Elle était devenue fataliste.

En descendant le matin, elle avait trouvé une lettre d’Arthur Wilmot. Quand elle se fut bien assurée que c’était son écriture, elle tordit la lettre et la jeta, sans la lire, au panier. Réellement, Arthur était devenu le moindre de ses soucis.

Quant au détective, il faisait aussi partie du Destin.

Quoiqu'il put faire et quelque fut son devoir, elle devinait qu'il figurait sur la liste de ses malheurs et elle n'avait plus le courage de résister à l'inévitable. Pourtant, au milieu de ses préoccupations actuelles, il arrivait, aujourd'hui, en tête de liste.

Elle passa son après-midi à s'occuper des deux femmes nouvellement engagées. C'étaient deux femmes de la contrée, d'origine paysanne, qui ignoraient l'a b c de leur métier et qui, à tout instant, recouraient à Stella pour avoir des explications. Il était inutile de vouloir rechercher des servantes accomplies car celles-là redoutaient la maison et l'ivresse quotidienne du patron.

Une petite réserve d'économies secrètes, lui permit de régler les gages des deux femmes que Nelson avait congédiées. Elle venait précisément de donner ses instructions à la cuisinière sur l'art délicat de faire du bon thé, lorsque M. Merrivan se présenta. Elle l'aperçut par la fenêtre et alla lui ouvrir la porte.

C'était un visiteur importun mais elle ne le détestait pas. Elle essaya de calmer l'émoi que cette visite lui procurait en classant Merrivan parmi les faits inévitables de sa destinée. Sa résignation lui rendit son calme.

– J'ai une mission délicate à remplir, Miss… Miss Nelson, dit-il en secouant la tête, et je ne me sens pas du tout qualifié pour la remplir. C'est une affaire très, très délicate. Je ne sais réellement pas comment m'y prendre…

Elle attendit, craignant qu'il ne lui rappelât certaine obligation qu'elle avait prise envers lui. Elle fut soulagée lorsqu'elle apprit qu'il ne s'agissait que de la brutalité de son neveu.

– Je ne sais exactement ce qu'il vous a dit, je n'ai pu que deviner… Puis-je m'asseoir ?

– Je vous demande pardon, dit-elle, en lui avançant une chaise.

M. Merrivan s'assit en prodiguant des remerciements échevelés.

– Il vous a insultée d'une façon impardonnable, commença-t-il.

Mais elle ne lui donna pas le temps de poursuivre :

– J'espère que vous n'êtes pas venu pour m'entretenir de cette folle algarade, M. Merrivan ?… Arthur est très jeune et il ne doit pas connaître grand-chose des femmes.

– Pensez-vous ? fit-il d'une façon significative. Je regrette de ne pouvoir être d'accord avec vous. Il connaît suffisamment les femmes pour savoir où se trouve son devoir.

– Vous en a-t-il parlé ? demanda-t-elle, en s'étonnant de ce que ce gros homme fut au courant de la scène.

Il lui apparut qu'Arthur devait également posséder le défaut de la famille, le bavardage sans retenue.

– Il m'a tout raconté, répondit Merrivan, et il m'a demandé d'user de mon influence auprès de vous…

Il toussa discrètement puis il reprit d'une voix nette et posée :

– Mais je lui ai répondu que je n'avais pas à m'occuper du mariage d'un autre.

– D'un autre ? répéta-t-elle. Que voulez-vous dire ? Je ne saisis pas ?

– Je parle de moi-même, dit M. Merrivan tranquillement. La différence de nos âges, Miss Nelson, n'est qu'un obstacle apparent et fort surmontable à mon bonheur.

– L'âge n'a rien à y voir, M. Merrivan, dit-elle vivement. Seulement il y a un hic : je ne désire pas me marier. Rendez-vous bien compte de cela. J'espère que vous voudrez bien le

comprendre. Si vous ne le vouliez pas, je dirais que c'est une folie.

– Peut-être, dit Darius Merrivan d'un air majestueux. Il y a longtemps que je réfléchis à cette démarche, Miss Nelson, et chaque fois que je vous ai aperçue, j'ai été de plus en plus convaincu que vous êtes la seule femme au monde capable de me rendre la vie heureuse.

Stella se mit à rire nerveusement.

– Je suis un peu énervée, dit-elle, en s'excusant. Je n'aurais jamais osé rêver que vous… Naturellement, je suis très honorée, M. Merrivan. Je ne parviens pas à l'exprimer convenablement, vous qui avez été si bon pour moi.

Il leva la main en signe de protestation.

– Ne parlons pas de cela, dit-il. Je puis vous offrir…

– Attendez, dit-elle vivement. Je ne veux pas me marier, c'est la vérité. Je suis encore très jeune et je n'ai encore aucune idée arrêtée au sujet du mariage. Et puis ! en réalité, je ne désire pas me marier. Ce n'est pas à cause de vous, M. Merrivan, pas plus que ce n'est à cause d'Arthur. Je ne veux pas me marier, un point c'est tout !

Il devait s'être attendu à recevoir une telle réponse, car il l'accepta avec un grand calme.

– La chose peut attendre, dit-il avec une pointe de tristesse. Je ne puis exiger d'une jeune fille qu'elle se décide sur-le-champ, mais je n'abandonne pas du tout l'espoir.

Elle secoua la tête.

– Je crois qu'il est plus sage de vous dire de ne pas espérer, dit-elle. Cela ne m'empêche pas de vous aimer beaucoup, car vous avez été très bon pour moi.

À nouveau il protesta de la main.

– Mais je ne désire pas vous épouser, M. Merrivan, pas plus que votre neveu, et rien ne me fera changer d'idée. Ma décision est irrévocable.

Malgré ce refus péremptoire, il ne bougea pas, se caressant la joue et la regardant si fixement, qu'elle en prit subitement peur.

– Est-ce que tout va bien chez vous, Miss Nelson ?

– Mais oui, parfaitement, répondit-elle franchement.

– Vous n'avez plus d'ennuis d'aucune sorte ?

– Plus du tout.

– Autre chose aussi délicate, reprit-il. Je suis assez riche et n'ai personne qui vient faire appel à ma bourse. Si un ou deux billets de mille livres peuvent vous être utiles… de quoi surmonter ces temps difficiles, vous pouvez user de moi.

– Non, M. Merrivan, c'est très beau et très généreux de votre part. J'ai eu un jour recours à votre obligeance et c'est une triste expérience que j'ai faite !… Oh ! vous avez été on ne peut plus charmant, mais je ne veux pas recommencer…

Il finit par se lever, épousseta un grain de poussière sur sa manche et prit son chapeau.

– Arthur sait que je suis venu, dit-il. Je le lui ai dit.

– Que lui avez-vous dit ? demanda-t-elle, surprise.

– Que j'allais vous demander en mariage, répondit-il en souriant. Il était furieux, Miss Nelson, et il m'a menacé. Je crois qu'il m'a menacé de me tuer.

Il se dirigea vers la porte.

– À propos, a-t-il fait allusion à votre secret ?

– Vous a-t-il parlé de cela aussi ?

Il secoua la tête.

– Non, mais je l'ai deviné. Il savait que vous m'aviez emprunté de l'argent mais comment l'a-t-il su, je l'ignore… Peut-être parviendrais-je à vous faire revenir sur votre décision.

Elle fit non de la tête.

Il se trouvait dans le couloir, la main sur la clenche de la porte, regardant le jardin.

– Quand serons-nous le 24 ? demanda-t-il sans tourner la tête.

Un bon moment s'écoula avant qu'elle put répondre.

– Lundi prochain, dit-elle dans un souffle.

Elle resta un moment sans force derrière la porte refermée sur lui.

Ainsi il savait ! Il savait tout, et sans doute le détective était-il ici à la dévotion de M. Merrivan.

CHAPITRE VII.

L'entrevue avec Stella.

Andy passa deux jours à Beverley-Green sans aucun profit. Sans profit, parce que la personne qu'il désirait rencontrer semblait l'éviter. Le premier jour il aperçut une jeune fille traversant la pelouse accompagnée de deux chiens qui gambadaient autour d'elle. Il hâta le pas vers elle mais s'aperçut bientôt que c'était Miss Sheppard à laquelle il avait été présenté au tennis.

Le premier soir il dîna en compagnie de M. Merrivan et M. Sheppard l'architecte – homme d'un caractère si fuyant qu'il ne pût se faire une opinion précise à son sujet. M. Merrivan était célibataire ainsi qu'il le leur affirma, mais pas irréductible se hâta-t-il d'ajouter. Il attendait d'être converti à l'idée du mariage pour renier ses anciennes convictions.

– Vraiment, dirent ses hôtes poliment.

Andy émit quelques hypothèses au sujet de la femme qui conviendrait à M. Merrivan. L'architecte laissa plutôt l'impression qu'il avait supprimé tout effort intellectuel depuis qu'il s'était retiré des affaires. Il manquait totalement de personnalité à tel point que plus tard, Andy ne put jamais se souvenir s'il avait le visage rasé complètement ou s'il portait une petite moustache. Tout ce qu'il se rappela de lui était le gros bouton d'or orné d'une petite pierre noire au centre qu'il portait à son plastron. C'était la seule marque personnelle qu'il lui avait laissée dans la mémoire.

– Le fait est, Messieurs, dit Merrivan en baissant la voix comme s'il allait leur communiquer un grand secret, le fait est que malgré toute la beauté de cet endroit, malgré tout le plaisir

que j'éprouve à vivre dans cette communauté, je me suis arrangé une nouvelle vie plus… comment dirais-je, sereine… Connaissez-vous le lac de Côme, Docteur Macleod ?

Andy le connaissait ainsi que tous ses environs.

– J'y ai acquis une villa, la villa Frescoli, où j'espère rencontrer plus de bonheur qu'ici.

Andy réfléchissait. La villa Frescoli, loin d'être une villa, même imposante, était un vrai palais et M. Merrivan n'était pas homme à se vanter. C'était un palais de marbre blanc. Il croyait bien que sa mémoire lui était fidèle parce que le nom l'avait frappé comme étant peu en rapport avec la richesse de la construction. Du coup, M. Merrivan gagna de nouveaux points dans l'intérêt du détective.

Durant toute la soirée, il avait espéré la visite des Nelson. Une visite sans prétention, en bons voisins, comme cela se passait à Beverley. Mais à Beverley-Green la vie revêtait bien plus de solennité conventionnelle, et il ne pouvait croire que ses habitants allaient changer brusquement leurs habitudes en son honneur.

M. Sheppard se retira assez tôt et sur l'invitation de Merrivan, Andy accepta de prendre le café dans ce qu'il appela son antre.

Il entra dans la pièce où Merrivan et Arthur avaient eu leur discussion la nuit précédente. C'était une chambre spacieuse, mais paraissant très étroite. Elle prenait toute la profondeur du bâtiment et était éclairée par deux vastes fenêtres s'ouvrant à chacune des extrémités. Au centre il y avait une cheminée monumentale dont la place était toute indiquée dans un ancien château féodal. Nullement en rapport avec les dimensions de la salle, elle contribuait à la faire paraître plus petite et plus basse de plafond.

Des panneaux de chêne recouvraient les murs et la première chose qu'Andy remarqua fut l'absence totale de livres. Évidemment, Merrivan n'était pas un intellectuel et ne cherchait pas à convaincre, par les apparences, ses visiteurs du contraire. Au mur, quelques eaux-fortes, de grande valeur. Andy remarqua quelques gravures signées de Zohn et Merrivan lui désigna, avec quelque fierté, un dessin de Léonard de Vinci. En ce qui concernait la cheminée, il s'excusa. Il l'avait achetée aux héritiers du propriétaire de Stockley Castle. D'ailleurs, l'écusson des Stockley apparaissait encore sous la tablette.

Le mobilier, moderne, devait sortir d'une bonne maison. Deux divans profonds garnissaient les soubassements des fenêtres et, outre le bureau de M. Merrivan qui occupait une moitié de la pièce, une table se trouvait dans l'autre moitié avec un cabinet richement sculpté et quelques fauteuils confortables.

– Je suis un homme simple, de goûts modestes, dit Merrivan avec complaisance. Mon neveu me dit que cette pièce ressemble plus à un bureau qu'à autre chose. Mais je me suis toujours bien trouvé dans certains bureaux. Fumez-vous, docteur ?

Andy prit un cigare dans la caissette d'argent qu'il lui présentait.

– Trouvez-vous votre séjour reposant ?

– C'est une délicieuse eau dormante, fit-il.

M. Merrivan s'inclina.

– Je suis pour beaucoup dans sa création, dit-il. J'ai acheté ces maisons une par une. Quelques-unes sont très vieilles bien qu'elles ne le paraissent pas. C'est moi qui ai fait de Beverley-Green ce qu'elle est actuellement. J'ai revendu les maisons et je n'en ai pas retiré un penny de bénéfice. Pas un penny, renforça-t-il.

Andy s'étonna poliment :

– Ce n'était donc pas une affaire que vous cherchiez alors ?

– Pas du tout, fit Merrivan en secouant la tête. Mon idée était de réunir ici les gens qui le méritaient et je crains qu'ils n'en soient pas tous dignes. Les gens ne sont pas toujours ce qu'ils paraissent être, et les caractères dégénèrent. Mais par contraste avec votre vie trépidante, docteur, je crois que Beverley-Green doit vous sembler très reposante.

Ils discutèrent ensuite de criminalité, et M. Merrivan lui posa des tas de questions auxquelles il répondit plus ou moins longuement suivant leur nature.

Un moment Merrivan hésita.

– Avez-vous déjà rencontré, au cours de votre vie déjà bien remplie, un nommé Abraham Selim ?

– On m'a déjà posé la question, répondit Andy, mais qui ? Quoi qu'il en soit, je ne l'ai jamais rencontré. C'est un rude coquin, dit-on.

– Ce serait un usurier, paraît-il, et un maître-chanteur comme j'ai toute raison de le croire, dit M. Merrivan gravement. Heureusement je ne suis pas tombé dans ses griffes, bien que d'autres gens… Pouvez-vous vous rappeler qui vous a parlé de lui ? N'était-ce pas Nelson par hasard ?

– Non, ce n'était pas Nelson, dit Andy, je crois que c'était M. Boyd Salter qui m'en parlait à l'occasion d'une arrestation.

– Tiens ! notre suzerain, fit joyeusement Merrivan. Un charmant homme, M. Boyd Salter. Le connaissez-vous bien ? J'ignorais que vous l'aviez déjà rencontré lorsque j'ai fait votre connaissance l'autre jour.

– J'ai fait sa connaissance l'après-midi du même jour, répondit Andy. J'avais à lui faire signer l'ordre de transfert de mon prisonnier.

– Charmant garçon, tout à fait charmant… Nous le voyons trop peu, dit Merrivan. C'est un malheureux qui souffre des nerfs m'a-t-on dit.

Andy se souvint du domestique aux souliers caoutchoutés et sourit.

Peu après, il se retira. M. Merrivan voulut l'accompagner jusqu'à la pension, mais il refusa. Il avait hâte d'être seul et de rentrer tout à l'aise. La maison des Nelson ne pouvait s'apercevoir que d'un côté de la pelouse.

– J'ai l'air de passer mon temps à écouter aux portes, pensa Andy. Il se trouvait à hauteur de la maison des Nelson, ébahi d'entendre la voix rageuse d'un homme. Brusquement la porte s'ouvrit et deux femmes s'élancèrent au dehors en pleurant et en geignant. Derrière elles suivait Nelson à grandes enjambées. Il était à demi-vêtu et Andy devina qu'il était ivre.

Il fut étonné de voir combien, malgré son état d'ivresse très prononcé, Nelson se tenait ferme et parlait d'une façon claire et distincte.

– Ne remettez plus jamais les pieds ici, tas de… et il les agonit d'injures basses et crapuleuses.

– Père !

La jeune fille l'avait rejoint et avait passé son bras sous le sien.

– Vous feriez mieux de rentrer.

– Je ne rentrerai pas ! Je fais comme il me plaît. Stella ! Montez à votre chambre, dit-il en tendant le bras vers l'intérieur. Dois-je me laisser insulter par ces salopes, ces roulures, moi, Kenneth Nelson, Membre de l'Académie ? Non, je ne le supporterai pas !

– Voulez-vous rentrer avec moi, père, ou voulez-vous quitter Beverley-Green ?

– Que la foudre écrase Beverley-Green ! Je suis au-dessus de Beverley-Green ! Un tas de marchands de confitures retirés des affaires ! Allez vous coucher Stella.

Mais elle ne bougea pas. Andy crut que le moment était venu pour lui d'intervenir et de faire sentir son influence.

Il s'avança vers eux. En le voyant l'humeur de Nelson changea :

– Ah ! tiens, voilà M. Macleod, dit-il gaiement.

– Bonsoir M. Nelson. Je voudrais vous parler quelques instants.

Il prit familièrement le bras de Nelson et doucement mais fermement le conduisit à l'intérieur. La jeune fille les suivit.

Elle lui était reconnaissante de son intervention mais en même temps effrayée. Il lui plaisait d'apprendre à le connaître mieux, de pouvoir le juger autrement qu'à distance. D'un autre côté elle était humiliée qu'il eut été le témoin d'une scène aussi misérable.

Elle dut d'abord reconnaître sa force et son influence sur son père et elle lui fut reconnaissante du résultat rapide qu'il avait obtenu. On sentait la maîtrise du conducteur d'hommes et l'énergie dont il venait de faire preuve lui concilia d'emblée ses bonnes grâces.

– Je viens de remercier deux impertinentes, deux servantes infernales de la plus basse classe, dit Nelson en essayant de se donner grand air. Ces domestiques deviennent de plus en plus insupportables… Ma chérie, ajouta-t-il en regardant sa fille d'un air désapprobateur, je n'approuve pas du tout votre choix, non pas du tout. Maintenant offrez quelque chose à boire à M. Macleod et j'en prendrai un rien pour lui tenir compagnie.

– Alors ce sera un rien d'eau que nous prendrons, M. Nelson, dit Andy en souriant.

De l'eau !

Kenneth Nelson ne dissimula pas son mépris pour une telle boisson.

– Tant que j'aurai une maison et une cave, aucun hôte ne sortira d'ici sans avoir pris un gobelet de bon Whisky d'Écosse.

Andy s'attendait à voir la jeune fille dans la détresse et il fut froissé de constater son manque absolu de réaction quelconque. Il se doutait que son calme provenait uniquement de sa longue expérience de scènes identiques. Il songea que ces sorties de Nelson devaient se produire fréquemment et elle lui semblait si jeune, si frêle, si enfant ! Il se souvenait d'avoir lu un jour, dans une nouvelle d'un journal, que l'héroïne ressemblait à une fleur. Il avait trouvé que l'écrivain avait exagéré ridiculement. Et pourtant cette description répondait exactement au portrait de Stella Nelson. Ses couleurs avaient le velouté des pétales, son corps devait être droit et souple comme une tige. Elle était un bouton à peine éclos et elle resplendissait comme une fleur. Il avait déjà vu des jeunes filles lui ressemblant, dans une école de hautes études, des enfants qui n'étaient plus des fillettes qui n'étaient pas encore des jeunes filles, mais dont tous les traits, toutes les lignes donnaient les prémices de la beauté qu'elles annonçaient.

Elle ne fit pas un mouvement pour aller chercher le whisky. Elle n'ignorait pas qu'il n'y en avait plus une goutte dans la maison.

– La cave est vide, père, fit-elle sèchement. Il y a eu une grève chez les distillateurs.

Le ridicule de cette réponse, après son affirmation pleine de forfanterie, le rendit furieux. Il allait brandir le poing vers

elle lorsque ses yeux rencontrèrent ceux d'Andy qui le dominèrent et le retinrent.

– Puis-je rester seul un moment avec votre père, Miss Nelson ? dit-il. J'ai quelque chose de particulier à lui dire.

Elle approuva de la tête et monta aussitôt à sa chambre.

– Mon cher ami, protesta Nelson faiblement.

– Vous m'appeliez M. Macleod il y a deux secondes. Vous oubliez que je suis docteur en médecine. Avez-vous vu votre docteur récemment ?

– Non. Pourquoi ? Ma santé est parfaite, fit l'autre avec méfiance.

– Très loin de l'être, dit Andy. Vous êtes sur le point de vous abattre brutalement, sans aucune chance de pouvoir vous rétablir. Je puis vous assurer, sans devoir vous ausculter ni examiner votre cœur, que vous êtes à la merci d'un anévrisme. Cela vous fait bondir parce que vous savez que c'est exact. Je vous ai étudié au golf et je suis sûr de ce que j'avance. M. Nelson, vous en avez encore pour un an, à moins que vous ne vous arrêtiez de boire.

Nelson devint blême.

– Vous voulez m'effrayez, dit-il. Je sais que j'ai fait quelques bêtises mais je ne suis pas si fou que cela. J'ai eu un tas d'ennuis, moralement, M… Docteur.

– Vous pouvez vous débarrasser du principal en cessant de boire du whisky ; cela me fait pourtant quelque peine d'aider à la faillite de certains de mes compatriotes. Voulez-vous me permettre de revenir demain et de vous examiner plus attentivement ? Quel est votre docteur ?

– C’est le Docteur Granitt de Beverley. Je n’ai jamais eu recours personnellement à lui mais c’est le médecin qui a traité ma pauvre femme.

– Eh bien, je vous examinerai et vous le consulterez après. Vous aurez de la sorte une contre-visite. J’irai voir Granitt. Mais peut-être voudrez-vous lui exposer vous-même votre cas ?

– Mais je ne sais pas pourquoi… bredouilla Nelson d’un air qu’il aurait voulu hautain, à sa manière habituelle.

– Il ne faut pas alarmer votre fille, dit Andy, parlons d’autre chose.

La jeune fille, en redescendant s’étonna de trouver son père doux comme un agneau. Nelson était assommé par l’affirmation de son visiteur, et cela l’avait tout à fait dégrisé.

– Je crois que je vais monter me coucher Stella. Je ne me sens pas très bien. Il y a quelques jours déjà…

Andy s’égaya mais il ne souriait même pas. Il se leva, prit congé, et fut reconduit par la jeune fille jusqu’à la porte du jardinet. Elle avait, pour sortir, pris une écharpe de soie noire dont il remarqua vaguement le monogramme dont elle était ornée. Tout en parcourant lentement l’allée vers la route, il lui raconta succinctement sa conversation.

– Je ne crois pas du tout à cet anévrisme, mais il doit aller voir Granitt. Je crois que c’est son fils que j’ai connu à l’Université. Nous pourrons arranger quelque chose ensemble de façon à l’empêcher de boire pendant quelque temps.

– Si je pouvais l’espérer ! dit-elle sans aucune foi.

– Vous ne le croyez point, n’est-ce pas ?

Elle secoua la tête d’un air désespéré.

– Essayons toujours, dit-elle, sans conviction.

– Je vais vous dire une chose, continua-t-il. Il y a à Londres des taxis qui appartiennent à un nommé Stadmere. Ce sont les plus rapides et les plus propres. Je suis moi-même habitué à les prendre. Mais lorsqu'on en a besoin, on n'en voit pas. Si je ne suis pas trop pressé, je patiente et c'est curieux de voir, lorsque j'ai dans l'idée de ne prendre qu'un Stadmere, combien vite il en vient un.

– C'est une parabole, dit-elle en souriant. Mais moi j'attends quelque chose qui est plus rare qu'un Stadmere, j'attends un miracle.

Il n'ajouta plus un mot et prit congé d'elle, alors qu'en son for intérieur elle s'étonnait d'en avoir tant dit à un étranger. Il avait le loquet du portillon en main, lorsqu'il dit :

– J'ai déjà vu des miracles se produire. Ils valaient la peine qu'on les attende. Mais vous êtes très jeune et très impatiente. Si les jours passent trop vite, les années sont des gouffres de temps et vous êtes fatiguée d'attendre.

– Vous parlez comme un vieux, très vieux gentleman, dit-elle en souriant malgré elle.

– Oui, un très vieux gentleman, avec de longs favoris blancs, n'est-ce pas, dit-il de bonne humeur. Tellement vieux que j'en deviens impatient aussi, mais je sais attendre quand il le faut !

Il tint sa main un moment dans la sienne, et elle le suivit du regard jusqu'à ce qu'il disparut au tournant du chemin.

CHAPITRE VIII.

Le coup de feu mortel.

Les jours passèrent. Andy reporta son départ à huit jours. Il avait vu le docteur Granitt qui rendit visite à Nelson et, bien qu'il n'eut pas découvert le fatal anévrisme, parvint à convaincre son client de quelques maladies graves dont il était menacé.

Andy ne vit plus la jeune fille, sauf de loin.

Ses vacances touchaient à leur fin et il désirait pourtant consacrer quelques jours à la pêche. Mais sa chambre, à la pension, était réellement confortable et le terrain de golf était unique. Au fond il ne trouvait pas de raison importante pour aller à la pêche.

Le dimanche, il se rendit à l'église. Il dut s'y rendre en grande hâte car n'étant pas habillé, il avait vu Stella Nelson passer, son livre de prières en main. Il entra à l'église dix minutes après elle et parvint à découvrir un siège qui lui permettait de l'admirer de profil. Elle le remarqua à la sortie et lui permit de l'accompagner.

– Nous avons eu un sermon intéressant, n'est-ce pas, M. Macleod ?

– Très intéressant, dit-il. Et il s'empressa de changer de conversation. Il se rappelait qu'il y avait eu un sermon en songeant à un vieil homme qui dormait dans son coin. Du sermon même, il n'avait aucune idée.

– Est-il vrai que vous partiez demain ?... demanda-t-elle.

– J’avais l’intention de partir demain, mais je crois que je resterai quelques jours encore. À moins qu’ils ne me refusent l’entrée de la pension.

– Oh ! Ils ne mettent jamais personne dehors !… À moins que ce ne soit à l’aide de la police, dit-elle malicieusement.

Cette répartie l’égaya.

Comme ils arrivaient à la hauteur de la villa de M. Sheppard, ils aperçurent un jeune homme qui venait à leur rencontre mais qui, à leur vue, prit un sentier bifurquant derrière la villa.

– On dirait que Sweeny craint de me rencontrer, dit Stella.

– Je pensais que c’était moi qui le mettait en fuite… Qui est-ce Sweeny ?

– Il a été domestique chez M. Merrivan et il a dû le quitter après une scène atroce. Aussi le hait-il cordialement.

Elle était perplexe. Elle ne supposait pas Sweeny assez délicat pour éviter de la rencontrer après sa visite au bureau de Londres. Pourquoi l’évitait-il ? L’explication de sa présence à Beverley lui fut donnée par M. Merrivan lui-même qu’ils rencontrèrent non loin de chez lui.

– Bonjour, Miss Nelson. N’auriez-vous pas vu Sweeny sur votre route ?

– Je crois que oui, dit-elle, mais il nous a évités.

– Le gredin ! fit Merrivan en tendant le poing dans la direction d’où ils venaient. Il a l’audace de revenir à Beverley ! Je l’ai surpris à espionner autour de chez moi… ou plutôt c’est mon jardinier. Si j’avais été à l’église comme c’est mon habitude, je ne l’aurais probablement pas su. Que tous les domestiques soient pendus !

Andy cherchait quel crime Sweeny avait bien pu commettre en regardant la propriété de M. Merrivan lorsque celui-ci expliqua que son jardinier l'avait surpris se créant un passage dans la haie. Peut-être bien que le vigilant jardinier n'aurait rien dit si M. Merrivan, qui musardait dans son jardin, ne s'était approché en entendant les voix.

Rien de bien remarquable ne se produisit le second jour et le destin qui devait apporter à Beverley une notoriété mondiale, ne mit en jeu tout son mécanisme qu'au moment où la lune se leva sur les coteaux.

Stella se trouvait à lire dans le hall. Elle venait de redescendre après avoir été soigner son père qui ne quittait plus la chambre depuis les conseils que lui avait donné Andy.

Elle feuilletait son livre lorsqu'elle entendit quelques petits coups secs à la vitre. Elle attendit un moment croyant s'être trompée lorsque l'appel se renouvela plus pressant. Elle posa son livre et se leva. Elle n'était guère émue car Arthur Wilmot, auparavant, avait coutume de venir l'appeler ainsi pour faire une promenade autour de la pelouse.

Soulevant le rideau, elle jeta un coup d'œil dans le jardin mais ne vit personne. Quelques gros nuages s'épient formés et obscurcissaient la lune. Elle se rendit à la porte d'entrée qu'elle allait ouvrir lorsqu'elle remarqua une lettre à ses pieds. Elle avait été glissée sous la porte et ne portait aucune adresse. Après une légère hésitation Stella déchira l'enveloppe et en retira une lettre de quatre pages couverte d'une écriture serrée. De prime abord, elle pensa qu'il s'agissait encore d'une lettre d'Arthur et songea lui faire suivre le même chemin que la précédente.

Elle sauta à la signature, s'embarrassa un moment à la déchiffrer puis elle se mit à lire. En avançant dans sa lecture, elle sentit l'angoisse lui serrer le cœur ; la respiration lui manqua. Elle passa dans la cuisine et but un grand verre d'eau fraîche.

Reprenant sa lettre, elle la relut pour la seconde fois et chaque ligne lui parut une menace mortelle. Sans hésiter, elle s'empara d'un petit revolver Colt qu'elle tenait caché dans la crainte de son père. Elle prit aussi une petite boîte de cartouches, et après avoir essuyé le revolver à l'aide d'un chiffon, elle le chargea de trois balles, puis remit le cran de sûreté. Elle monta alors à sa chambre, enfila un manteau sombre et y glissa le petit revolver.

Redescendue, elle se souvint de la lettre laissée sur la table ; elle la prit et alla la brûler dans le foyer de la cuisine. En voyant les petites flammes jaunes s'apaiser, faute d'aliment, elle regretta son geste. Peut-être qu'en étudiant mieux la lettre, lui aurait-elle arraché son secret ? Sa détermination lui avait apporté le calme et ce fut d'une main ferme qu'elle tourna l'interrupteur et plongea la chambre dans la nuit. Elle prit son écharpe et s'assura qu'elle avait bien la clef de la porte d'entrée avant de la refermer doucement.

Avant de sortir du jardin, elle jeta un regard vers la maison de la pension. Là peut-être était le secours attendu ! Quelle force il y avait en lui ! Un moment, elle fut tentée d'aller le voir, de tout lui confesser, et de passer sur ses robustes épaules, le fardeau de son agonie… mais ce ne fut qu'une hésitation. L'absurdité de son geste la fit sourire. Appeler à son aide un officier de la police judiciaire ! Quelle folie ! Et elle s'en alla dans la nuit, telle une condamnée, le cœur serré, résignée au sort inexorable qui lui avait enlevé tout espoir !

Macleod, lui, avait déjà changé trois fois d'idée dans cette même journée et il venait de décider de s'en aller le lendemain. Il se jugeait par trop sentimental et cet aveu le rendait maussade.

Il sortit, se rendit à la maison Nelson et la trouvant plongée dans l'obscurité, il fit demi-tour et rentra à la pension, projetant de lire pour passer la soirée. Mais son esprit était ailleurs. Il rejeta le livre qui ne parvenait pas à capter son attention, se dévêtit et se mit au lit.

Ayant la conscience tranquille et la digestion facile, il ne tarda pas à s'endormir, bien qu'il craignit, sans trop savoir pourquoi, de passer une nuit blanche.

Il n'aurait pu dire s'il avait dormi longtemps lorsque des coups pressés frappés à la porte de sa chambre, l'éveillèrent.

– Qui est là ?

– Johnston, le directeur de la pension. Puis-je vous voir d'urgence ?… C'est très important.

Andy se leva et alluma. Sa montre, sur sa table de nuit, marquait deux heures et quart. Qu'était-il arrivé ? Il pensa que peut-être un télégramme était arrivé de Londres, lui enjoignant de rentrer pour poursuivre l'affaire Scottie et il envoya sa malédiction au prisonnier qui n'en pouvait mais.

Mais le visage effaré du directeur de la pension l'incita à croire que le danger était plus proche. Johnston était livide et ses lèvres tremblaient.

– Oh ! Monsieur ! Il vient d'arriver une chose effroyable et M. Pearson m'a dit de vous prévenir avant d'aller chercher la police !

– Qu'est-il arrivé ? demande Andy.

– M. Merrivan, Monsieur ! M. Merrivan…

– Eh bien quoi ? Que lui est-il arrivé à M. Merrivan ?

– Il est mort, Monsieur, assassiné. Oh ! c'est terrible !

– Merrivan ?… Assassiné ?… Attendez un moment, je serai prêt en quelques minutes. Préparez-moi une tasse de thé si possible. Je descends.

Il s'habilla rapidement, avala son thé bouillant et se rendit à la maison de la victime. On avait déjà dû prévenir la police locale car ce fut un sergent de police qui lui ouvrit.

– Je suis content de vous voir, M. Macleod… C'est une sale affaire. Toute la police est sur pied et tous les postes de police sont prévenus.

– Est-il mort ?

– Oh ! oui !… il est bien mort !… Il est mort sur le coup, il y a bien une heure. J'ai fait prévenir le docteur Granitt.

Andy approuva.

– Où est-il ?

– Là, dans son antre, comme il le disait lui-même.

Andy ouvrit la porte du couloir et pénétra dans la longue chambre. Toutes les lampes avaient été allumées et il se tourna instinctivement vers le bureau mais le corps n'y était pas. Le corps était couché à l'autre extrémité de la pièce, les pieds vers la fenêtre, le bras droit replié sur le visage comme pour se protéger contre l'attaque. Son visage était crispé. Il avait été tué à bout portant, car le gilet portait des traces de brûlures. Tout soin était devenu inutile ; la mort avait accompli son œuvre.

CHAPITRE IX.

La bague de Stella Nelson.

Andy revint dans le hall.

– Où sont les domestiques, demanda-t-il.

– Le sommelier calme les servantes, Monsieur.

– Appelez-le moi.

Le sommelier n'avait rien entendu. Son maître avait renvoyé assez tôt les servantes, en disant qu'il éteindrait lui-même et qu'il fermerait. Il agissait souvent de la sorte, et il n'y avait donc rien d'extraordinaire à cela.

– A-t-il reçu des visites dans la soirée ?

L'homme hésita.

– Je ne puis l'affirmer, Monsieur. J'ai pourtant entendu des voix. Je suis descendu pour prendre une bougie et j'ai entendu parler.

– À qui ?

– Je crois que c'était une femme.

– Avez-vous reconnu la voix ?

– Non, Monsieur.

– Quelle heure était-il ?

– Entre dix heures et demie et onze heures.

– Vous n'avez pas entendu le coup de feu ?

– Non, Monsieur. Un bruit m'a réveillé, c'est peut-être cela. La cuisinière a entendu le bruit d'une porte qui claquait. Elle est venue m'appeler, mais pas tout de suite, car elle s'imaginait qu'il y avait des voleurs dans la maison. Peu après, elle se leva, alla frapper à la porte de M. Merrivan et comme elle n'obtenait pas de réponse, elle vint frapper chez moi. C'est ainsi que je découvris le corps de M. Merrivan.

– Lorsque vous êtes entré ici, les fenêtres étaient-elles ouvertes ou fermées ?

– Elles étaient fermées.

– Y a-t-il une autre porte donnant sur l'extérieur ?

– Oui, il y a la porte de la cuisine ouvrant sur le jardin. Il y a là un sentier donnant sut la roseraie, c'est un sentier que M. Merrivan utilisait très souvent.

Cette porte était fermée à clef et barrée intérieurement. Andy revint dans la chambre du meurtre. Le cabinet sculpté attira son attention ; la porte ne semblait pas bien fermée. En la repoussant machinalement, le panneau entier lui tomba sur la main, dévoilant un coffre-fort dont la porte était entr'ouverte. Un coup d'œil à l'intérieur lui fit voir que le coffre était absolument vide. Dans un regard circulaire, il aperçut un gros tas de cendres noires dans le foyer de la cheminée monumentale. On y avait brûlé des papiers. Il en retira minutieusement un petit agenda recouvert de cuir mais en partie brûlé. Il le posa avec soin sur un morceau de carton.

– Défense de toucher à ces cendres, n'est-ce pas, sergent.

– Compris, Monsieur.

Andy examina les fenêtres ; celles donnant vers la route étaient encore fermées au verrou, il essaya d'ouvrir celles don-

nant sur le jardin et comme il s'y attendait, l'une d'elles n'était point verrouillée.

– Excusez-moi, dit le sergent, avez-vous vu la lettre ?

– La lettre ?… non… Où cela ?

– Le sommelier l'a trouvée à terre, près du bureau.

Il m'a dit l'avoir ramassée et l'avoir replacée sous un tas de papiers du bureau. Il vient de me rappeler la chose. Il pense qu'il s'agit d'une lettre que M. Merrivan était occupé à lire au moment où il a été tué.

Andy s'assit au bureau et feuilleta de nombreuses lettres et factures parmi lesquelles il trouva une feuille de bloc-notes jaune. L'écriture en était tourmentée et dénotait de la part de l'écrivain le désir de la déguiser.

Les premiers mots retinrent l'attention d'Andy. Il alla s'asseoir dans un fauteuil. La lettre disait :

Je vous ai tendu la perche. Vous n'avez pas voulu la prendre. Vous devez en supporter les conséquences. Si dans les vingt-quatre heures vous n'avez pas tenu votre promesse, faites attention. C'est le dernier avis. J'ai déjà eu trop de patience.

Ces lignes étaient signées « *A. S.* »

« *A. S.* » Andy leva les yeux au plafond, « *A. S.* » Abraham Selim. Un post-scriptum disait :

L'un de mes amis glissera cette lettre sous votre porte.

Andy plia le papier et le mit soigneusement en portefeuille.

Le Docteur Granitt entrait à ce moment.

– Il était inutile de vous déranger ; Merrivan est mort.

Le docteur s'agenouilla près du cadavre et secoua la tête.

– Oh oui ! il est mort depuis plus d'une heure certainement. Voici la blessure. L'aorte a été tranchée et la colonne vertébrale brisée par la même balle. On peut dire qu'il a été tué deux fois. Mauvais, très mauvais.

– Le connaissiez-vous d'une façon particulière, docteur ?

– Non, dit le docteur en se relevant.

– Avez-vous remarqué ses chaussures ?

Le vieil homme regarda et écarquilla les yeux d'étonnement.

– Bon Dieu, il a mis de gros souliers de paysan !

Le cadavre portait en effet d'épais souliers que les ouvriers agricoles emploient aux champs. Ils étaient couverts d'une boue jaune séchée. Dodelinant la tête, le vieux docteur regardait le cadavre d'un air interrogateur.

– Avez-vous encore besoin de mes services, Macleod ?

– Non, mais fort probablement le juge d'instruction aura-t-il besoin de votre témoignage.

Andy le reconduisit jusqu'à la porte d'entrée et revint dans la chambre du mort. Il commença ses constatations près du corps et examina le sol près de la fenêtre par laquelle le meurtrier avait dû pénétrer dans la maison. Il vit ses soupçons se justifier en trouvant trois empreintes poussiéreuses sur le divan, deux traces de pied gauche et une d'un pied droit. C'étaient de très petits pieds, presque ceux d'une femme, sauf le talon qui était plus large mais ce pouvaient être des souliers d'intérieur, puisque aussi bien le sommelier avait entendu une voix de femme.

La fenêtre n’était que repoussée et non fermée au verrou. Il l’ouvrit facilement et sans bruit. Il ne trouva plus rien avant d’arriver au bureau. C’était une très lourde table en chêne fumé, une copie d’antique. Elle avait deux tiroirs de chaque côté, et l’un d’eux, le plus bas et le plus rapproché de la fenêtre, était ouvert. Il semblait avoir été ouvert par Merrivan lorsqu’il se trouvait assis à son bureau. Andy tira le tiroir entièrement à lui, une petite tache d’or clair frappa son regard. C’était une bague de femme, un petit anneau d’or avec cinq émeraudes espacées et de petite taille.

Il frissonna. Où avait-il déjà vu cette bague ? Il le savait, mais il rejeta aussitôt cette idée. C’était la bague de Stella Nelson. Il l’avait remarquée à l’un de ses doigts lorsqu’il l’avait vue pour la première fois au bureau des postes. Il avait même eu un petit coup au cœur en remarquant cette bague de fiançailles qui lui disait clairement que ce cœur était déjà pris.

Il regarda l’anneau d’or couché au creux de sa main, il le retourna et le glissa dans la poche de son gilet, puis il referma le tiroir.

Il continua ses recherches sur le bureau et au-dessous et ses peines furent récompensées. Il trouva un petit écrin, recouvert de cuir qui devait avoir contenu une bague, mais qui était vide. Il ne prit pas la peine d’y faire entrer la bague aux émeraudes car n’importe qu’elle bague y fut entrée aisément. Il entendit un bruit de pas dans le couloir et glissa l’écrin dans sa poche.

Le nouvel arrivant était l’inspecteur du district, un homme important, décidé à ne rien négliger pour retrouver le coupable.

Il constata également qu’il s’agissait d’une « sale affaire ». C’était curieux d’entendre tout le monde avoir cette même opinion et de l’exprimer de la même façon.

– Je vais donc prendre l’affaire en mains, M… hem Macleod ?

– Certainement, dit Andy, mais vous voudrez bien me notifier par écrit que je n’ai plus à m’en occuper.

L’inspecteur hésita.

– Nous pourrions peut-être travailler ensemble. J’ai demandé les instructions à la permanence qui m’a dit d’en référer au parquet.

– Nous travaillerons ensemble si je suis désigné pour le faire, répondit Andy. Attendons des instructions pour cela. Nous pouvons toujours rechercher le meurtrier et continuer l’enquête.

– Bien, je crois que je pourrai vous aider. Que faut-il faire ?

Andy lui communiqua quelques instructions et une demi-heure plus tard le corps était enlevé. Un peu plus tard l’inspecteur revint avec les résultats obtenus.

– M. Pearson a entendu le coup de feu, qui l’a éveillé, déclare-t-il. Il est arrivé comme le sommelier découvrait le corps. Le coup a été tiré du verger qui se trouve derrière la maison de M. Merrivan.

Andy écoutait incrédule.

– Du verger ? Impossible ! Il a été tué à bout portant. Le gilet est déchiré et brûlé.

– Mais l’une des femmes l’a entendu également ; c’est celle qui a eu une attaque de nerfs. Elle est plus calme maintenant et jure avoir entendu la détonation. La fenêtre de sa chambre donne sur le verger. Elle a été éveillée par le sommelier qui descendait.

– Mais le sommelier n’a pas entendu le coup de feu !

– Il descendait l’escalier à ce moment, expliqua l’officier de police.

Andy fit la grimace.

– À ce moment Merrivan était déjà tué et le coffre-fort dévalisé ! Il a suffit de quatre minutes pour prendre les clefs, ouvrir le coffre et le vider. Non, c’est impossible ! Le sommelier aura fait du bruit lui-même, renversé une chaise peut-être.

– Mais M. Pearson ne l’aurait pas entendu alors !

Andy fut frappé par cet argument.

– C’est l’évidence même, confessa-t-il.

Le jour se levait, ils passèrent dans le jardin par la cuisine. Il faisait très doux, l’air du matin était un peu frais. Les oiseaux commençaient à chanter.

Le verger se trouvait derrière le potager. En suivant un sentier cendré, on arrivait à un portillon à claire-voie qui ouvrait sur une rangée d’arbres fruitiers. Les troncs, blanchis à la chaux, luisaient sur l’herbe grasse.

Andy regarda de tous côtés mais ne remarqua rien avant d’avoir dépassé la première rangée d’arbres. Quelques pas plus loin, il découvrit un corps affalé dans l’herbe. Il se précipita, effrayé de sa découverte. Il retourna le corps déjà froid. Une balle de revolver l’avait frappé au cœur.

Il appela et fit accourir l’inspecteur.

– Voilà un second cadavre, dit-il, et si mes souvenirs sont exacts c’est une ancienne connaissance.

– C’est Sweeny, dit l’inspecteur sans hésitation. Il a été au service de M. Merrivan mais a été chassé pour vol. C’est donc lui le meurtrier. Il a tué M. Merrivan et est venu se suicider ici !

– Où est le revolver, alors, dit Andy plein de calme.

Tous deux firent des recherches dans l'herbe mais sans succès.

À cet endroit pourtant, l'herbe n'était pas haute, ayant été tondue par des moutons ainsi qu'Andy l'apprit par après. L'arme du crime et du suicide était introuvable.

– Il y a eu une bataille ici, dit Andy, en indiquant plusieurs empreintes de talon bien marquées. Voulez-vous m'appeler le sommelier, inspecteur ?

Il attendit que l'officier de police fut hors de vue et il s'élança aussitôt vers un groseillier dont les branches menues retenaient un morceau de soie noire. C'était une écharpe, la même que celle qu'il avait vue sur les épaules de Stella lorsqu'elle le reconduisit à deux reprises différentes. Il n'y avait aucun doute, c'était bien la sienne. Le monogramme « S. N. » y était. Il respira l'odeur qu'elle dégageait, c'était bien le parfum qu'elle employait, fin et discret. Oui, c'était l'écharpe de Stella, sans aucun doute. Il la roula très serrée afin de pouvoir la glisser en poche. Morne, le cœur gonflé de tristesse, il se rendait compte des charges qui déjà pesaient sur elle et qui la désignaient comme la meurtrière.

Pourtant, en dépit des preuves qui s'amoncelaient, il ne pouvait se décider à la croire coupable. Peut-être avait-il, comme Scottie, des pressentiments. Il sourit à la pensée de la folle et absurde crainte qui l'avait frappé quelques nuits auparavant. Était-ce le jour qui chassait sa peur ? Non, il avait senti cette angoisse profonde en plein jour.

L'inspecteur revint accompagné du sommelier et pour justifier son appel, il soumit le sommelier à un interrogatoire au sujet de l'identité du cadavre découvert.

– Oui, Monsieur, c'est bien l'homme que M. Merrivan a chassé de son jardin le matin… hier matin.

– En effet !

Andy n'avait pas perdu l'incident de vue. Cet homme haïssait certainement M. Merrivan. Mais peut-être avait-il une autre raison que sa haine pour un homme qui l'avait chassé de son emploi.

Rentré dans la maison, il donna ses dernières instructions. Aucun renseignement ne devait être donné aux journalistes, sauf que la mort de M. Merrivan remontait à minuit environ. Quelques marques à la craie indiquaient la position du corps ; personne ne pouvait entrer dans les chambres. Mobile de l'assassinat : le vol. Quant à l'homme dans le verger… ils pouvaient émettre toutes les hypothèses imaginables.

Il atteignait la sortie sur la route lorsqu'Arthur Wilmot apparut à moitié vêtu, le pardessus entrebâillé laissant voir le pyjama de nuit. Il était très pâle.

– M. Macleod, est-ce vrai ? Je ne puis le croire. Mon pauvre oncle !

– Je suis content de vous voir. Oui, votre oncle a été assassiné, d'une balle de revolver.

– Assassiné ! répéta-t-il avec un geste d'effroi. Mais il n'avait pas d'ennemis !

– Peu d'hommes sont tués par leurs ennemis, dit Andy. Le seul homme qui ait menacé récemment M. Merrivan, c'est vous !

Wilmot recula d'un pas comme s'il avait été frappé.

– Moi ? bégaya-t-il. Je n'ai jamais… a-t-il parlé ?

– Il était mort lorsqu'on l'a trouvé, répondit Andy, et il ne m'a jamais parlé de rien à ce sujet. Maintenant M. Wilmot, répondez-moi franchement, réfléchissez bien. Avez-vous jamais eu une querelle avec votre oncle ?

Le jeune homme était tellement frappé qu'il ne put répondre. Il fit non de la tête en regardant son interlocuteur.

– Je vous en parle, parce qu'il y a quelques jours, je vous ai entendu personnellement dire à votre oncle : Je vous tuerais plutôt.

Cela eut le don de lui rendre la parole :

– Quelqu'un vous a raconté des mensonges, mais je puis vous dire quelques vérités au sujet de cette personne. Oui, je me suis disputé avec lui, au sujet d'une fille qui ne vaut pas une épingle. Vous savez qui. Il m'a parlé de l'épouser et il est déjà marié. Il ignorait que je le savais et je ne le lui avais jamais dit. Sa femme l'a abandonné mais ils n'ont jamais divorcé. Il avait peur d'elle mais quand il me dit qu'il allait épouser…

– Ne criez pas, dit Andy sèchement. Je ne suis pas sourd et vos petites affaires de famille ne m'intéressent pas. Je suis sûr que vous n'avez rien à voir avec ce meurtre, sauf que vous êtes le seul héritier de la victime et que vous en retirez tout le bénéfice. À moins évidemment, continua-t-il en fixant l'autre dans le blanc des yeux, que vous ne prouviez que sa femme est en vie. Dans ce cas c'est sa femme qui hériterait. Et puis, il y a peut-être un testament.

Wilmot secoua la tête.

– Il n'a pas fait de testament, dit-il, sûr de lui. Je regrette de m'être fâché, Macleod, mais qui ne serait pas énervé dans un moment pareil ?

– Oui, qui ne le serait pas ? convint Andy.

Il rentra avec Arthur Wilmot dans la maison.

Andy était plongé dans ses pensées qui n'étaient guère joyeuses. Il devait trouver un accusé… Était-ce la jeune fille, dont il ne valait pas la peine de discuter à son sujet ? Avaient-ils aussi discuté, ces deux-ci, que tout Beverley désignaient comme

étant des fiancés ? Quelle blessure d'amour-propre cachaient ces mots : elle ne vaut pas une épingle ? Il fit quelques déductions. La jeune fille avait certainement blessé Wilmot, l'avait touché à une place sensible. L'amour propre du jeune homme ne faisait aucun doute ; il suffisait de l'entendre parler de certaines choses le concernant pour en être convaincu.

Lentement, Andy se promenait sur le sentier de graviers.

Retournerait-il vers la maison ? Il regarda l'heure. Il était six heures du matin. Elle ne serait pas encore levée. Il interrogea d'un regard la maison silencieuse. Les volets étaient encore baissés mais elle lui avait dit qu'elle se levait de bonne heure lorsqu'elle n'avait pas de servante.

Il s'approcha de la porte d'entrée. Si elle dormait, elle n'entendrait pas. Il frappa et la porte s'ouvrit aussitôt.

CHAPITRE X.
L'amour parmi les ruines.

Stella était pâle ; une ombre cernait ses beaux yeux. Mais, évidence frappante pour lui, elle portait encore les mêmes bas que la veille. Or, aucune femme ne porte deux jours de suite les mêmes bas de couleur claire. Elle ne s'était donc pas déshabillée de la nuit !

Elle le fit entrer dans le hall, où la lumière brûlait encore à cause des volets baissés.

– Je vous attendais, dit-elle négligemment. Voulez-vous me permettre de prévenir père avant que vous ne m'emmeniez ?

Il restait là, pétrifié.

– Avant que je ne vous emmène ? répéta-t-il abasourdi.

– Je savais que vous viendriez pour moi. Je vous ai attendu toute la nuit, M. Macleod. Je ne crois pas avoir bougé de cette chaise.

Elle vit la peine qui le frappait et baissa la tête.

– Je regrette, dit-elle, mais j'étais folle !

Il parvint à recouvrer ses esprits. En deux enjambées il fut près d'elle et la prit aux épaules.

– Oui, folle. Pauvre et chère folle ! Voyez ce que vous avez laissé là, regardez !

Il retira l'écharpe de sa poche et la jeta sur la table. Puis ce fut le tour de la bague.

– Mon écharpe, ma bague, oui, je me souviens.

Il éprouvait certaine difficulté à parler, les pensées tourbillonnaient dans son cerveau, son cœur battait follement ; il ne se reconnaissait plus, lui, le calme, le pondéré docteur pathologiste.

– Mais je suis aussi fou que vous, Stella. Je ne puis vous laisser dans cet enfer. Je vous aime comme un fou. Je puis avoir ma voiture prête dans un quart d'heure et nous aurons quitté la contrée avant que l'on soupçonne quoi que ce soit, avant que vous ne soyez vous-même suspectée. Je suis fou, c'est certain, mais je ne puis vous abandonner ainsi.

Elle le regardait en tremblant, les yeux pleins de larmes.

– Vous êtes étonnant, docteur, mais je ne puis accepter. D'ailleurs M. Merrivan sait et il doit me surveiller.

Il fit deux pas en arrière.

– Il sait, il vous surveille ! Mais il est mort !

Elle ne le comprit pas sur-le-champ.

– Merrivan est mort, il a été assassiné cette nuit, expliqua-t-il.

– Il a été assassiné cette nuit ! répéta-t-elle, le cœur soudain soulagé d'un poids énorme.

– Pfûûh, dit-il, le front moite de sueur. J'étais fou aussi de croire que vous le saviez.

Il n'eut que le temps de se précipiter pour la prendre dans ses bras. Stella s'évanouissait.

La première pensée qui lui vint lorsqu'elle reprit connaissance fut qu'il l'avait soupçonnée d'avoir commis le crime et qu'il avait voulu la sauver malgré tout. M. Merrivan était mort ; c'était une terrible nouvelle. On pouvait l'accuser également,

mais lui, l'homme aux yeux gris qu'elle avait eu en aversion, lui ne l'accusait pas. Peu importait le reste.

– Je crois que je deviens folle, dit-elle en tremblant, et le verre d'eau qu'il lui présentait cliqueta contre ses dents.

Elle reprit un peu de calme et but tout en le regardant d'une façon intense. Il lut la franchise du regard et il fut rassuré.

– Vous êtes étonnant et je crois que vous m'avez parlé d'amour, l'amour parmi les ruines, dit-elle nerveusement. C'est affreux, cette mort de M. Merrivan. J'ai été chez lui la nuit passée. Il m'avait appelée et j'y ai été parce que je désirais vivement quelque chose.

– Qu'était-ce, Stella ? demanda-t-il doucement.

– Jamais je ne pourrai vous le dire, même si je devais mourir, docteur… Andrew. Et dire que je vous haïssais et que vous êtes si bon pour moi !

Il avait arrondi son bras autour de ses épaules et la belle tête de la jeune fille reposait contre lui. Tout en parlant elle lui caressait les doigts.

– Et alors, qu'est-il arrivé ?

– Ce fut horrible. Je ne devrais pas parler ainsi maintenant qu'il est mort. Mais il a été… ignoble, je devais – il la sentit trembler dans ses bras – le laisser m'embrasser et me… toucher et alors seulement il m'a montré ce que je demandais. Puis il m'a fait retirer ma petite bague et l'a remplacée par un gros diamant. Alors, j'ai profité d'un moment d'inattention pour saisir les papiers que je convoitais ; ils étaient sur la table mais lorsqu'il voulut me les reprendre, je lui montrai le canon de mon revolver.

– Vous aviez un revolver ? Oh ma chérie ! vous avez tout fait pour mettre en danger votre joli cou.

– Oui, c’est vrai. Et alors je me suis enfuie.

– Par où êtes-vous sortie ?

– Par la porte d’entrée. Je ne connais pas d’autre porte.

– Vous n’avez pas traversé le verger ?

– Non. Pourquoi l’aurais-je traversé ?

– Continuez. Revîntes-vous directement ? Quelle heure était-il ?

– Onze heures. L’horloge de Beverley sonnait les onze coups lorsque j’ouvris chez moi.

– Pourquoi êtes-vous allée chez lui ?

– C’est une terrible lettre de menaces que j’ai reçue, posant tous les faits et donnant toutes les solutions possibles qui m’y a conduite. J’ai détruit les documents que j’ai rapportés et alors j’ai attendu que vous veniez me chercher pour ce que j’avais fait. J’espérais que ce ne serait pas vous, puis je souhaitais que ce fût vous parce que vous n’auriez pas été si brutal que l’inspecteur Dane. Et lorsque je vous vis entrer dans le jardin, j’étais satisfaite de voir les choses se dérouler comme je les avais prévues. Je ne pouvais en endurer plus. À quoi pensez-vous ? doct… Andrew ?

– Quelqu’un vous a-t-il vu entrer ou sortir de la maison de Merrivan.

Elle secoua la tête.

– Pensez-vous qu’Arthur Wilmot vous ait vue ?

– Arthur Wilmot ? Non, pourquoi ?

– Il est assez mystérieux au sujet de certaines choses. Quel genre de documents étaient-ce que vous avez brûlés ?

Elle hocha la tête, ne voulant point répondre.

– Où les avez-vous brûlés ? Ici ou là-bas ?

– Ici, et elle montra le foyer. C'est aussi là que j'ai brûlé la lettre.

– La lettre vous demandant d'aller le voir ? demanda-t-il consterné. Vous avez brûlé cette lettre ? Pourquoi ? Cette lettre vous sauvait !

Elle ne fut pas émue.

– Peu importe, si vous me croyez, dit-elle en se redressant avec peine. Je vais aller au lit. Ou plutôt non. Il n'y a personne pour préparer le déjeuner de père. Il donne des ennuis comme un vrai malade ce qui ne l'empêche pas d'avoir très bon appétit.

– Vous allez vous mettre au lit, dit Andy avec force. Je vais m'arranger pour le déjeuner de votre père. J'ai téléphoné hier à mon valet de chambre. Il cuisine parfaitement et n'a pas de rival pour l'entretien d'un ménage.

– Est-ce bien sûr, fit-elle d'un air de doute, mais elle ne demandait qu'à être convaincue car cette nuit d'insomnie la brisait.

– Je ne vais pas pousser l'indélicatesse jusqu'à vouloir vous porter au lit, dit-il. Ce ne serait pas la première fois, mais les autres étaient plus ou moins ivres.

– Merci, mais je pourrai marcher, dit-elle vivement.

Elle s'arrêta à mi-chemin de l'escalier, se pencha sur la rampe et tendant la main :

– Je suis contente que c'était vous, dit-elle.

Il lui prit la main et la porta à sa joue.

– La chambre de père est au premier, en face, dit-elle en partant.

Lorsqu'elle eut disparu, il ouvrit les rideaux et leva les volets. Il n'avait pas du tout téléphoné pour avoir son domestique. Il avait réellement un homme de confiance, mais le souvenir des plats qu'il lui avait confectionnés le fit frémir. Il fit des recherches dans la cuisine et le garde-manger, et prépara le petit déjeuner de Kenneth Nelson. À plusieurs reprises au cours de ses occupations, il se fit la réflexion qu'engagé à rechercher le meurtrier de deux personnes, il semblait assez absurde de sa part de passer son temps à mettre de l'ordre dans une chambre et à écouter si l'eau ne bouillait pas dans la cuisine.

Le plus surpris fut encore M. Kenneth Nelson lorsqu'Andy lui apparut avec un tablier de bonne autour des hanches et un plateau en mains. Interloqué, il se demandait lequel des deux devait avoir souffert de la tête au point de ne plus avoir les idées bien nettes.

– Quel jour sommes-nous ? demanda-t-il.

– Nous sommes toujours lundi, répondit Andy, ou du moins il l'était encore avant que je ne monte. J'ai envoyé votre fille au lit, ajouta-t-il en posant le plateau.

– Elle n'est pas malade ? dit Nelson sérieusement alarmé.

– Elle n'est que fatiguée. Elle a eu une nuit assez mouvementée. Merrivan est mort et je pense que vous pouvez vous lever. Reprendre vos relations avec vos amis ne peut que vous faire du bien. Et puis le village est « sec », totalement, je ne cours aucun risque.

Nelson n'en revenait pas.

– Merrivan est mort ! Qu'est-il donc arrivé. Il était plein de santé lorsque je l'ai vu la dernière fois.

Andy ne lui donna aucun détail avant qu'il ne fut habillé et descendu. Il apporta alors les œufs et du thé et déjeunèrent ; ensemble.

– Quelle affaire ! Ce pauvre Merrivan. Il n'était pas de mes amis intimes, mais tout de même…

Andy vit son visage se crisper comme au rappel d'un souvenir peu agréable. Il connaissait la faiblesse de cet homme et avec le temps il arriverait à s'en rendre maître. La mort de Merrivan semblait avoir produit chez Nelson un afflux de souvenirs désagréables et des pensées amères devaient le troubler. Pendant tout le déjeuner Andy devina qu'il cherchait à repousser d'affligeants rappels de mémoire, mais sans succès car il le vit devenir de plus en plus sombre et inquiet, ce qui correspondait plus exactement à l'homme qu'il était véritablement.

– Pourquoi Stella est-elle restée debout toute la nuit, docteur ?

– Elle aura sans doute entendu le coup de feu, ou peut-être a-t-elle été appelée, car l'une des servantes a été prise d'une crise de nerfs et a crié pendant une heure au moins. Personne dans Beverley n'aurait pu dormir.

Il laissa Nelson se préparer à sortir et rentra à la pension.

Il était huit heures, et il venait de passer six heures épuisantes dont cinq minutes au moins d'agonie mentale qui l'avaient vidé de toute énergie.

L'inspecteur Dane sortait précisément du bungalow comme il arrivait.

– Un message téléphoné du parquet, dit-il. Tous les postes sont prévenus et un mandat d'arrêt lancé contre Abraham Selim. Le parquet demande si vous savez où il réside habituellement. Ils ont déjà découvert son bureau.

Andy n'avait aucune suggestion à émettre.

– N'a-t-on fait aucune autre découverte ?

– Rien. Il y a des empreintes de doigts sur la tablette polie du bureau et j'ai fait le nécessaire pour qu'on en prenne la photographie. Le juge d'instruction aimerait vous voir vers onze heures.

Andy était fourbu comme un chien quand il rentra après avoir accompli les innombrables formalités créées par le double meurtre. Il alla se coucher à l'heure où quantité de gens se mettent à table pour dîner.

Stella Nelson s'éveilla dans le courant de l'après-midi et sa première impression fut qu'il lui était arrivé quelque chose d'heureux. Elle prit son bain et s'habilla dans de meilleures dispositions d'esprit que la veille, bien qu'elle sût qu'un meurtre avait été commis non loin de chez elle et qu'elle était la dernière personne ayant parlé avec la victime. Elle s'en fit un reproche. Elle regrettait la chose vivement et si des personnes malignes ou mal intentionnées l'accusaient, ce serait un grand malheur. On pouvait encore venir l'arrêter. Même la pensée de cette scène ignominieuse ne lui fit pas peur et elle resta parfaitement calme.

– Je suis inhumaine, pensa-t-elle, je n'ai pas de cœur, et le serviteur d'Andy est évidemment un homme sans beaucoup de soins pensa-t-elle, en recueillant les divers ustensiles qu'il avait abandonnés. Elle enleva le balai et une ramassette de dessus le piano.

Kenneth Nelson revint chargé de nouvelles. Il avait pris son lunch au club où tout le monde était passé et chacun était de l'avis que ce double meurtre était une sale affaire.

– J'ai vu que vous vous étiez levé, dit-elle. Savez-vous où est passé le domestique d'Andrew Macleod ? Je dois le remercier. Vous a-t-il monté votre déjeuner ? Vous avez dû être surpris de le voir ?

– C’est le docteur qui m’a apporté mon déjeuner ; je n’ai vu aucun domestique, répondit-il. Je ne savais pas qu’il en avait un. Je vous dis Stella que c’est une affaire terrible au sujet de Merrivan et de cet homme.

– Quel homme ?

Elle avait posé la question sans réfléchir. Ainsi Andrew était le domestique maladroit ! Elle faillit remettre le balai sur le piano.

– Quel était encore son nom ? Ah Sweeny.

– Eh bien quoi ? Que vient faire ici Sweeny ?...

Il lui raconta l’histoire, tout heureux de parler à quelqu’un qui ignorait.

– Macleod ne vous a donc rien dit ? Il m’a raconté que vous aviez entendu la détonation et que vous étiez restée sur pied tout la nuit. J’ai plutôt l’impression que Merrivan et Sweeny ont eu une sorte de duel.

Il lui exposa sa façon de voir les choses et elle fut tout heureuse de le laisser parler pour n’avoir pas à lui répondre.

Elle se demanda comment Andrew avait trouvé les œufs. Elle aurait dû lui dire que le pain était dans une grande casserole de terre-cuite et le beurre dans la glacière. Elle ne terminerait pas son travail de nettoyage, ce serait une profanation que de refaire ce qu’il avait mis tant de bonne volonté à faire. Comment avait-il trouvé les cuillers à thé ? Naturellement c’était un détective !

– Que diable avez-vous à rire, Stella, dit M. Nelson outragé. Je ne trouve pas que ce soit une chose risible, par Dieu !

– Je regrette, père, mais c’est par nervosité que je ris. Qu’est-ce cela ?

Et elle lui prit une lettre des mains.

– C'est un chèque de Mandbys… et plus fort que je ne l'espérais.

C'était bien la première fois qu'il lui donnait un chèque. D'habitude, il allait l'encaisser lui-même, et le lendemain matin elle s'occupait d'engager du nouveau personnel. Il était très fier de sa rénovation et elle en fut touchée.

– Cher papa !

Elle lui sauta au cou, l'embrassa et M. Nelson recueillit ainsi une des rares satisfactions réservées à la vertu.

– Macleod est chargé de l'enquête, reprit Nelson. Je l'ai aperçu pendant quelques minutes : il a l'air d'être totalement surmené. Il le reconnaît d'ailleurs lui-même. Il m'a dit : J'ai eu dix terribles minutes ce matin. Pauvre garçon ! Malgré cela, il était joyeux, aussi joyeux que vous. Je crois que ces gaillards ne s'étonnent plus de rien. C'est un homme capable, et je suis content qu'il se trouve ici.

– Moi aussi, dit-elle, et elle regarda sa table rayée de poussière mal enlevée.

Parmi son tas de nouvelles, M. Nelson en avait une bonne. Il avait rencontré une de leurs anciennes cuisinières et à la surprise de la bonne femme, il s'était arrêté et lui avait parlé.

– Je lui ai dit que j'étais guéri et que je ne buvais plus, fit-il. Une pilule plutôt amère à avaler !… Mais je l'ai fait et au fond elle le savait. Sa sœur attend un quatrième bébé… Elle viendra cet après-midi et nous amènera sa sœur… Non… non !… Pas celle qui attend famille… Une autre !… La plus jeune. Elle fera une bonne très présentable. Elle est fiancée à un soldat qui se trouve actuellement aux Indes… De cette façon elle ne sortira guère…

Une fois encore, Stella bénit Andrew.

CHAPITRE XI.

Scottie aux Quatre-z-Yeux.

Quelle était la femme qui rendit visite le soir à M. Merrivan ?… Le sommelier de la victime entendit distinctement une voix de femme. Or, à la connaissance du personnel domestique, M. Merrivan n'a reçu aucun visiteur dans la soirée. Personne n'a été introduit dans la maison. Pourtant une demi-heure après avoir été renvoyé à sa chambre par M. Merrivan, le sommelier en descendant à l'office entendit parler, et l'une des voix était celle d'une femme. Quelle était cette femme mystérieuse ? En tous cas, elle peut faire la lumière sur un double crime qui n'a pas eu son pareil depuis des années.

Andy lut cette article tranquillement. Il y en avait d'autres encore, paraphrasant la même idée. Les journalistes avaient vu le sommelier et l'avait fait parler malgré sa défense formelle.

Le premier journaliste qu'il rencontra le lendemain matin lui déclara que l'incident de la femme inconnue était de la plus haute importance.

– Il est possible qu'elle puisse nous raconter quelque chose, mais ses déclarations ne dévoileront pas le mystère de ce double crime. Elle a été vue quittant la maison à onze heures… Or, le crime a été commis vers une heure.

– Qui l'a vue quitter la maison de Merrivan ?

– Ah ! dit Andy en souriant, çà, c'est mon petit mystère à moi ! Sérieusement, je ne trouve pas la femme intéressante. C'est peut-être une voisine qui a horreur de la publicité.

Il fut plus explicite avec le journaliste suivant.

– Ce qui est curieux c'est que c'est moi qui l'ai aperçue. J'étais assis à la fenêtre ouverte. C'était une belle et chaude nuit et il faisait aussi clair que si la lune avait brillé. Je l'ai vue traverser la pelouse, passer sous ma fenêtre et gagner le grand chemin.

Andrew Macleod était devenu un problème pour Andrew Macleod. Il travaillait actuellement pour deux causes, tenir la jeune fille à l'écart de l'enquête et rechercher le meurtrier véritable. La facilité avec laquelle il mentait l'étonna lui-même. D'ordinaire, il était scrupuleux à l'excès ; même pour assurer sa conviction lorsque l'accusé était coupable selon lui, il n'aurait jamais considéré une supposition comme un fait. Maintenant il mentait avec aisance, sans aucune honte.

À chaque annonce d'arrivée d'un nouveau journaliste, il s'attendait à trouver les traits fortement accusés d'un homme qu'il aurait plus de difficulté à tromper que les autres ; mais heureusement ce certain M. Downer n'avait pas encore fait son apparition. Il demanda à l'un des reporters :

– Je pensais que cette affaire aurait intéressé Downer ?

Le journaliste fit la grimace.

– Il paraît que Downer est en vacances, j'en suis très heureux. Je n'aime pas travailler avec lui.

Andy sourit intérieurement. Il partageait le soulagement de l'autre. Il avait répondu au télégramme du Parquet lui confiant l'enquête et lui demandant s'il jugeait utile de recevoir de l'aide. Une partie de l'enquête, celle relative à Abraham Selim, devait être conduite à Londres même ; il abandonnait cette partie du travail à ses collègues sur place ; quant à lui, il se contentait de l'aide que lui apportait la police locale.

Un collaborateur officieux et tout à fait inattendu lui arriva vers onze heures, lorsqu'il eut vu le dernier des reporters.

C'était un homme maigre, assez long, portant des pantalons et des souliers de golf. Il arriva à la pension et en l'apercevant, le directeur en baya de surprise.

– Bonjour, Johnston, dit le nouveau venu joyeusement. M. Macleod est-il dans les environs ?

– M. Macleod est dans le salon, fit lentement le directeur. Il sera quelque peu surpris de vous voir M. le Professeur.

Scottie enleva ses lunettes à monture d'or et essuya les verres avec précaution en employant une pochette de soie rouge.

– C'était une erreur, une formidable erreur judiciaire. Mais je ne leur en veux pas. Après tout, Johnston, il faut se rendre compte que si l'on veut une police bien faite, il faut lui passer de temps à autre de pareilles erreurs. Ne blâmez jamais la police, quelque ennui qu'elle puisse vous créer. Il est préférable d'emprisonner une douzaine d'honnêtes citoyens plutôt que de laisser s'échapper un seul voleur.

– En effet, dit Johnston ébloui.

Il reprit aussitôt son attitude déférente vis-à-vis du professeur.

– Désirez-vous voir M. Macleod ? Quel nom devrais-je lui annoncer ?

– Bellingham. Professeur Bellingham, dit Scottie. C'est mon véritable nom d'ailleurs.

Une minute plus tard, Johnston se trouvait devant Andy :

– Le professeur Bellingham demande à vous parler.

– Le professeur… Qui ? fit répéter Andy surpris à juste titre.

– Le Professeur Bellingham, qui a logé ici pendant quelques jours.

– C'est un peu fort ! Faites-le entrer.

Scottie fit une entrée majestueuse, remercia le directeur d'un signe de tête et s'avança vers Andy.

– À quel miracle dois-je votre visite Scottie ?

– Le miracle de la Justice, dit-il, en s'asseyant sans y être invité. Fiat justicia, etc. Mais je ne vous porte pas rancune Macleod.

Andy n'en revenait pas.

– Alors votre alibi était vrai ?

– Le *curieux* a reconnu qu'il ne pouvait pas me retenir, qu'il y avait une réelle erreur de personne. Ces choses arrivent et se produiront encore, Macleod. Pour dire la vérité, je jouais un bridge avec M. Félix Lawson, l'épicier bien connu…

– Et receleur attitré de certaines bandes, compléta Andy sarcastiquement. Il a d'ailleurs été inculpé comme receleur, si je ne me trompe ?…

– N'ergotons pas sur d'anciens scandales, dit Scottie, le principal est que je sois ici et à votre service.

Andy se tourna brusquement vers lui :

– Quel nom avez-vous donné à Johnston ?

– Bellingham, professeur Bellingham. C'est un nom de guerre. Et après tout, qu'est-ce qu'un professeur ? Quelqu'un qui professe. Je prétends professer la géologie, de Leibnitz à

Hutton. La roche paléozoïque que j'inclus dans le système Dévonien, est mon dada favori, et…

– Nous n'allons pas nous disputer au sujet de votre érudition, fit Andy de bonne humeur. La question est de savoir pourquoi vous êtes revenu ici. Vous avez échappé aux justes rigueurs de la loi, mais je suspecte un faux témoignage de belle envergure…

Scottie rapprocha sa chaise d'Andy.

– Je vous ai parlé de cet endroit-ci, dit-il sombrement. Je vous ai annoncé qu'il y aurait un mystère ici et ce mystère s'est déclaré.

Andy dut reconnaître que Scottie l'avait prévenu longtemps avant le crime.

– Maintenant, nous allons dévoiler une autre partie du mystère, dit-il en se croisant les jambes.

– Avez-vous appris quelque chose de neuf ? demanda Andy intéressé.

– Je ne sais encore, mais je devine beaucoup. J'avais choisi cette contrée, d'abord parce qu'elle est en dehors des routes régulières et ensuite parce qu'elle me tentait positivement, avec tous ces types cousus d'or… Cette Mme Sheppard porte des perles grosses comme des œufs de pigeon et son mari n'est que l'architecte de la ville, cela veut dire beaucoup de choses… Mais ce n'est qu'un côté de la question. Je vous l'assure, il y a de quoi faire son choix ici, pour un… travailleur méthodique et scientifique. Naturellement, j'ai fait la reconnaissance du village depuis le club jusqu'à la maison Sheppard, garage compris. La seule maison du village qui ne vaille pas le dérangement d'une nuit est celle de Nelson, mais probablement le savez-vous mieux que moi. Ce n'est pas qu'elle ne contienne un trésor…

– Dispensez-moi de vos commentaires, dit Andy si sèchement que Scottie le regarda étonné.

Néanmoins, il ne fit plus aucune allusion ni à la maison de Nelson ni au trésor qu'elle contenait.

– J'ai procédé à l'examen de la maison Merrivan et c'est la seule qui soit défendue contre les voleurs. Il y a une sonnerie d'alarme reliée à chaque fenêtre, excepté à une fenêtre derrière son bureau. Il y a en outre un verrou de sûreté qui ne peut être actionné de l'extérieur. Il y a même un revolver dissimulé dans la coupe qui se trouve derrière son bureau, à portée de la main. Il y a aussi une porte qui ressemble aux panneaux de chêne de la muraille.

– Je ne l'ai pas remarquée, dit Andy. Comment s'ouvre-t-elle ?

– Je l'ignore, dit Scottie en secouant la tête, mais je l'ai vue. Et je vous dirai autre chose, Andy. La fenêtre de derrière n'a pas de signal d'alarme parce que Merrivan l'utilisait pour ses sorties la nuit. Avez-vous remarqué que de l'autre côté de la fenêtre, dans le jardin, il y a un siège en pierre ?

– Mais où allait-il ?

– Je n'en sais rien, mais je l'ai vu sortir un jour. Il a pris ce passage d'une façon si aisée qu'elle prouvait qu'il l'employait assez souvent. Il traversait le verger en allant Dieu sait où. Je ne l'ai jamais suivi, c'eût été incorrect. Les hommes gras ont autant de droit aux aventures nocturnes que les hommes maigres.

– Quand l'avez-vous aperçu escaladant sa fenêtre ?

– La nuit précédant le jour où vous m'avez chauffé, dit Scottie. Il devait être à peu près onze heures trente. Je ne l'ai pas vu revenir mais j'ai remarqué qu'il était suivi par un homme. Je n'ai pas eu le temps ni l'occasion d'observer ce suiveur, ce qui fait que je ne pourrais pas le reconnaître… Je devi-

nais que Merrivan aussi avait ses petits ennuis et bien que, à cause de cette justice boiteuse, j'aie eu l'occasion de paraître plusieurs fois devant les tribunaux, je ne tenais pas du tout à y retourner comme témoin dans un flagrant délit pour un divorce. Voilà pourquoi je n'ai pas suivi le deuxième bonhomme. Suis-je parvenu à vous intéresser ?

– Oui, vraiment, Scottie. Vous pourriez tout de même vous rappelez la taille de cet homme ?

– C'est un homme de petite taille, à peu près comme vous, dit Scottie avec l'impertinence de ses cent quatre-vingt cinq centimètres.

– Donc, un homme d'un mètre soixante-cinq environ ?

– C'est cela, dit Scottie, qui corrigea aussitôt : Je ne dirai pas qu'il était aussi fort que cela. Plus exactement, c'était un jeune homme assez maigre et mince. Je dirai même qu'il vous serait venu à l'épaule, mais il est très difficile de juger la nuit, même par clair de lune. J'avais noté sa présence dans le verger avant la sortie de Merrivan. Je l'avais vu passer grâce aux troncs blanchis des arbres du verger. Je m'étais étonné de cette présence et cela m'avait rendu très méfiant. J'ai donc évité de bouger et me suis contenté d'observer. Je tenais trop à ma propre sécurité pour vouloir m'occuper beaucoup d'eux. C'est alors que Merrivan sortit et s'en alla, suivi par le seul inconnu. J'ai eu l'impression que ce n'était pas la première fois qu'il se livrait à cette surveillance, mais il avait peut-être d'excellentes raisons pour la pratiquer…

– Ce que vous venez de me dire donne un nouvel aperçu de l'affaire, fit Andy pensivement. À dire vrai, Scottie, je recherchais de nouveaux éléments pour trouver une autre ligne de conduite… Vous n'avez entendu parler de rien d'autre ?

– Je n'écoute pas les ragots, dit Scottie sentencieusement. Mais j'ai surveillé ardemment toutes les dames qui se trouvaient

au terrain de golf le lendemain matin et je n’ai trouvé aucune femme mariée capable d’inspirer une passion à un homme de goût et de discernement.

Andy réfléchit pendant un moment.

– Je ne sais réellement pas ce que je vais faire de vous Scottie… ou plutôt, comment vous expliquerais-je ?… Je crois que vous me serez très utile… mais évidemment, il ne faudra pas retourner à vos anciens errements.

– Je n’ai jamais erré, dit Scottie qui ne se démontait pas facilement. J’ai toujours été fasciné par l’attrait que la science présente à ses privilégiés.

Andy se mit à rire.

– De toute façon je suis content de vous avoir revu, Scottie… Et surtout de voir que vous vous êtes débarrassé de vos anciens principes. Maintenant que vais-je faire de vous ? Peut-être les Nelson consentiraient-ils à vous héberger ? Mais je ne suis pas du tout certain de l’approbation de M. Nelson…

Cela impliquait qu’il était absolument certain de celle de la jeune fille. Sans relever la chose, Scottie en déduisit qu’ils avaient tous deux fait plus ample connaissance.

– Attendez-moi un moment pendant que je vais les voir, dit-il. Et ne lisez pas ma correspondance, si vous pouvez faire autrement !

Son nouvel ami sursauta, mais Andy se mit à rire.

Stella, qui depuis l’arrivée de deux nouvelles servantes se payait le luxe d’avoir des loisirs, était occupée à travailler dans son petit jardin à l’arrivée d’Andy. Elle retira ses gants de travail pour lui serrer la main.

– Stella, j'ai besoin de votre aide. L'un de mes vieux amis vient d'arriver et je ne puis décemment l'inviter à la pension… D'autre part, j'ai absolument besoin de lui.

– Mais pourquoi ne l'installez-vous pas à la pension ? Père lui servirait de parrain.

– C'est Scottie, dit-il. Vous souvenez-vous de Scottie ?

– Le professeur ? dit-elle surprise. Je pensais qu'il était en prison ?

– C'était une petite erreur judiciaire, fit Andy tranquillement. Il a été relâché. Pourriez-vous le prendre chez vous ? Je sais que c'est une chose extraordinaire que je vous demande, car Scottie est certainement un voleur. Mais je puis vous assurer qu'il ne vous décevra pas et qu'il n'emportera point votre argenterie. Mais il faudrait trouver une explication plausible pour votre père.

Elle fronça les sourcils pensivement :

– Si père croit réellement qu'il y a eu une erreur judiciaire ou plutôt une arrestation arbitraire…

– C'est cela, fit Andy, et il pénétra dans la maison à la recherche de M. Nelson.

CHAPITRE XII.

L’Inconnu.

L’installation de Scottie chez les Nelson servait un double but. D’abord, Andy avait recruté un second, dont les principes n’étaient pas très avouables sans doute, mais qui était des plus rusé. Ensuite, il était plus tranquille au sujet de Stella qui aurait un tout autre protecteur que son père. Il y avait le fait indiscutable que le meurtrier véritable était toujours en liberté et que fort probablement il avait assisté à l’entrevue entre Merrivan et Stella. Reculerait-il devant un nouveau meurtre si sa vie était en jeu ? Car pourquoi cette écharpe de Stella, abandonnée dans le studio, se retrouvait-elle dans le verger ? Il ne pouvait préjuger la raison qui avait conduit le criminel à agir de la sorte, mais il y avait une chose certaine, c’est que l’assassin était au courant de la visite de Stella.

Andy se rendit en ville dans la matinée, emportant avec lui le petit agenda à moitié détruit par le feu. Il n’en avait parlé à personne, car plus de la moitié des pages en avaient été déchirées avant que le restant ne fut jeté au feu.

Arrivé à Londres, il se rendit aussitôt aux Ashlar Buildings. Le bureau d’Abraham Selim avait déjà reçu la visite de la police et Andy fut accueilli par le successeur de Sweeny. La plus importante trouvaille faite par la perquisition était une lettre adressée à Sweeny. C’était évidemment une réponse. Elle ne traitait d’ailleurs que de l’entretien du bureau et des dépenses qui s’en suivaient. Son seul caractère important était l’écriture qui ressemblait étrangement à celle du billet trouvé sur le bureau de Merrivan.

Le second fait qui fut élucidé – et son évidence résulta d'une déclaration du garçon d'ascenseur qui connaissait Sweeny – était que Sweeny avait été remercié la veille de l'assassinat. La raison probable de la mort tragique de Sweeny trouvait ainsi une explication. Selim l'aurait accusé de passer des lettres fermées à la vapeur, de les lire et de les refermer. Cette plainte de Selim paraissait fondée, bien que le jeune homme s'en fut défendu auprès de son camarade, le liftier.

Peu de chose restait à apprendre dans ces bureaux presque vides. Le successeur de Sweeny n'avait jamais vu son employeur qui agissait avec lui comme il l'avait fait précédemment avec Sweeny. Toutes les lettres étaient enfermées dans le coffre-fort et enlevées les vendredis ou les samedis, jours auxquels l'employé n'avait rien à faire au bureau. Personne n'avait jamais vu entrer ni sortir Abraham Selim de son bureau, et le portier ne le connaissait pas du tout. La seule chose possible était qu'il occupât un autre appartement, sous un autre nom, dans l'immeuble même.

Une enquête menée parmi les autres locataires de l'immeuble ne produisit aucun résultat. Pensant que le voisin immédiat d'Abraham Selim pourrait peut-être lui donner des renseignements utiles, Andy lui rendit visite.

La firme qui occupait le bureau et dont les propriétaires s'appelaient Wentworth et Wentworth, armateurs, ne possédait qu'une seule employée dactylo. D'après ce que la jeune fille lui dit, Andy apprit que cette firme avait connu des jours meilleurs et que si l'on continuait les affaires, c'était bien plus par sentiment que pour en retirer des bénéfices légitimes.

– M. Wentworth est justement sorti, dit-elle. Il n'est pas très bien portant. Aussi ne vient-il que deux jours par semaine et je ne crois pas qu'il puisse vous donner beaucoup de renseignements sur M. Selim.

– Personnellement, vous n'avez jamais rencontré M. Selim ?

– Non, Monsieur, pas plus que M. Wentworth. Je me rappelle en effet qu'il m'a dit un jour que c'était bien curieux que personne ne connût ni n'ait jamais vu M. Selim. La seule personne que j'aie jamais aperçue, était l'employé. Il n'était présent que de 11 à 1 h. C'était une belle place pour lui. Je ne comprends pas qu'il l'ait perdue.

Elle avait sans doute entendu parler des enveloppes ouvertes à la vapeur.

De guerre lasse, Andy se rendit chez le receveur des contributions qui lui affirma que rien n'était à relever à charge de M. Selim qui payait ses contributions toujours régulièrement.

Il laissa le bureau à la garde d'un homme et retourna à Beverley tout aussi perplexe qu'il en était parti.

Scottie pourrait-il l'aider à débrouiller cette énigme, lui qui était au courant de tous les bas-fonds de la société et connaissait leur population ? De toute façon, il allait le consulter. En même temps, c'était un excellent motif pour retourner à la villa Nelson, et il ne demandait qu'à se servir du prétexte le plus souvent possible.

Il trouva l'heureux professeur occupé à initier Stella aux mystères du jeu de bézigue. Quant à M. Nelson, il devait se trouver au club en train d'exposer une nouvelle théorie sur le crime mystérieux.

Quand Andy eut prononcé le nom de l'être dont tout le monde parlait sans jamais l'avoir vu, Scottie s'exclama :

– Abraham Selim ? Mais oui, c'est un usurier. Encore du gibier de potence.

En entendant ce nom, l'attitude de la jeune fille devint subitement grave, et Andy ne put s'empêcher de le remarquer.

C'est la première fois qu'il notait un changement dans ses traits lorsqu'on parlait du drame ou de ses acteurs.

– Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui l'ait connu, mais j'en connais assez qui lui ont emprunté de l'argent. C'est un vilain oiseau.

– Serait-il capable de menacer celui qui ne le paierait pas ?

– Menacer ! fit l'autre avec dédain. Il ferait bien plus. Rien ne l'effraie. L'un de mes am… et il se reprit aussitôt. Un homme dont j'ai entendu parler, Harry Hopson lui devait à peu près deux cents livres. Selim ne parvenait pas à se faire rembourser, mais il lui a fait octroyer dix ans de prison. Non pas à cause du prêt lui-même, mais il a fait revenir sur le tapis une vieille affaire que l'autre croyait oubliée depuis longtemps. Quoi qu'il en soit, il en eut pour dix ans.

Une chose semblait être certaine, c'est que si Merrivan, se trouvant dans des difficultés financières, avait dû lui emprunter, ce devait être une somme énorme. Aucune créance n'avait encore été introduite à charge de l'héritage, il avait donc dû payer tous ses fournisseurs jusqu'au samedi précédent inclus. Or, son compte en banque se trouvait créditeur de plusieurs milliers de livres sterling et Merrivan ne devait plus, de toute évidence, avoir besoin d'argent au moment de sa mort tragique. On ne pouvait évaluer sa richesse totale attendu que son banquier n'avait pas encore établi le compte de tous ses titres. Aucune correspondance, aucune indication sur fiche ou dans un livre ne permettait de conclure à une obligation quelconque vis-à-vis de Selim l'inconnu. Au surplus, aucune lettre de l'usurier n'établissait leurs relations.

On croyait avoir éclairci un point bizarre, celui des chaussures grossières que portait le mort le jour du drame. On avait pu établir que Merrivan avait l'habitude des sorties nocturnes – le fait d'envoyer son personnel se coucher très tôt le confirmait – et à chaque sortie il devait changer de chaussures pour un mo-

tif ignoré. Mais pourquoi avait-il choisi précisément des souliers grossiers et lourds, si, comme le supposait Scottie, l'objet de ses visites habitait le village même ?… Si tel était le cas, des chaussures à semelle de caoutchouc étaient plus indiquées que ces affreux souliers de paysan qui devaient faire un bruit infernal sur le gravier des routes.

Andy réfléchissait à tout cela en retournant vers la maison du crime.

Jusqu'à présent, il s'était contenté de faire subir un examen approfondi à la seule chambre où le cadavre avait été trouvé et il n'avait fait que passer dans les autres salles. Il pensa que c'était peut-être une erreur et qu'il découvrirait autre chose en étudiant les autres pièces. Il se décida à commencer par la chambre à coucher de Merrivan qui se trouvait au premier étage, sur le devant. C'était une chambre spacieuse, très aérée, comportant le mobilier strictement nécessaire. Deux portes donnaient accès à deux cabinets : l'un était la salle de bains fort luxueuse et l'autre constituait le vestiaire. M. Merrivan n'avait pas regardé à la dépense pour s'assurer tout le confort moderne. La salle de bains était tout en marbre et avait été montée par une firme suisse spécialisée dans la partie. Quant à la chambre à coucher proprement dite, elle comportait un grand lit, très large et à double face, deux tables de nuit, deux chaises rembourrées et recouvertes de velours de même couleur que la tapisserie, une table-bureau, une armoire assez basse du genre chiffonnier et une chaise-longue assortie aux chaises.

Il commença par étudier le lit qui était solidement monté en acajou massif. Il secoua les panneaux de tête et des pieds sans rien y remarquer d'anormal. Pourtant, les pieds un peu forts retenaient son attention. Il en tâta un, essaya de le faire bouger ; il poussa, tira, le travailla dans tous les sens, mais il dut reconnaître que c'était un pied plein et solide, et que les trois autres étaient sans doute tout à fait identiques. Il porta son examen sur les autres parties du mobilier et passa une demi-

heure à ouvrir des tiroirs, à chercher des double-fonds possibles, à regarder sous les tapis, à frapper la muraille, à peser sur les lambris. Il retourna même le matelas pour visiter le ressort, mais sans aucun résultat. Malgré tout, le lit l'intriguait, et il revint encore tâter les sculptures ornant le panneau du pied du lit, espérant trouver un tiroir secret ou une cachette, mais ses recherches demeurèrent infructueuses.

Il finit par se convaincre que ce n'était point là qu'il relèverait des traces d'Abraham Selim. Pas un seul document ne faisait allusion au fait qui devait justifier la menace contenue dans la note trouvée sur le bureau du mort. Quant à Abraham Selim, il semblait avoir disparu tout à fait. Toutes les lettres qui arrivaient à son bureau étaient lues, et le tas qu'elles formaient déjà permettaient de juger de l'importance que ses affaires avaient prises et du solide caractère de sa clientèle. Mais aucune d'entre elles ne donnait d'indice sur sa véritable identité ni sur son existence. C'était un usurier du type le plus vil et sa disparition devait faire soupirer d'aise les nombreuses victimes qu'il tenait dans ses griffes.

Une chose paraissait tout à fait extraordinaire : c'était l'absence totale de reconnaissances de dettes. Ni reçus, ni traites, ni promesses ne se trouvaient dans les bureaux. Pas plus d'ailleurs que dans le coffre-fort inscrit à son nom à la banque. Son crédit dans celle-ci n'était guère élevé. Malgré la grande importance des affaires traitées par A. Selim, son compte n'était créditeur que de quelques centaines de livres. Le relevé de ses opérations prouvait que l'argent entré ressortait aussitôt sous forme de chèques. Lorsqu'à certains moments, il avait dû faire face à des règlements importants, le service se souvenait que des versements de même importance les avaient précédés de quelques jours.

Ici également, on croyait que cet homme mystérieux ne pouvait échapper à l'attention et à l'observation. Il lui avait fallu aller en banque se faire ouvrir un compte, donc on devait l'avoir

vu disait la police. L'enquête fit connaître que le compte de Selim avait été un simple transfert d'une petite succursale de province dont le directeur était décédé. Et même s'il eut vécu, il était improbable qu'il eut pu donner des indications plus précises sur son client. On ne pouvait pas dire qu'il avait fait disparaître ses traces, car il n'y en avait jamais eu. Il était arrivé sans être vu, il avait disparu dans le mystère qui l'avait amené.

CHAPITRE XIII.

La Señora de Santa Barbara.

Scottie sortait rarement en plein jour, non point pour satisfaire un secret instinct de mystère, mais pour se conformer au désir d'Andy.

Si on l'apercevait dans la journée, c'était toujours vers une ou deux heures de l'après-midi – heure à laquelle la plupart des habitants était à table.

Ce jour-là, il sortit à l'heure du lunch et prit la porte de côté, dans l'intention de gagner la pension pour y rencontrer Andy.

Il portait sous le bras un journal du matin qui contenait un article où l'on s'occupait de lui, et cela le mettait plutôt mal à son aise. C'était un artiste, mais il n'aimait pas la publicité. Un reporter, à court de copie sans doute, mais ignorant sa récente mise en liberté, avait fait une allusion à l'arrestation sensationnelle qui avait été faite dans cette splendide contrée de Beverley, précisément un peu avant le crime. Cette circonstance mettait Scottie à l'abri de tout soupçon, mais le rappel seul de ce qu'il appelait « son procès » lui était tout à fait désagréable.

Il avait à peine fait quelques pas sur la route qu'il dut s'arrêter ; une grosse automobile se trouvait en travers du chemin, l'arrière plongé dans les massifs odorants qui taisaient la gloire des habitants de Beverley. Le chauffeur, la face colorée, faisait des efforts surhumains pour faire virer sa voiture dans cet étroit chemin mais sans autre résultat appréciable que d'écraser les plantes dont s'enorgueillissaient les habitants.

Pourtant ce n’était pas le chauffeur ni ses efforts qui retenaient l’attention de Scottie, c’était l’unique occupante de cette voiture luxueuse.

C’était une dame d’un certain âge, de forte corpulence, mais de visage avenant. Elle portait un petit chapeau en tissu d’argent, et ses yeux bleus paraissaient tout étonnés dans un visage qui devait être très rouge sous l’épaisse couche de poudre. Tout ceci, Scottie ne l’aperçut que superficiellement car il trouvait plus intéressant de supputer la valeur des bijoux dont la dame était ornée comme une châsse.

Chaque oreille soutenait un diamant gros comme une noisette et une triple rangée de perles de très belle dimension entourait son cou. Un peu plus bas, la poitrine scintillait sous une plaque étincelante, et une agrafe d’émeraudes retenait un brin de muguet à sa taille.

Scottie s’étonna de ne lui voir aucune bague aux doigts.

– Je regrette de faire tant d’embarras, dit-elle, mais pourquoi ne pas faire vos routes un peu plus larges ?

Et elle gratifia Scottie d’un sourire.

Il tressaillit au son de cette voix, car elle ne ressemblait en rien à la voix que l’on pouvait attendre d’une personne aussi chamarrée. À son accent, on devinait qu’elle avait dû séjourner très longtemps en Amérique, car tous les Anglais qui ont vécu quelques années là-bas, acquièrent cette intonation particulière aux Yankees. En outre, son langage le fit sourciller. Cette femme, malgré son opulente richesse apparente, devait être de basse extraction.

– Elle est commune, se dit Scottie et il se demandait comment elle était parvenue à charmer tant de bijoux et de pierreries.

– Il y a des années que je ne suis plus passée par ici, ajouta-t-elle en prenant Scottie pour l'un des habitants. On m'a cependant tant parlé de Beverley !... Il y a eu un crime ici, n'est-ce pas ?

– Oui, répondit Scottie en lui tendant poliment son journal. Vous en trouverez la narration dans ce journal si cela vous intéresse.

– Oh ! j'ai oublié de prendre mes pince-nez, dit-elle vivement.

Elle accepta néanmoins le journal.

– Un homme tué ! Quelle horreur ! On ne m'a pas dit son nom, qui importe peu d'ailleurs, car il ne me dirait rien. Ces crimes sont terrifiants ! On en a commis un dans nos environs, à Santa Barbara, mais feu mon cher mari n'a jamais voulu m'en parler. Il avait peur de me faire tourner les sangs, je pense. Il s'appelait le Sénateur Crafton-Bonsor. Peut-être avez-vous entendu parler de lui ? Son nom a paru tant de fois dans les journaux, que tout le monde doit le connaître !... Mais il se fichait de ce que pouvaient dire les journaux !

Scottie estima que les journaux n'avaient pas été aimables. Un Sénateur américain ? C'était plutôt dur à avaler. Il pensait bien que les sénateurs américains étaient gens de bon goût.

– Il faut que je reparte, Monsieur... Ce doit être terrible de vivre où un crime a été commis ? Je ne dormirai pas de la nuit, Monsieur... ?

– Mon nom est Bellingham, professeur Bellingham.

– Eh bien ! je m'en vais, Monsieur... Professeur, je veux dire. Je suis descendue au Grand Hôtel Métropolitain. Je sais ce que cela coûte et quand je demande une pamplemousse, ils ne savent pas ce que je veux dire. Au revoir.

La voiture, qui avait pu, entre-temps, reprendre une position normale prit de la vitesse et disparut bientôt, laissant Scottie rêveur.

– Avez-vous vu la voiture ? fut la première question qu'il posa à Andy.

– Non, mais je l'ai entendue passer. J'ai pensé que c'était un camion de commerce.

– C'était sûrement un camion, dit Scottie, mais vous auriez dû voir la marchandise ! Il y en avait certainement pour… mais non, je ne pourrais l'évaluer ! Il y en avait pour un tas d'argent. Et quelle femme !

Mais Andy pensait à toute autre chose qu'aux visiteurs de Beverley.

– Comment va Miss Nelson ?

– Prodigieusement ! Elle va entreprendre une longue promenade dans la vallée cet après-midi.

Andy rougit violemment :

– Comment le savez-vous ? demanda-t-il vivement.

– Elle me l'a dit, répondit froidement Scottie, et elle a particulièrement insisté pour que je n'oublie pas de vous en faire part. Elle a ajouté qu'elle serait vers trois heures à la seconde hutte du golf et qu'elle vous y attendrait.

Andy n'eut pas de riposte prête.

– Elle parlera d'amour, ajouta Scottie. Mais j'aimerais que vous sachiez ce que le reporter du *Post Herald* raconte au sujet de l'arrestation d'un dangereux criminel – il parle de moi – quelques jours avant le crime.

Andy regarda sa montre et, impatient devant l'heure, envoya Scottie et son journal au diable, prit son chapeau et s'en al-

la vers la hutte désignée. Il y était depuis plus de dix minutes lorsque la jeune fille apparut.

– Je suis contente de vous voir car je craignais que vos occupations ne vous retinssent. Le professeur vous a parlé sans doute ?

– Oui, il m'a parlé, dit Andy brièvement.

– Et vous a-t-il dit ce que cette dame lui avait raconté ? Il a eu une très longue conversation avec elle. Sa voiture a brisé deux superbes lilas. Réellement, les gens sont sans gêne : essayer de faire tourner une pareille voiture dans un chemin aussi étroit !

– C'était une femme bizarre. Scottie m'en a parlé. Elle devait faire une visite ici sans doute ?

Stella haussa les épaules en signe d'ignorance :

– Je l'ai vue à travers les rideaux. Réellement, elle étincelait ! Je n'ai pas eu le temps d'en parler à Scottie. Je m'habillais lorsqu'il est rentré.

Ils s'en allaient tous deux lentement, sans souci du temps qui passait, parlant de choses et d'autre, mais l'esprit tout à leur amour. Ils atteignirent ainsi les limites du domaine de Beverley-Hall, appartenant à Boyd Salter. Andy était dans les nuages, sous le charme de la présence de celle qu'il adorait.

– Wilmot m'a croisée ce matin, dit-elle.

– Ah ! Je pensais… on raconte…

Il ne parvint pas à finir sa phrase hasardeuse.

– Que nous étions fiancés ? dit Stella en souriant. On vous fiance si vite en province. Nous n'avons jamais été fiancés.

– Et cette bague alors ?

– Cette bague vient de père et je l'ai placée à ce doigt-là parce qu'elle s'y prêtait bien.

Elle entendit le soupir qu'il émit et le regarda rapidement de côté.

– Que fait cet Arthur Wilmot pour vivre ?

– Je n'en sais rien, répondit-elle. Il se rend fréquemment en ville mais ne parle jamais de ses affaires et tout le monde les ignore. C'est assez curieux, car les hommes en général aiment à causer de leurs affaires – du moins ceux que je connais. Sauf vous, qui ne m'avez jamais parlé de vous, Docteur Andrew.

– Je croyais au contraire que j'étais très loquace Miss Nelson !

– Ne soyez pas méchant. Vous m'appeliez Stella et une folle et encore une folle tout à fait particulière lorsque nous nous parlâmes la première fois. C'est assez étonnant, n'est-ce pas ?

– J'avais mal aux nerfs, confessa-t-il.

– Qu'allais-je dire ?… Ah ! oui. Moi qui d'ordinaire suis si réservée et si distante et qui ne m'attache à quelqu'un qu'après l'avoir connu et étudié quelque temps, je m'étonne que nous soyons arrivés si rapidement à être amis. Peut-être était-ce la réaction ?… Je croyais vous haïr, je me sentais si coupable lorsque vous me regardiez ! Je cherchais à m'imaginer quel mauvais être vous étiez et je vous représentais dans mon esprit comme un chien de chasse sanguinaire qui déchire vivantes de pauvres bêtes traquées.

– Ainsi j'étais quelque chose dans le genre du héros de la Case de l'Oncle Tom ? Je suis un mauvais citoyen. Vous ne vous imaginez pas combien je suis mauvais ?

– Si, je peux le deviner.

Et ils continuèrent leur promenade silencieusement.

– Stella, reprit-il au bout d'un moment, lorsque vous avez vu Merrivan pour la dernière fois a-t-il fait une allusion quelconque à l'endroit où il allait aller vivre ?

– Oui, en Italie, dit-elle avec un frisson. Il me disait qu'il allait réaliser une belle fortune et qu'il allait acheter un palais sur le lac de Côme.

– Il n'a pas dit qu'il possédait déjà l'argent ?

– Non, je me souviens parfaitement qu'il a dit *j'aurai.* Il m'a donné l'impression que cet argent devait lui parvenir. Mais n'en parlons plus, je vous en prie.

D'où devait venir cet argent, s'étonna Andy. D'Abraham Selim ? Ou bien avait-il déjà cet argent et l'avait-il dissimulé, dévoilant son désir d'aller vivre ailleurs ?… En l'apprenant, Abraham Selim, devait avoir essayé de le lui faire restituer ! Selim n'intentait jamais de procès, c'était une curieuse circonstance mais vérifiée de nombreuses fois. Il paraissait ne vouloir prêter de l'argent qu'à ceux sur lesquels il avait une emprise particulière.

Rencontrant une petite barrière, il prit la main de Stella pour l'aider à la franchir et ne l'abandonna qu'à la dernière minute ; elle ne fit aucune tentative pour la lui retirer. L'étreinte de cette main puissante lui était aussi douce que la caresse d'un vase de Chine fragile. Elle avait été toute imprégnée de cette force, lorsqu'elle avait senti pour la première fois ses deux mains la prendre aux épaules. Maintenant, elle pouvait faire face à la Fatalité et attendre de pied ferme toutes les menaces d'un avenir peu souriant.

– Vous êtes devenu bien sérieux, fit-elle, tandis qu'ils revenaient sur leurs pas. Andrew, je pressentais que notre promenade serait adorable, et il ne m'en faut pas plus pour être heureuse ! C'est la perfection !… Nous ne pourrons pas la recommencer demain parce qu'on ne peut renouveler ses joies quand

on le désire… Le bonheur vient quand on n'y est pas préparé. Cela tombe à plat lorsqu'on veut recommencer. Nos prochaines promenades ne seront plus jamais semblables à celle-ci.

Ils s'arrêtèrent près de la hutte qui avait été l'endroit de leur premier rendez-vous. Personne n'était en vue.

– Je voudrais que vous m'embrassiez, dit-elle candidement.

Il se pencha vers elle et leurs lèvres se joignirent.

CHAPITRE XIV.

Le garde qui entendit le coup de feu.

M. Boyd Salter se trouvait assis à une petite table glissée près de la fenêtre ouverte dans sa bibliothèque ; cette fenêtre donnait sur la vallée entière et sur une partie seulement de Beverley-Green. Il avait entamé un jeu de patience mais bien qu'absorbé par les difficultés de sa réussite, il lançait de temps à autre un regard sur le superbe panorama qui se déroulait sous ses yeux. Un moment il aperçut un homme portant un long cache-poussière et il le suivit des yeux pendant quelques secondes. Cet étranger avait une attitude bizarre mais il était trop loin pour que le propriétaire de Beverley-Hall put suivre tous ses mouvements. Il longeait pour le moment un bouquet d'arbres d'où il était sorti fort probablement.

M. Salter poussa sur le bouton d'une sonnerie.

– Apportez-moi mes jumelles, Telling. Y a-t-il un garde dans la maison ?

– Oui, Madding est ici, à l'office, Monsieur.

– Envoyez-le moi, mais apportez-moi d'abord mes jumelles.

À travers les lunettes il vit mieux l'étranger mais sans pouvoir le reconnaître. Il semblait chercher un objet perdu car il baissait la tête et marchait en zigzaguant.

Boyd Salter tourna la tête à l'entrée du garde, un homme mûr, en pleine force de l'âge, la figure colorée par la vie au

grand air. Il portait un costume de velours vert à côtes épaisses ainsi que des guêtres de cuir.

– Madding, qui est-ce qui se promène là-bas, au Spring Covert ?

Le garde se fit un écran de la main et répondit après une seconde :

– Ce doit être l'un de ces messieurs de Beverley-Green… M. Wilmot, je crois.

Son maître regarda à nouveau.

– Oui, peut-être. Allez le voir, faites-lui mes compliments et demandez-lui si nous pouvons lui être utile. Il doit avoir perdu quelque chose, mais qu'il l'ait perdu chez nous me semble très étrange.

Madding s'en alla et M. Salter se remit à son jeu de patience. Il l'abandonnait de temps à autre pour suivre Madding qui se rapprochait du chercheur. À un moment donné il vit que son garde était seul.

– C'est fatigant, murmura-t-il en brouillant les cartes et en recommençant son jeu.

Quelques minutes après, le garde réapparut.

– Je vous remercie Madding, j'ai vu que vous l'aviez manqué.

– J'ai trouvé ceci, dit Madding, un peu avant d'arriver à l'endroit où ce monsieur se trouvait. Je crois que c'est cela qu'il cherchait.

Tout en parlant, il présentait à son maître un étui à cigarettes en or dont il avait enlevé les traces de boue jaunâtre.

Le juge prit l'étui et l'ouvrit. L'étui contenait encore deux cigarettes dont le tabac mouillé brunissait le papier ainsi qu'un bout de journal portant une adresse au crayon.

– Je vous remercie Madding ; je veillerai à ce que ceci soit rendu à son propriétaire qui est bien M. Wilmot. L'étui porte ses initiales. Il vous récompensera certainement. Merci Maddy.

– Je vous demande pardon, Monsieur.

Le garde restait là et Salter le regarda interrogativement.

– C'est au sujet de ces deux meurtres, Monsieur. Je crois que l'homme qui les a commis a pris la fuite à travers notre parc.

– Bon Dieu ! Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

– J'étais dehors cette nuit-là, en service, car on braconne beaucoup en cette période de l'année. M. Golding avait surpris la veille un homme emportant six couples de faisans. Je faisais donc ma ronde, lorsque j'entendis un coup de feu, là-bas, vers le fond de la vallée. Bien que les braconniers n'utilisent pas d'armes à feu, en général, je me pressai pour arriver sur place. Au bout d'un moment, je m'arrêtai pour écouter, et j'aurais juré entendre marcher quelqu'un dans le sentier… précisément le sentier qui traverse l'endroit où ce monsieur faisait des recherches. J'appelai, mais le bruit de pas s'arrêta. Rendez-vous ! vous êtes pris, criais-je, pensant qu'il s'agissait d'un braconnier, mais je n'entendis plus rien et je ne vis personne.

– En avez-vous informé la police ?… Vous auriez dû le faire, Madding… Votre déposition peut avoir une grande importance… Heureusement, M. Macleod vient me voir cet après-midi.

– Je ne savais que faire… Il est vrai que je n'ai pas songé à faire un rapprochement entre le coup de feu et l'assassinat… Ce n'est qu'en en parlant à ma femme – une femme de tête, la

mienne, – que j'y ai pensé et qu'elle m'a dit : Il faut en parler au maître.

M. Boyd Salter sourit.

– Votre femme est intelligente, Madding. Tâchez d'être ici lorsque M. Macleod viendra. Je crois qu'il arrivera par la drève. Attendez-le plutôt.

Dans le courant de l'après-midi, Andy se retrouva dans le bureau de M. Boyd Salter, écouta le rapport que lui fit le garde, et chercha à lui faire dire l'heure exacte à laquelle il avait entendu le coup de feu.

– Madding a également trouvé un étui à cigarettes appartenant à M. Wilmot, dit M. Salter.

Et il lui raconta la façon dont cet étui était en sa possession.

– Je vous en parle sans croire beaucoup que cela ait un rapport quelconque avec le meurtre… Je vous remercie. Madding, je n'ai plus besoin de vous, à moins que M. Macleod n'ait quelques questions à vous poser encore ?… Non ?… Alors merci Madding.

Andy examinait l'étui d'un air soucieux. Il demanda :

– Qu'avait-il à passer par cet endroit ? Est-ce un chemin public ?

– Non… loin de là. Il a dû empiéter sur le domaine… bien que je trouve ce mot un peu fort à l'égard d'une promenade accomplie par un voisin. Tous les invités ont l'autorisation tacite de venir faire des pique-niques sur le domaine. Ils n'ont qu'à prévenir le garde-chef… Évidemment ils ne s'approchent jamais trop du château ni de Spring Covert où l'étui a été trouvé…

Andy prit l'étui à cigarettes et lut l'adresse manuscrite au crayon.

– Ce n'est qu'une adresse, dit Salter.

– Oui, c'est l'adresse de Sweeny, et elle a été donnée à Wilmot le jour du crime.

Il retourna le morceau de journal sur lequel apparaissait la date qui avait été déchirée d'un journal du dimanche 23 juin.

Il était hors de doute que ce journal était la propriété de Sweeny qui en avait déchiré un morceau sur lequel Wilmot avait inscrit son adresse. Il était clair que l'adresse avait dû être écrite le matin, car on ne s'embarrasse pas de journaux de la veille dans l'après-midi. Ils s'étaient sans doute rencontrés, avaient parlé, et pour une raison quelconque, Wilmot croyant devoir recourir aux services de Sweeny, avait pris son adresse. Peut-être cette entrevue avait-elle eu lieu dans les environs de Spring Covert où l'étui avait été trouvé ?…

Il admit l'hypothèse comme étant vraisemblable.

Il n'y avait point de doute : Wilmot devait être mêlé à l'affaire ténébreuse, ce Wilmot dont les mystérieuses occupations venaient d'être découvertes par son oncle alors qu'il s'y attendait le moins.

– Qu'en pensez-vous ? questionna Boyd Salter.

– Je n'en sais rien… C'est très curieux… Je vais voir Wilmot et lui restituer son étui si vous le permettez.

En rentrant chez lui, il remarqua la fréquence de certaines coïncidences ; il avait entendu les menaces de Wilmot à son oncle, comme il avait entendu la scène chez Nelson. On avait brûlé des papiers chez Merrivan, il en avait été de même chez Nelson. Maintenant un élément intervenait qui produirait peut-être la lumière.

L'inspecteur Dane qui l'avait aperçu, venait à sa rencontre.

– Nous avons trouvé quelque chose dans le jardin de Merrivan ou plutôt c'est M. Nelson qui a fait la trouvaille. J'ignore si la bague appartient à M. Merrivan mais en tous cas personne ne la réclame, dit-il, en exhibant une bague d'or sertissant un magnifique brillant.

Vraiment, Stella était la plus inconséquente des personnes suspectées ! Elle semait réellement les preuves de son passage derrière elle comme le fait la « bête » dans un paper-hunt.

– On viendra bien la réclamer, dit Andy négligemment.

Il entreprit Wilmot quand il le rencontra incidemment à la porte de chez lui.

– Je crois que ceci vous appartient, dit-il en sortant l'étui de sa poche.

Wilmot rougit et pâlit tour à tour.

– Je ne crois pas, dit-il. Je n'ai rien perdu…

– C'est cependant votre monogramme, insista Andy, et deux personnes l'ont déjà reconnu comme vous appartenant.

Cela n'était pas tout à fait exact.

– Enfin ! Merci Macleod. Cela ne m'a jamais manqué.

Andy répartit en souriant :

– C'est donc autre chose que vous recherchiez à Spring Covert ?

Du coup les joues de Wilmot devinrent livides.

– Quand avez-vous pris l'adresse de Sweeny ?

Les yeux de Wilmot étincelèrent de haine pour cet homme qui semblait le deviner. Ce regard était tellement chargé de violence qu'Andy resta court un moment. Il pouvait y avoir deux

raisons pour justifier une telle attitude, la culpabilité ou la jalousie, mais il pensa que c'était la seconde raison qui était la bonne. Il se doutait sans doute des sentiments qu'il éprouvait pour la jeune Stella.

– Je l'ai rencontré lundi matin, fit soudainement Wilmot. Il me demanda si je ne pouvais le recommander pour un emploi quelconque, et sachant qu'il avait été au service de mon oncle, j'ai noté son adresse sur un bout de papier.

– Pourquoi ne m'avez-vous pas déclaré, ou à l'inspecteur Dane, que vous l'aviez rencontré la veille ?

– Je l'avais oublié… et puis je ne désirais pas intervenir dans cette affaire.

– Vous l'avez encore rencontré dans la soirée. Pourquoi avez-vous choisi Spring Covert pour vous rencontrer ?

Comme Wilmot restait silencieux, Andy répéta sa question.

– Il avait été chassé de Beverley-Green et il désirait me voir. Il supposait que je n'y aurais pas consenti…

– Quand vous l'a-t-il dit ? À la seconde entrevue ou…

– Oui, répondit Wilmot avec répugnance. Voulez-vous entrer Macleod ?

– Vous êtes seul ?

– Oui, presque. De toute façon les servantes ne viennent chez moi que lorsque je les appelle… au surplus, elles sont sorties.

La maison de Wilmot, qui était célibataire, était la plus petite du village mais elle était meublée avec beaucoup de goût. Si par-ci par-là, on y relevait une légère dissonance, c'est que son propriétaire avait des habitudes trop efféminées.

La première chose qui frappa Andy en entrant fut un chapeau de femme déposé sur la table. Wilmot suivit la direction de son regard et retint une exclamation. C'était un chapeau inachevé dans lequel brillait encore l'étincelle de l'aiguille dans un feston de soie de couleur.

Leur arrivée semblait avoir interrompu quelqu'un, pensa Andy qui fit semblant de n'avoir rien remarqué. Wilmot se sentit le besoin de justifier la présence du chapeau.

– C'est sans doute celui d'une des servantes, fit-il en lançant le chapeau dans un coin de la pièce.

Cet incident qui aurait pu accroître ses ennuis, semblait au contraire les avoir chassés et sa voix était ferme lorsqu'il poursuivit :

– J'ai rencontré deux fois Sweeny, et c'était idiot de ma part de ne pas vouloir le reconnaître d'emblée. Sweeny haïssait mon oncle et me raconta une histoire, ou plutôt un embryon d'histoire, qui m'aurait – disait-il – donné prise sur mon oncle. Je ne sais pas encore quel était son secret. Quant à la seconde entrevue à Spring Covert, Sweeny me l'avait demandée afin de me faire connaître les conditions auxquelles il me livrerait son fameux secret. Je regrettai d'y être allé et vraiment je n'y suis pas resté longtemps. Je m'étais plutôt mis dans une fausse situation… oui, une situation incorrecte. Je lui promis de lui écrire et l'entretien prit fin.

– Quel était le secret de Sweeny ?

Wilmot hésita.

– Je n'en sais rien, mais j'ai eu l'impression que Merrivan se trouvait sous la coupe de Selim. Or, Selim était le patron de Sweeny. Mais cette histoire ne tient pas debout car mon oncle était très riche lorsqu'il est mort.

Andy restait silencieux, examinant la vraisemblance de l'histoire :

– M. Wilmot, avez-vous une idée quelconque au sujet du meurtrier de votre oncle ?

Wilmot leva les sourcils.

– Et vous ? dit-il ?

Andy comprit aussitôt l'attitude que prendrait cet homme si la moindre menace se dirigeait sur sa tête.

– J'ai plusieurs théories, dit-il tranquillement, mais ce serait folie que de m'attacher exclusivement à l'une d'entre elles. Cela me rappelle, M. Wilmot, que la dernière fois que nous nous sommes vus, vous avez parlé d'une jeune fille indigne. Cela m'intéresse. Vous vous êtes disputé avec elle et vous vous êtes querellé à son sujet avec votre oncle. C'est assez important pour moi. Quelle est cette personne ?

C'était une attaque directe, bien développée et sortie au moment le plus opportun.

Wilmot n'était pas préparé à une question aussi brutale. Il savait que Macleod se doutait qu'il avait parlé de Stella Nelson. Il devait donc parler maintenant.

– Je ne suis pas prêt à le dire, essaya-t-il de se défendre.

Mais Andy avait été trop loin et avait posé sa question trop nettement pour lui permettre de se dérober.

– Vous connaissez cette jeune fille ou vous ne la connaissez pas. Ou bien il y a eu une querelle entre vous et votre oncle ou bien il n'y en a pas eu. Je vous parle maintenant comme officier de police judiciaire : je veux que vous me répondiez et je veux savoir la vérité.

Sa voix était dure, menaçante, et Arthur Wilmot ne s'était jamais senti l'âme d'un lutteur.

– J'étais sans doute distrait, ce matin-là, fit-il piteusement. Il n'y a pas eu de querelle pas plus que de femme qui en ait été la cause.

Lentement, Andy tira un carnet de sa poche, un crayon et se mit à consigner les déclarations de Wilmot, qui le contemplait avec une fureur grandissante.

– Merci, dit Andy. Je ne vous dérangerai plus.

Il se leva et s'en alla sans ajouter un mot, mais en laissant derrière lui un homme blanc de fureur.

– M. Macleod !

Andy, au bout du sentier se retourna, Wilmot était derrière lui.

– Je crois qu'il n'y a plus de raison pour m'empêcher de visiter la maison maintenant. Je suis en somme l'héritier de mon oncle et il y a des préparatifs à faire pour les funérailles.

– Pour le moment je ne désire pas que vous pénétriez dans la chambre basse où le meurtre a été commis.

Il traversa la route et alla parler au sergent de service.

– C'est arrangé, M. Wilmot. J'ai autorisé le sergent à vous laisser passer.

Andy n'était ni amusé ni surpris d'avoir découvert un chapeau de femme chez Wilmot. L'embarras de Wilmot ainsi que son explication dérisoire en disaient long sur ce sujet. En attribuant ce chapeau à l'une des servantes, il ne pensait pas qu'il venait de se contredire puisque deux minutes plus tôt il avait déclaré que jamais les servantes ne pénétraient dans cette pièce, sauf lorsqu'on les y appelait. Wilmot était célibataire – ni meil-

leur ni pire que tous les autres célibataires bien nés – mais il s'étonnait de l'inconséquence de Wilmot qui ne devait pas ignorer que le personnel domestique est plutôt bavard. Il devait y avoir quelque chose là-dessous.

Il se rendit chez les Nelson. Il y aurait été tous les jours et y serait resté toute la journée s'il avait pu satisfaire ses désirs secrets. Il parvenait parfois à ne consulter Scottie qu'une fois par jour lorsqu'il venait lui rendre visite vers une heure.

Stella était chez elle et le reçut aussitôt.

– Connaissez-vous parfaitement Arthur Wilmot, demanda-t-il.

C'était une impulsion non réprimée qui lui avait fait dire « parfaitement ».

– Je croyais le connaître parfaitement mais je me suis aperçue que non. Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Savez-vous s'il a une amie ou une relation féminine ?

Elle fit non de la tête tout en réfléchissant.

– Les seules relations que je lui connaissais étaient son oncle et une très vieille tante. Vous parlez d'une femme qui vivrait avec lui ? Je n'ai connu personne qu'il entretint, excepté cette vieille tante qui doit être morte à l'heure actuelle… Je ne crois même pas qu'il s'amuse en célibataire. Pourquoi me demandez-vous cela.

– Je cherche, dit-il.

Elle sourit puis devint subitement sérieuse :

– Je ne sais ce qu'il y a. Avez-vous trouvé quelque chose de nouveau ? Nous sommes infestés de journalistes ! L'un d'eux est venu jusque chez moi me demander de lui donner quelques dé-

tails sur la vie de Merrivan. Je n'ai pas eu de peine à le satisfaire.

Andy poussa un long soupir.

– Je remercie le ciel que Downer ne soit pas ici…

– Qui est-ce Downer ?

– C'est un reporter, mais le plus souple, le plus intelligent des reporters !… Ce n'est pas un bonhomme que l'on satisfait aussi vite que celui que vous avez reçu.

Elle ne le quittait jamais des yeux lorsqu'il parlait ; quant à lui, il ne la regardait jamais assez. Il était tenté de la prendre dans ses bras et de ne plus l'en laisser sortir.

– Vous devez connaître un tas d'affreuses gens ? Non pas qu'elles soient affreuses, vous me comprenez. Je n'avais aucune idée de ce que vous étiez réellement. Vous connaissez ce Downer et des gens comme Scottie. À propos, je l'ai appelé Scottie incidemment et il en a paru très amusé. N'y a-t-il rien de neuf ?

– Rien, sinon que Dane a retrouvé votre bague… Avez-vous l'habitude de jeter des diamants sur votre route ?

Cela ne l'émotionna pas du tout.

– Je l'ai jetée, mais je ne sais plus où. Vous en allez-vous déjà ?… Vous n'êtes resté qu'une minute.

– Je suis déjà resté trop longtemps ici… Dans tous les cas assez pour scandaliser les voisins !

Elle l'accompagna jusqu'à la porte du jardin.

– Je voudrais que vous reveniez pour balayer la salle à manger comme l'autre fois, dit-elle doucement, sans rire.

– Et je voudrais me retrouver à la hutte du second trou de golf, dit-il avec ferveur.

Elle rit franchement et il l'entendait encore lorsqu'il reprit la route.

CHAPITRE XV.

Le tiroir secret.

Il n'était pas exagéré de dire que depuis la mort de son oncle Arthur Wilmot avait vécu dans des transes continuelles. Ni son caractère ni sa vie antérieure ne l'avaient préparé à faire face aux circonstances actuelles. Il avait hérité de sa mère, femme nerveuse, de la faiblesse qui le faisait s'abandonner sans réaction à tous les événements. Il manquait totalement de l'énergie masculine que les femmes sont toujours tentées d'admirer et qui force le respect des hommes. Si cette faiblesse de caractère s'admettait à la rigueur chez un enfant, elle n'avait plus de raison d'être chez l'homme arrivé à la maturité. Si, au contraire de son amitié avec Stella, il n'avait pas essayé de rendre ce sentiment plus tendre pour arriver doucement à l'amour, c'est qu'il s'en était simplement remis au temps pour obtenir ce que les autres gagnent de haute lutte. Aussi son refus lui fit-il l'effet d'un coup de tonnerre dans un ciel sans nuage.

Sa vanité ne l'autorisait pas à croire que sa décision fut irrévocable. Il traita néanmoins la chose légèrement, sachant, ou plutôt affirmant que les femmes sont assez versatiles et illogiques.

Il renouvellerait sa demande et en cas de nouveau refus, il paraîtrait résigné, sans plus discuter ni menacer comme il l'avait fait ; cela lui permettrait de revenir à la charge un peu plus tard. Il s'avouait que sa brutalité avait éloigné de lui le but à atteindre et que par la patience et la douceur il s'en serait rapproché. Cela n'aurait été qu'un incident désagréable s'il n'y avait eu les très fréquentes visites d'Andy aux Nelson et tous les bavardages que les servantes colportaient de ménage à ménage. Il

lui fallait bien tenir compte de ces racontars, d'autant plus que ses pensées intimes étaient en parfaite concordance avec tout ce qu'il avait remarqué à leur sujet.

Lorsqu'un petit fait nouveau venait confirmer les relations aimables qui unissaient les deux jeunes gens, par exemple, lorsqu'il apprit leur promenade solitaire et sentimentale, une rage le prit. Habitué à laisser ses sentiments s'extérioriser, il ne put cacher son aversion puis sa haine pour Andy Macleod, qui non seulement venait lui voler celle dont il aurait voulu faire sa femme, mais encore semblait le soupçonner d'avoir joué un rôle dans le meurtre de son oncle… Outre cela, il n'était pas du tout rassuré au sujet de la destination que prendrait l'héritage. Son oncle lui avait déjà avancé de l'argent mais avait-il fait un testament ? Était-il le seul héritier ? Y avait-il un testament, seulement ?… Il avait été appelé en consultation par le notaire de M. Merrivan et par l'inspecteur Dane ; au cours de cet entretien il n'avait pas été question du moindre acte authentique. Il lui fut simplement demandé si, à sa connaissance, son oncle avait un coffre-fort secret ou une place quelconque destinée à servir de cachette… Il répondit négativement bien que son oncle, dans un moment d'expansion, lui eut montré un jour l'endroit où il dissimulait des papiers importants. C'est à cela qu'il pensait tout en répondant négativement aux deux hommes de loi.

Pour motiver sa réticence, il s'étonna que son oncle lui eut fait une telle confidence. Ils n'étaient pas très intimes et Arthur trouvait étrange que son oncle lui eut avancé de l'argent à mettre dans une affaire sans lui demander aucun détail à son sujet. Non seulement, il ne l'avait pas questionné, mais au moment où Arthur allait lui donner quelques explications, il l'avait presque brutalement interrompu.

Il n'avait plus jamais parlé de cet argent et n'avait jamais réclamé d'intérêt, et c'est ce qui lui permettait de croire qu'il serait l'héritier unique de cette fortune considérable.

Un jour seulement, son oncle lui avait demandé de tenir secret son mariage, mais il n'aurait jamais payé aussi cher un silence qui s'imposait de par la nature seule de leur parenté, d'autant plus que cette rupture avait été quelque peu scandaleuse.

Arthur Wilmot attendit qu'Andy fut entré dans la maison des Nelson puis il se dirigea vers celle de feu son oncle.

– M. Macleod m'a dit de vous laisser pénétrer dans la maison, lui dit le sergent, sauf dans la chambre du crime.

Wilmot remercia et se rendit à l'étage.

Trois des servantes de M. Merrivan avaient été renvoyées chez elles. Toutes habitaient Beverley et se tenaient donc à la disposition de la justice. Quant aux deux autres, Arthur les avait prises chez lui. Elles avaient refusé de dormir dans la maison, mais elles y venaient dans la journée pour l'entretenir.

Arrivé au premier étage, Arthur pénétra dans la chambre à coucher de Merrivan. À tout moment, Andy pouvait apprendre qu'il avait déjà usé de l'autorisation et la lui retirer afin de procéder à de nouvelles recherches. Il fallait donc en profiter immédiatement… Il attendit un moment près de la porte ouverte pour écouter si le sergent de service ne l'avait pas suivi puis, traversant la chambre, il s'agenouilla près du lit. Empoignant une des roses sculptées, il la tourna vers la gauche jusqu'à ce qu'il entendit un déclic, puis il tira à lui et découvrit un tiroir en forme d'écusson… Il contenait un paquet de billets de banque serrés par une mince bande de caoutchouc, quelques papiers et une boîte très plate. Sans examen, il mit le tout en poche, referma le tiroir, tourna la rose dans l'autre sens et retourna écouter à la porte. Comme il entendit le sergent éternuer, il revint au lit et fit subir la même pression à l'autre rose qui formait le pendant de la première, mais rien ne bougea. Il fut pris d'un tremblement convulsif, il aurait voulu déjà se trouver dans sa chambre. Le cœur battant, il n'osait entreprendre de repasser

devant le sergent dans cet état. Se penchant vers un miroir, il vit son visage livide et se frotta les joues vigoureusement pour y ramener quelque couleur. Pour se calmer et se donner le temps de reprendre contenance, il parcourut toutes les autres chambres, puis il fit appel à tout son courage pour redescendre.

– Avez-vous trouvé quelque chose ? lui demanda le sergent, en levant le nez de dessus son journal.

– Rien du tout. Je crois que cette visite m'a rendu le cœur malade.

Le tremblement de sa voix n'était certes pas feint.

– Je vous comprends, dit l'homme de police sympathiquement. C'est mon premier crime depuis vingt ans de services. M. Macleod y est habitué, lui, un docteur ! Fichtre, quand il parle de ces crimes, il me donne la chair de poule !

Arthur parvint à se débarrasser du bonhomme qui ne demandait qu'à causer. Il rentra chez lui, monta à sa chambre, baissa les rideaux et les stores et alluma. Alors seulement il vida ses poches.

Du premier coup d'œil il remarqua qu'il n'y avait pas de testament. De la boîte plate, il retira un vieux papier ; c'était un certificat de mariage. Celui de son oncle ? Non, puisqu'il citait Hilda Masters, bonne à tout faire, comme conjointe et John Severn, étudiant, comme conjoint. Ce mariage avait eu lieu trente ans auparavant.

Arthur était abasourdi. Pourquoi son oncle conservait-il l'acte de mariage d'une servante ? Il relut le document à l'aise espérant y trouver la clef du mystère. Le mariage avait été célébré à la Cathédrale de St-Paul, à Londres, et le nom de son oncle ne figurait pas dans le document, même en qualité de témoin. Pourtant ce certificat devait posséder une grande valeur aux yeux du mort.

Mais tout son désir de trouver le testament disparut lorsqu'il examina le restant de sa trouvaille.

Il y avait là deux traites, l'une de trois cents, l'autre de sept cents livres, tirées en faveur d'Abraham Selim et qui étaient signées par Nelson. Au dos, il trouva sous l'acceptation, la signature de son oncle ainsi qu'il s'y attendait.

Les deux traites étaient attachées à un bout de papier, portant écrits de la main de M. Merrivan, les mots : Ces traites sont des faux. Dues le 24 juin.

Des faux ! Les yeux d'Arthur s'arrondirent. Est-ce que Stella connaissait l'existence de ces traites ? Était-ce pour cela qu'elle était venue chez son oncle le 23 ? Elle savait, sans aucun doute. C'était cela l'emprise que Merrivan avait sur la famille Nelson ! C'est pour cela qu'il se faisait fort d'épouser Stella ! Dans un moment d'ivresse, ayant fort probablement perdu la tête et surtout conscience de ce qu'il allait faire, le vieux Nelson, pressé par ses besoins d'argent, avait remis des traites après avoir falsifié le nom de l'accepteur. Ces traites étaient tombées entre les mains de M. Merrivan.

Il siffla doucement, ne parvenant pas à comprendre. L'esprit ailleurs, il se mit à compter l'argent. La somme était des plus importantes et il respira largement lorsqu'il la mit dans son propre portefeuille. C'était toujours quelque chose. Il considéra cela comme un legs. Les autres papiers étaient des listes d'actions et obligations possédées sans doute par son oncle qui avait calligraphié chaque désignation en la numérotant. Cela pouvait attendre. Il enferma le tout dans un petit coffre-fort et s'en alla réfléchir dans un fauteuil.

À dix heures et demie il sortit. La nuit était si tranquille qu'il put entendre des voix sur l'autre versant de la colline.

Une lumière brûlait dans le hall chez Nelson. Il risquait de rencontrer Macleod ; plus que cela, il devait courir le risque d'être questionné lorsqu'il sortirait ses deux pièces accusatrices.

Stella était heureusement seule, mais lorsqu'elle reconnut le visiteur au lieu de s'effacer pour le laisser entrer elle se présenta de face pour bien lui notifier son désir de le voir disparaître au plus tôt.

– Puis-je vous voir Stella ? Je ne vous tiendrai pas longtemps.

– Je veux bien vous recevoir ici, tout de suite, mais vous serez bref.

– Je vous demanderai de pouvoir entrer deux minutes à moins que vous ne désiriez que tout le monde entende ce que j'ai à vous dire.

Elle resta inébranlable.

– Je ne puis le faire. Au fond je suis déjà très bonne d'accepter que vous me parliez ici.

– Ah ! vous êtes déjà très bonne, dit-il furieux. Peut-être admettrez-vous tantôt que je suis aussi très bon, lorsque j'aurai terminé.

Elle essaya de lui fermer la porte au nez mais il avait calé son pied contre le chambranle.

Stella se fâcha.

– Je vais appeler mon père, dit-elle.

– Faites, répliqua-t-il. Je voudrais qu'il reconnaisse deux signatures de mon oncle sur deux traites tirées en faveur d'Abraham Selim.

Il remarqua aussitôt sa pâleur et sentit que la pression contre la porte s'était relâchée. Elle s'appuyait maintenant contre le mur, les bras affalés le long du corps, la tête basse.

– Entrez, dit-elle rudement.

Arthur Wilmot fit une entrée triomphale. Il attendit qu'elle eut allumé dans la salle à manger pour y pénétrer à son tour. Il posa son chapeau de feutre sur la table comme s'il avait pris possession d'une esclave.

Elle s'assit sans force et le regarda. La lampe portative les séparait, et l'abat-jour lui cachait les yeux de son ombre, mais il vit ses lèvres trembler et son orgueil grandit.

– Votre père a imité la signature de l'accepteur, dit-il, en la dispensant du préambule qu'il avait préparé.

– Puis-je voir les pièces ? demanda-t-elle.

Il les déplia aussitôt sur la table.

– Oui, elles leur ressemblaient, dit-elle négligemment. Je ne connais pas grand-chose au sujet de ce genre de documents – je pense que celles que j'ai prises n'étaient que des copies, des imitations. Il les avait faites pour m'affoler, je pensais qu'elles étaient réelles.

– Vous avez été le voir dimanche soir, dit-il. Je vous ai vu entrer comme je vous ai vu sortir. Vous avez été le voir pour lui prendre ces traites. Il vous en a données des fausses.

Il lui posa une question qui la rendit malade physiquement. Il était fou, abominablement fou.

– Alors, vous avez essayé de le voler, mais c'est le vieil homme qui vous a roulée ! Et bien roulée ! Vous ne supposiez pas tout de même que vous l'auriez emporté aussi facilement ? Et maintenant qu'allez-vous faire ?

Elle ne répondit pas.

– Je vais vous dire ce que vous devez faire maintenant. Vous allez être bien gentille et m'épouser. Ce damné détective n'a qu'à disparaître, ce n'est qu'un policier. Je suppose que vous vous respectez encore et que vous n'allez pas vous abaisser à épouser un homme pareil ! Ce serait vous salir. Je vous donnerai ceci le jour de notre mariage. Si vous ne consentez pas, il y aura du mauvais. Elles sont à moi maintenant, légalement. J'ai hérité de mon oncle, de toutes ses mauvaises créances, mais je saurai mettre M. Nelson où il doit être. Je pourrai le faire. Voyez ce que mon oncle à écrit sur ce papier. Ces traites sont des faux. C'est une preuve suffisante, Stella !

Il contourna la table pour venir vers elle, les mains tendues, mais elle s'était levée brusquement et reculait devant lui.

– Comme vous voudrez. La nuit porte conseil… dormez là-dessus… Nous en reparlerons demain. Vous ne pouvez courtiser avec Macleod sans lui dire que votre père est un voleur. Il aurait un rude estomac s'il pouvait supporter cela. Il a fait son possible pour vous tirer d'affaire, mais il aura bientôt à travailler contre le père. Réfléchissez Stella !

Il se trouvait près de la porte, scrutant l'ombre où elle devait se trouver. Lorsqu'il referma la porte, il était souriant, sardonique. Satisfait de lui, il allait passer dans le jardin lorsqu'une main ferme lui couvrit brutalement la bouche et une poussée le renversa en arrière. Avant qu'il n'ait pu dire ce qui lui arrivait, quelqu'un lui serrait la gorge d'une main et visitait sa poche de l'autre.

Puis il fut remis sur pied ; c'est alors qu'il aperçut devant lui l'éclair de deux verres de lunettes.

– Vous avez eu tort de parler de cela. Allez le raconter maintenant à Macleod. Il ira faire une perquisition chez vous.

Comment avez-vous eu ces traites ? Et qu'avez-vous encore pris ?

– Rendez-moi ces papiers, grelotta Arthur Wilmot.

Scottie se mit à rire ironiquement.

– Allez plutôt les réclamer à la police, dit-il, et voyez s'ils peuvent vous les faire rendre.

Arthur rentra chez lui. Ce n'était pas un lutteur.

CHAPITRE XVI.

L’enquête.

– Une bonne action amène toujours sa récompense, dit Scottie sentencieusement. Je ne fais qu’agir conformément à la littérature la plus élevée. J’ai lu des articles et des livres traitant de criminels convertis. Dans ma dernière prison, on m’a prêté des livres parlant de vieux malfaiteurs qui avaient été enlevés à leur vie de honte et de désespoir par le sourire d’un enfant. Parfois c’était le sourire de la fille du gouverneur ou de la femme du chapelain et leur âge variait de six à soixante-dix ans. Elle arrivait toujours à temps pour le sauver du gibet, au moment précis où il allait commettre un crime beaucoup plus horrible encore. Et le souvenir de ses yeux bleus lui fit changer la direction de sa vie et il vécut enfin heureux. Fin.

– Vous parlez simplement pour m’éviter une attaque de nerfs, dit Stella.

Dans le foyer il y avait encore un peu de cendres noires qui fumaient.

– Vous n’auriez pas dû brûler l’épingle, dit Scottie, qui ne perdait pas son sang-froid. Il alla ramasser l’épingle et bien qu’elle fut très chaude encore, il la piqua au revers de son veston. Brûler du papier n’est rien, mais supposez que le Willy en question se rende à la police au sujet de deux traites qui lui ont été barbotées sans sa permission – deux traites attachées par une épingle – et que la police vînt ici pour vérifier le fait ?… Elle ne trouverait pas que les cendres des traites, mais aussi l’épingle. Il aurait tout à fait l’air d’avoir dit la vérité et je ne puis tolérer cela.

– Vous avez tout entendu, dit-elle en s'essuyant les yeux.

– En majeure partie, répondit-il. Je me trouvais dans le jardin alors que vous étiez tous deux sur le seuil. Comme, en entrant, il avait laissé la porte entr'ouverte, j'ai pu écouter presque tout. Au point de vue professionnel cet homme n'est pas un malfaiteur. Il faudrait au moins cinq années de fortes études et d'entraînement pour en faire quelque chose. C'est un paquet de nerfs et puis ça cause trop. Tout le monde par ici a le même défaut. Vous me regardez, Miss Nelson, comme si j'appartenais à cette classe d'individus ?… Peut-être bien, mais ma conversation est handicapée par mes connaissances. Vous ne pouvez faire presque le tour du monde, en passant par le Canada, les États-Unis, l'Australie, l'Afrique du Sud et les Îles sans acquérir certaines connaissances que des séjours accomplis dans des pensions ad hoc vous permettent de consolider.

– Je n'en puis plus, M… Scottie ! Je ne vous ai pas encore remercié, n'est-ce pas ? Dois-je en parler à Macleod ?

Scottie secoua furieusement la tête.

– Ne le faites pas surtout. Cela le mettrait dans un cruel embarras. Mes connaissances de la police m'ont appris deux choses, ce qu'ils désirent savoir et ce qu'ils ne désirent pas savoir. Il est fatal qu'on arrive à commettre des erreurs des deux côtés.

Il avait raison. Elle n'avait plus la force d'ailleurs de discuter. Ce dernier coup lui avait enlevé toute son énergie. Elle ne demandait qu'à disparaître et à rester tranquille, dans le calme. Elle n'accorda pas une pensée à Arthur Wilmot, son souvenir gisait avec les cendres dans le foyer.

– Bonne nuit et encore merci !

– Faites de beaux rêves, dit Scottie sans lever les yeux du livre qu'il tenait à la main.

Quand elle eut disparu, il alla recueillir soigneusement les cendres, les porta à la cuisine et les malaxa avec grand soin dans un verre d'eau. Puis il versa le tout dans l'évier, rinça le verre et le sécha.

– Si l'on pouvait effacer son passé aussi facilement ! murmura-t-il poétiquement en remettant le verre à sa place.

★★★

Alors vint à Beverley, longtemps après que l'armée des reporters y eut établi sa demeure, un homme d'âge moyen, intelligent, attaché à aucun journal en particulier mais ayant ses entrées dans chacun d'eux. C'était dans la meilleure acception du mot, le reporter, le chercheur de nouvelles, car il trouvait sa moisson dans les rumeurs, les riens qui couraient de bouche en bouche par murmures. Quelquefois, sa moisson ne récompensait pas les peines qu'il s'était données pour la recueillir ; d'autres fois, une indication relevée rapidement lui procurait la plus fructueuse des récoltes.

Il avait la conscience de donner des nouvelles exactes, ce qui signifiait que toutes ses nouvelles étaient subordonnées à l'exactitude et à la vérité, qu'elles qu'en fussent les conséquences et les victimes.

Il était plutôt petit, il avait les traits durs et portait un pince-nez. De plus il avait le cigare aux dents, du matin au soir.

Normalement, il était toujours de mauvaise humeur et par conséquent on le considérait plutôt comme antipathique.

Andy fut le premier à le voir arriver. Il l'attendait depuis le premier jour du meurtre. Le reporter vint droit à lui.

– Bonjour Macleod. Je pensais vous voir d'abord avant de faire mon enquête personnelle. J'ai toujours eu pour principe d'aller voir le bonhomme chargé de l'affaire avant de me mettre à fureter partout. Très souvent, les reporters font beaucoup de

mal à agir de la sorte. Je crois que je connais les faits principaux. Y a-t-il du nouveau ?

Andy lui tendit son étui à cigares.

– Je suis content de vous voir, Downer, mais je crois que vous êtes un peu en retard. Non, il n'y a rien de neuf.

– Rien de rien !... Pas le moindre élément ?... Qui est-ce, cet Abraham Selim ? Je crois connaître son nom.

– Cela devient votre affaire, dit Andy en surveillant son interlocuteur, les paupières mi-closes. Tous les autres l'ont manqué et moi aussi.

– Ça va. Peut-être est-ce bien d'ici que l'on trouvera sa trace. Vous pouvez me croire, Macleod, je ne marcherai pas sur vos brisées, je suis trop chasseur moi-même.

Il serait inexact de dire que Downer craignait le détective. Une montagne de dynamite ne l'aurait pas effrayé, mais il serait parvenu à dénicher un trou pour y fumer son cigare. Il avait de l'estime pour lui, mais en général il cherchait à l'éviter. Andy était le seul homme à pouvoir et à vouloir lui tenir tête s'ils se trouvaient engagés l'un contre l'autre. Downer admirait aussi les capacités de son adversaire.

Il lui dit néanmoins :

– On m'a dit que vous aviez Scottie aux Quatre-z-Yeux ici. Il aurait obtenu un non-lieu grâce à un soi-disant alibi.

– Oui, il est ici et des amis lui donnent l'hospitalité.

– Pensez-vous qu'il soit, d'une aide quelconque dans l'affaire ?

– Peut-être bien. C'est un garçon très rusé qui pourra me rendre plus de services que des aides officiels. Je le laisse aller.

Andy suivit le journaliste du regard tandis qu'il se dirigeait lentement vers la maison de Merrivan. Il avait été franc au sujet de Scottie parce qu'il savait bien que Downer aurait fini par découvrir la vérité. Et il avait été fort sage, car Downer connaissait la présence de Scottie depuis la veille et l'avait suivi jusqu'à la maison Nelson. Tout en marchant, il songeait que Scottie serait fort probablement une source d'informations profitables. Dix minutes plus tard, il était en conversation avec le sergent de service au sujet des promotions trop rares dans l'administration.

L'enquête publique fut tenue dans le courant de l'après-midi et la petite salle de justice était pleine à craquer.

Andy aperçut M. Boyd Salter voisinant avec le Coroner. Il lui fit un signe amical en le voyant.

– J'ai fait convoquer Madding, lui dit-il. Sa déposition peut être capitale au sujet de l'heure à laquelle le crime a été commis. J'ai essayé d'avoir de nouveaux éléments sur Abraham Selim. Il semble avoir commencé ses opérations il y a trente-cinq ans environ, du côté de l'ouest. L'un de mes très vieux amis a eu affaire avec lui alors qu'il était encore étudiant. Il n'a jamais connu Selim ni personne l'ayant vu. Il semble que Selim soit venu à Londres il y a vingt-cinq ans et y a pris des intérêts dans une firme d'armateurs dont il connaissait la situation difficile. Je crois que c'est tout ce que l'on pourra trouver à son sujet.

Andy le remercia et retourna s'asseoir.

Des armateurs ? Qui encore était armateur dont il avait entendu parler tout récemment ? Ah ! c'étaient Wentworth et Wentworth, le bureau presque abandonné et qui était voisin du bureau de Selim. Ce n'était peut-être qu'une coïncidence, mais la chose valait la peine d'être vérifiée à fond. Il en décida ainsi au moment où les jurés prêtaient le serment d'usage.

Le premier témoin fut Arthur Wilmot qui reconnut l'identité de la victime et qui l'avait vue dans la soirée, peu avant le meurtre.

Le sommelier prit sa suite à la barre des témoins et renouvela le récit fait tant de fois aux reporters et à Andy lui-même.

Andy attendait avec curiosité la question qui devait être posée à Arthur Wilmot relativement aux relations féminines de la victime. On ne lui en avait pas parlé lors de sa première déposition. Le juge ne parut pas retenir la question de la voix féminine entendue le soir du crime, mais il prit un grand intérêt à la lettre trouvée. Le sommelier dut fixer sur une carte l'endroit exact où il l'avait trouvée et il dut montrer comment il l'avait ramassée et déposée sur le bureau.

– Était-elle pliée ou ouverte ?

Le sommelier n'était plus certain de rien. Il croyait qu'elle était à moitié dépliée lorsqu'il la ramassa.

– A-t-on découvert l'enveloppe ?

Ici, ce fut Andy qui fut appelé. Il déclara qu'après une minutieuse recherche il n'avait pas trouvé trace de l'enveloppe, ce qui lui avait paru très étrange. La lettre n'était pas datée et avait pu être remise dans la matinée de ce jour-là.

– Avez-vous trouvé une indication quelconque vous permettant de croire que M. Merrivan supposait sa vie en danger ?

– J'ai trouvé un revolver chargé, dit Andy. Il était à portée de sa main dans une coupe placée derrière le bureau. Il était encore tout chargé et aucune balle n'en avait été tirée.

Il avait en réalité trouvé le revolver après les déclarations que Scottie lui avait faites.

Passèrent ensuite les autres témoins, le policier qui avait pénétré dans la maison à l'appel du sommelier, le notaire Vetch

chargé des intérêts de la victime, les autres membres du personnel de la maison, et notamment la bonne très nerveuse qui eut une nouvelle occasion de tomber dans une attaque de nerfs et qu'on dut emporter au dehors. Ce fut enfin le tour de l'inspecteur Dane qui n'apporta rien de nouveau au débat. Le juge, qui était un homme assez âgé et dont la mémoire ne semblait pas extraordinaire, rappela Andy.

– Dr Macleod, je voudrais éclaircir un point. C'est celui de la femme dont la voix a été entendue peu avant la mort probable de Merrivan.

Andy ne parut pas impressionné.

– Des journaux ont rapporté que vous auriez vu cette femme quittant la maison Merrivan vers onze heures et passer sous vos fenêtres, apparemment pour rentrer chez elle. Habituellement, je ne fais pas état des informations des journaux, mais ceci est bien établi par une entrevue que vous auriez eue avec un journaliste. Or, je ne vois aucune déposition ayant trait à cette constatation.

CHAPITRE XVII.

Le brillant.

C'était la première fois qu'Andrew Macleod se trouvait devant un Tribunal dans la situation d'un parjure volontaire. Il ne parvint jamais à comprendre comment il put rester calme sans se trahir.

– C'est exact, dit-il. J'ai vu la porte de Merrivan s'ouvrir et peu après j'ai vu une femme traverser le jardin et prendre le chemin.

– Quelle heure était-il ?

– Onze heures… L'horloge de Beverley venait de sonner les onze coups.

– Avez-vous pu distinguer ses traits ?

– Non, Votre Honneur, la lune était voilée à ce moment.

Le greffier prit acte de la nouvelle déposition et le jury se retira. Il revint avec un verdict de meurtre volontaire à charge d'Abraham Selim. Cette sentence avait plutôt été dictée par le Coroner.

Downer n'avait pas paru à la séance. C'est en vain qu'Andy l'avait cherché dans la salle : il ne se trouvait ni mêlé au public ni assis à la table réservée à la presse.

Il s'arrêta un moment pour causer avec M. Salter et un Substitut du Parquet puis il retourna au village, ayant précisément à l'égard de Downer, les mêmes sentiments que ceux que

Stella professaient à son égard peu avant leur première entrevue.

Il avançait si lentement que le notaire de Merrivan parvint à le rejoindre.

– La légende qui veut voir Merrivan entre les mains d'un usurier est absolument fausse, dit-il. Merrivan était très riche.

– A-t-il laissé un testament ? Vous n'en avez pas parlé au cours de votre déposition.

– On n'en a pas découvert, dit l'autre en branlant la tête. Le tout ira à M. Arthur Wilmot, à moins qu'un autre parent ne se fasse connaître.

Andy se demandait quelle pouvait être la part de la vérité dans l'histoire du mariage de Merrivan. Il avait fait effectuer des recherches dans les différents états civils de Londres mais sans aucun résultat.

– Vous avez décrit Merrivan comme étant un négociant. Que faisait-il exactement ? Dans quelle partie travaillait-il ?

M. Vetch secoua la tête d'un air dubitatif.

– Je n'en ai pas la moindre idée. Il ne parlait jamais de ses affaires, et d'ailleurs il est venu ici au moment où il s'est retiré de la vie active. Peut-être s'occupait-il de thé.

– Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

– Il était assez prolixe sur cette question. C'était la seule chose dans le ménage à laquelle il prit quelque intérêt.

Ils avaient tous deux emprunté la route conduisant à Beverley-Green lorsqu'ils aperçurent un homme venant dans leur direction.

– N'est-ce pas le reporter Downer ? Je l'ai vu pour la première fois ce matin. Il paraît que c'est un homme très intelli-

gent, dit Vetch. Nous avons discuté de ce jugement de la Cour tranchant la question de responsabilité des agents mandataires. Il semble bien au courant de la procédure et des lois.

– Comme de toutes choses d'ailleurs, répondit Andy en faisant la grimace. Vous a-t-il posé des questions au sujet des affaires privées de Merrivan ?

– S'il me l'avait demandé je ne lui aurais pas répondu, fit le notaire indigné. Il y a le secret professionnel, et puis je suis un trop vieil oiseau pour m'abandonner à causer des affaires de mes clients. L'unique sujet qui nous a retenu n'était pas dangereux, il ne s'agissait que du coût actuel de la vie.

– À quel point de vue ? demanda Andy curieusement.

– Il me disait que cette maison avait dû coûter une somme formidable à Merrivan. Je n'avais pas à contrôler les factures que je réglais pour le compte de Merrivan, mais dans cette affaire, précisément, j'étais au courant. Je ne lui ai évidemment pas montré les quittances.

– Si vous aviez les documents sur la table vous les lui avez montrés, dit Andy. Ce bonhomme sait parfaitement lire à l'envers. Y avait-il une facture particulière dans le tas ?

– Oui, une de 130 livres. Ce n'était pas une facture à proprement parler, mais plutôt une note de Merrivan même : Stelling Frères, Livres 130. Que font les frères Stelling ? je l'ignore.

Andy ne lui donna pas le renseignement.

Les Frères Stelling étaient les plus grands joailliers de Londres et la petite note que le minutieux M. Merrivan avait jointe à ses paperasses, probablement après avoir détruit la facture ou la quittance, était le montant de son acquisition du gros brillant destiné à sa si facile conquête.

Entre-temps, ils étaient arrivés à hauteur de Downer et aussitôt Andy changea de sujet de conversation.

Après de brèves salutations, Downer confessa :

– Non, je n’ai pas été assister à la séance du Tribunal. J’avais une ou deux visites urgentes à faire et puis ce genre d’enquêtes me donne sur les nerfs. A-t-on sorti quelque chose de nouveau ?

– Rien qui n’ait été publié déjà ou qui puisse nous aider à faire la lumière, répondit Andy.

À ce moment le notaire les laissa pour rentrer chez lui, afin d’activer la liquidation des comptes de Merrivan.

– On n’a donc pas parlé du brillant que Merrivan avait acheté quatre ou cinq jours avant sa mort ? dit Downer en abattant quelques fleurs de sa canne et semblant tout absorbé par les effets de cette destruction. Je crois que ce doit être la bague que l’inspecteur Dane a trouvée dans l’herbe du jardin. Ce serait plutôt bizarre : le vieux Merrivan achetant un beau brillant pour le jeter cinq jours après à la rue. Mais je pense qu’il a du se produire ceci : Merrivan a acheté la bague pour en faire un cadeau, mais celle qui devait le recevoir devait aimer si peu le vieux, qu’à peine hors de sa vue, elle s’en est débarrassée. Cela a dû se produire vers les onze heures du soir.

– Cette idée m’est également venue à l’esprit, dit Andy. La femme que j’ai vue sortir peut avoir fait beaucoup de choses entre sa sortie de la maison et le moment où je l’ai aperçue…

Il y eut un silence, puis Downer reprit :

– Il y avait un agent de police au coin de Beverley, dans la grande rue. Il se trouvait arrêté à la porte d’une maison dont la servante venait de lui apporter une tasse de café chaud. Il y est resté en conversation jusqu’à 11 heures et demie, et il assure que personne n’est passé dans la grande rue entre onze heures et onze heures vingt.

Il était toujours occupé à décapiter d'innocentes fleurs et ne regardait pas Andy.

– Elle peut avoir pris un autre chemin, il y a deux bouts à la route, dit Andy.

Il y eut encore un silence puis Downer continua d'un ton monotone :

– À onze heures moins dix, un agent cycliste est passé à l'autre bout de la route, venant de Hylton road, et est entré dans Beverley. Il n'a rencontré personne jusqu'au moment où il s'est arrêté près de son collègue causant à l'autre bout avec la servante. Il avait évidemment une lanterne à sa machine, une forte lanterne éclairée à l'acétylène, et le chemin n'est pas très large. La femme n'aurait certes pas pu se dissimuler dans l'ombre d'une haie, n'est-ce pas ?

– C'est très curieux en effet, reconnut Andy. Mais la femme peut être revenue sur ses pas, car moi je suis rentré me coucher peu après son passage.

– Vous voulez dire qu'elle serait retournée chez Merrivan ? Downer fronça les sourcils. Retournée chez lui après avoir jeté sa bague !

– Elle peut l'avoir perdue, ce qui est une explication, dit Andy. Ayant constaté la perte qu'elle venait de faire, elle est peut-être revenue sur ses pas pour essayer de la retrouver.

– La bague a été retrouvée en dehors du chemin, poursuivit Downer indémontable. Ou bien elle l'a jetée, ou bien elle n'est pas venue par la route comme vous l'affirmez. Or, le centre de la pelouse est à environ quatre-vingts mètres de l'endroit où la bague a été trouvée.

– Non à quatre-vingt et un mètres, dit gravement Andy, ce qui fit rire Downer.

– Je reconnais avec vous qu'il n'y a pas grand-chose à tirer de cet incident de la femme. Ces hommes âgés ont souvent de très brillantes amies. Au fond c'était peut-être une professionnelle de la ville ou du village.

Il regarda fixement Andy dans les yeux mais ce dernier ne cilla pas. Cet homme savait. Comment il savait – soit par déduction ou par indication reçue – Andy ne s'en préoccupait pas.

– Nous ne devons pas desservir le caractère de Merrivan, dit-il. Cet homme vivait d'une vie opulente, pour autant que nous sachions.

– Elle n'a pas du moins tué Merrivan, continua Downer avec conviction, mais la chose vaut la peine d'être éclaircie. Scottie est très occupé ? demanda Downer brutalement.

Andy éclata de rire :

– Très, fit-il. Il est sur la voie de la rédemption. Je crois qu'il pose pour M. Nelson, l'artiste qui vit ici. Mais je n'ai nul besoin de vous parler de lui, Downer. Un homme comme vous doit le connaître sur le bout des doigts.

– Et je crois que Nelson également suit un cours de rénovation, dit Downer. Oui, j'ai fait l'enquête directement, d'une façon classique. Une charmante fille, Miss Nelson.

– Oui, une très charmante fille, agréa Andy.

– Je crois qu'elle doit être plutôt bouleversée par ces meurtres… Elle était amie de M. Merrivan, n'est-ce pas. Il lui a prêté 300 livres il y a environ neuf mois. Naturellement, cela ne me regarde pas, dit-il en s'excusant. Et ce n'est pas une affaire terrible pour une jeune dame d'emprunter de l'argent à un homme qui pourrait être son père.

Cela était du nouveau pour Andy car il se doutait bien que Downer n'avançait rien sans en être sûr.

– Comment avez-vous appris cela ? demanda-t-il.

– Quelqu'un me l'a raconté, fit-il en lui tendant la main pour prendre congé. Je regrette d'avoir été si long, mais je vous reverrai.

Comme l'un de ses hommes était précisément en mission auprès de lui, Andy le chargea d'une recherche très urgente.

– Allez en ville et tâchez de trouver la personne que Downer à vue hier. Je crois qu'il est descendu au Beverley Hôtel.

Andy se félicita peu après de son idée. En effet, M. Downer était arrivé la veille au soir et avait invité à sa table un commis de la banque *Micham*.

– Ce doit être un ami ou un parent, lui dit l'homme au téléphone. Son invité n'est d'ailleurs pas resté longtemps.

– Mais suffisamment pour dire ce qu'il savait, pensa Andy rageusement.

C'était évidemment là la source des renseignements de Downer. Le fait que son ami ou son parent pouvait être remercié pour indiscrétion importait aussi peu à Downer que s'il s'était agi de son pire ennemi.

Cet après-midi là, l'argent faisait à nouveau l'objet de la conversation chez les Nelson. Vêtu de sa longue blouse blanche, M. Nelson avait quitté son studio pour se rapprocher de sa fille. Il avait été fort tranquille toute la matinée, mais comme il n'avait guère parlé pendant le lunch et qu'il semblait préoccupé, Stella devint inquiète, car elle connaissait tous ces signes avant-coureurs des crises précédentes.

Il referma soigneusement la porte du studio derrière lui.

– Stella, dit-il, je me suis éveillé assez tôt ce matin et j'ai réfléchi à beaucoup de choses. Vous souvenez-vous de la somme

que nous avons empruntée à ce pauvre Merrivan, ou plutôt que vous avez empruntée ?

Stella fit signe que oui.

– La lui avons-nous rendue ?

Stella répondit affirmativement d'un signe.

– Où avez-vous été chercher l'argent pour le rembourser ? Je me souviens que nous ne sommes pas sortis de la gêne depuis ce prêt.

Elle ne répondit pas.

– N'était-ce pas 300 livres ?

– Oui, père, dit-elle tranquillement.

– Où diable avons-nous été chercher 300 livres pour les lui rendre ? Vous êtes sûre que nous l'avons payé ?

– Mais oui, père, j'ai même le reçu.

Il s'assit, le front penché, examinant ses ongles avec attention.

– Je n'en ai pas la moindre idée, dit-il. Tout cela me vient par bribes, comme des vestiges d'un rêve. Mais ce remboursement s'est-il fait pendant, et il hésita un moment, pendant cette horrible semaine qui vous a donné tant d'ennuis ?

Il n'avait jamais fait allusion à ces sept jours de torture morale pour Stella – sept jours pendant lesquels il ne rentra pas à jeun une seule fois.

– J'ai donc dû recevoir une grosse somme d'argent en une fois ? Mais d'où venait-elle ?

– Je n'en sais rien, répondit-elle.

Il tambourinait nerveusement sur la table, tandis qu'il réfléchissait profondément.

– C'est bizarre, ajouta-t-il. J'associe toujours cette période à un événement malheureux – quelque chose qui, confusément, me donne froid dans le dos – et je ne parviens pas à me rendre compte de ce que c'est. Je n'ai rien fait de particulièrement outrageant à cette époque ? questionna-t-il anxieusement.

– Non, père, fit-elle.

Les conséquences de cet acte infamant avaient disparu avec les preuves.

– Et vous ne savez rien ? dit-il en la fixant d'un regard intense. J'ai également eu des moments de contrition dans ces mauvais jours n'est-ce pas ? Et je crois que si j'avais fait quelque chose de mal je vous en aurais causé. Mais d'où cet argent a-t-il bien pu venir ?

Elle ne l'aida pas dans ses recherches. Elle avait supporté le poids de sa faute à lui au moment où il était le plus lourd. Elle ne voulait plus revivre ces moments-là même pour en faire partager la peine qui en découlait pour elle.

À la tombée de la nuit, Stella était occupée à arroser un parterre de fleurs sous ses fenêtres. Deux hommes se promenaient sur la route et elle entendit des bribes de leur conversation. C'était plutôt un monologue car celui qui parlait donnait peu d'occasions à son auditeur de placer un mot.

– Je pensais, lorsque je vous ai vu pour la première fois, M. Wilmot, que vous seriez plutôt difficile à interviewer. Vous autres, hommes calmes, pondérés et profonds, vous êtes tout à fait réfractaires au reportage…

M. Downer était en train de discuter un sujet particulièrement cher à M. Wilmot, c'est-à-dire M. Arthur Wilmot lui-même.

CHAPITRE XVIII.

Quelle était cette femme ?

Andy Macleod avait ordonné qu'on lui apporta tous les journaux, et il était encore au lit quand on les lui remit. Il chercha d'abord le *Mégaphone,* car il avait appris que Downer était venu en reportage spécial pour ce journal.

Ce ne fut pas sans appréhension qu'il l'ouvrit et rechercha l'article ; aussitôt il comprit que ses craintes étaient justifiées. Le *Mégaphone* n'est pas un journal de grande information sensationnelle. C'est plutôt un journal de parti politique, ayant une certaine couleur littéraire et possédant de très bons correspondants étrangers.

Les faits-divers étaient d'ordinaire relégués dans les pages intérieures, mais pour une fois, le *Mégaphone* avait rompu avec ses habitudes et les dernières nouvelles du crime mystérieux s'étalaient en toute première page.

Le titre en était :

LA FEMME DE MINUIT !

Suivait un sous-titre, en gras également, qui eut le don de faire jurer Andy et de le précipiter hors du lit.

LES RELATIONS DE MISS NELSON AVEC LA VICTIME.

Il ne lut pas immédiatement l'article mais songea à la douleur que sa lecture devrait occasionner à la jeune fille. Il en était consterné. Sa seconde pensée alla à M. Downer. Il n'avait jamais étranglé personne, mais il crut à ce moment que ce devait être une bien douce jouissance.

Il reprit le journal et se mit à lire :

« L'enquête à laquelle on s'est livré hier à Beverley au sujet du mystérieux crime de deux personnes n'a été en réalité qu'une enquête de pure forme, nous écrit notre correspondant. La procédure ne révéla aucun fait inconnu du public et on ne fit point un pas vers la solution de ce troublant problème.

» Pour une raison tout à fait spéciale, la police judiciaire n'a pas voulu faire connaître le nom de la personne qui s'était rendue chez M. Merrivan vers dix heures et demie du soir, le jour du crime, et qui aurait quitté cette maison, ainsi que la chose a été établie, vers onze heures. Le Docteur Macleod, qui n'est pas seulement un docteur éminent, mais aussi un très brillant membre de la Chambre des Recherches, la terreur des malfaiteurs, a déclaré sous la foi du serment qu'il avait vu une femme quitter la maison du crime à cette heure-là. Il est également établi que la nuit noire – la lune était entièrement cachée par les nuages – n'a pas permis au Dr Macleod de suivre la femme du regard lorsqu'elle traversa la pelouse. Qu'une femme ait quitté Beverley-Green est parfaitement exact ainsi que je l'ai reconnu au cours de mon enquête. C'était la servante d'un voisin allant mettre une lettre à la poste qui se trouve au croisement du chemin privé de Beverley-Green et du chemin provincial. Il est certain que c'est là la femme qui a été aperçue par le Dr Macleod et non celle que le sommelier de la victime a entendu discuter avec son maître. Alors ! Qui était cette femme ? Il est de notoriété publique à Beverley qu'il s'agissait de Miss Stella Nelson, la fille de l'éminent artiste Kenneth Nelson résidant à Beverley-Green.

» Ce n'était un secret pour personne que M. Merrivan éprouvait pour cette jeune dame – et ceci peut être répété sans offense – la plus vive des sympathies. Il lui avait même offert de l'épouser, proposition qui a dû être agréée favorablement puisque trois jours avant sa mort, M. Merrivan avait acquis une riche bague de fiançailles chez Sterling frères. Le jour suivant le

meurtre, cette bague a été retrouvée dans l'herbe à environ trente mètres de la porte d'entrée de la maison de Miss Nelson. Il est aussi avéré que quelque temps auparavant, Miss Nelson s'était trouvée dans de gros embarras financiers et qu'elle avait obtenu un prêt de 300 livres de M. Merrivan, en lui donnant deux traites tirées sur l'homme qui est actuellement désigné comme le meurtrier probable : Abraham Selim.

» Ces traites, qui étaient dans la maison au moment du crime, ont disparu. Comment cette jeune fille fit-elle la connaissance d'Abraham Selim ?

» Comment parvint-elle sans garantie à se faire confier une pareille somme ? La question de ces relations doit encore être éclaircie ; il est indubitable que le nom de Darius Merrivan apparaissait sur les traites comme accepteur, il est aussi certain que lorsque ces traites lui furent présentées au paiement, ce fut un réel coup de tonnerre. La vérité est que ces traites constituaient des faux. Je ne prétends pas suggérer que Miss Nelson fut au courant de ces faux en écritures et qu'elle avait partie liée dans cette fraude. Une semaine avant la tragédie, M. Merrivan avait montré ces traites à son neveu, M. A. Wilmot, ainsi que le certificat de mariage de l'une de ses anciennes servantes, conservé sans doute pour des raisons sentimentales ; c'est en présence de son neveu que le tout, avec d'autres documents sans grande importance, fut enfermé dans le bureau se trouvant dans la salle où l'assassinat a été commis, celle où il reçut Miss Nelson le jour de sa mort tragique.

» Tous ces documents ont disparu. Lorsque la police vint procéder aux premières constatations, on remarqua dans le foyer de la grande cheminée monumentale, un tas de cendres provenant de papiers brûlés. Il est donc pertinent que le meurtrier a pillé le coffre-fort en vue de retrouver les dits papiers pour les détruire avant son départ. Qui avait un intérêt à faire disparaître ces pièces compromettantes ? Évidemment la seule personne qui avait commis les faux.

» Maintenant, en ce qui concerne les allées et venues de Miss Nelson il est probant que si un témoin l'a vue entrer, il n'y a pas de témoignage établissant sa sortie de la maison du crime. Les déclarations du Dr Macleod peuvent être considérées comme une erreur très possible. Il a vu quelqu'un passer sous ses fenêtres : il croit avoir vu quelqu'un sortir de la maison Merrivan. Je dis « croit », car je me suis rendu dans la maison habitée par le Dr Macleod et j'ai pu me rendre compte qu'il est impossible de voir, de cet endroit, la porte d'entrée de la maison Merrivan. Cette erreur fort compréhensible du Docteur est venue se retourner contre lui et aggraver encore ses propres difficultés.

» Par dessus tout, il y a lieu de remarquer la singulière attitude du Dr Macleod qui s'est donné énormément de peine pour passer sous silence l'important rôle joué dans cette affaire par la visiteuse de la soirée. La première fois, il fait allusion à une voisine – ce qui ne cadre pas avec son affirmation d'avoir vu une femme passer sous ses fenêtres ; la fois suivante, c'est une autre histoire qu'il trouve à raconter. Quant à la découverte du brillant, il l'a traitée bien légèrement. Il n'a en réalité montré de constance et de persévérance qu'à tenir à l'écart le nom de Miss Nelson, en se tenant toujours entre elle et ceux qui, comme lui, donnent tous leurs soins à trouver le coupable. »

Andy relut deux fois l'article. C'était un réel chef-d'œuvre, le faux se mêlait à tant de vérités qu'il fallait être au courant de tous les détails de la cause pour les démêler les uns des autres. Toute la matière de cet article avait certainement été donnée par Arthur Wilmot, Downer s'étant contenté de lui prêter la présentation nécessaire.

Andy s'habilla très rapidement et s'en fut trouver Stella. Au premier coup d'œil il constata qu'elle avait connaissance de l'article du *Mégaphone*.

– M. Scottie l'a lu le premier, dit-elle, comme elle fermait la porte derrière lui, et il a emmené Père faire un tour et prendre des esquisses. Heureusement, il avait déjà préparé le terrain.

– Votre père l'a-t-il lu ?

Elle répondit négativement.

Stella paraissait en possession de tous ses moyens, lui sembla-t-il, alors qu'il croyait la trouver sinon en proie à une attaque de nerfs, du moins fort bouleversée… Au lieu de cela il la trouvait calme et grave.

– Je crois que c'est Arthur qui lui a raconté cette histoire… mais vous connaissez la vérité toute entière, Andrew.

– Toute entière ?… Mais j'ignorais tout de l'emprunt que vous avez fait. Évidemment, vous l'avez fait pour votre père ?

– Oui, répondit-elle sans hésitation… Il serait insensé de prétendre qu'en ces moments-là père n'a pas été absolument effroyable.

Et elle le regarda avec une petite flamme dans les yeux qu'il ne lui avait jamais vue.

– Et c'est aussi vrai que vous m'avez protégée, Andy ! Que va-t-il arriver maintenant ?

– Je vais faire ce que Downer attend, c'est-à-dire envoyer ma démission. Je le ferai encore ce matin, dit-il d'un ton résigné mais ferme. Stella soupira.

– Alors, cela vous a ruiné, professionnellement ! Oh Andy !

– Je reconnais ne pas me faire de fausse idée au sujet de ce que raconte ce co… ce monsieur, continua Andy, mais je prétends que si j'ai négligé une partie de mes devoirs, c'est parce que je savais que cela ne m'aurait pas conduit vers le criminel. Je sais que ce n'est pas vous qui avez tué. Mais si je démis-

sionne, je dois aussi intenter un procès contre le *Mégaphone,* ce que vous serez également obligée de faire. Mais nous n'irons pas jusqu'au procès : je connais un moyen bien plus efficace et plus rapide. Cette femme fatale sous ma fenêtre ! Évidemment que je ne l'ai pas vue, puisqu'elle n'existe pas, ajouta-t-il sans honte. Je constituais simplement un alibi pour vous. C'est une malchance extraordinaire que la servante de Sheppard ait été porter une lettre ce soir-là et qu'elle en ait avisé le reporter.

– Alors ce serait donc vrai ce que Downer déclare à ce sujet ?

Andy approuva de la tête :

– Downer ne commet jamais d'erreur de ce genre. S'il déclare que la servante est sortie à onze heures, vous pouvez parier tout ce que vous possédez que c'est exact. C'est Wilmot qui l'a documenté. Il est aussi vrai que Wilmot n'a aucun droit à détenir les documents. Vous disiez pourtant avoir emporté les traites, n'est-ce pas ?

Stella resta silencieuse, puis au bout d'un moment, elle déclara :

– Andy, je dois vous faire une confession. Je vous l'aurais dit plus tôt mais M. Scottie m'a conseillée de n'en rien faire.

Et elle raconta alors, avec toute sa franchise, la visite de Wilmot venant lui montrer les traites intactes. Elle n'oublia pas le geste de Scottie qui était à proprement parler une attaque ou plutôt un vol commis avec violence.

La lumière se fit tout à coup dans l'esprit d'Andy.

– Ah ! je comprends. Il revient vers vous avec des atouts dans la main ! Personne ne peut établir que son oncle ne lui a pas montré les traites huit jours avant de mourir. Leur disparition, venant peu après la constatation de cendres dans le foyer, confirme absolument ce qu'il déclare, ou mieux le rend vrai-

semblable. Maintenant qu'allons-nous faire Stella ? J'ai donné à cette brute la permission de pénétrer dans la maison mortuaire, c'est là qu'il a trouvé les documents… Qu'était-ce ? Un certificat de mariage d'un vieux serviteur, les traites et quelques autres papiers sans importance. Attendons !

Il s'élança hors de la maison et traversa rapidement le chemin.

CHAPITRE XIX.

L'homme derrière les rideaux.

C'était le dernier jour que la police occupait la maison et il eut la chance d'y retrouver le sergent qui était précisément de service le jour où Wilmot y pénétra.

– Non, Monsieur, je crois qu'il est resté presque tout le temps dans la chambre à coucher. Il n'a pas été long, d'ailleurs… répondit le sergent à la question d'Andy.

Andy monta l'escalier quatre à quatre. Il avait déjà visité et fouillé la chambre trois ou quatre fois. Il recommença, et avec le plus grand soin, l'examen approfondi de tout le mobilier. D'instinct, il s'acharna sur le lit, qui présentait le plus de chances de dissimuler une cachette quelconque. Les deux roses, dont l'une se trouvait sur l'écusson à la tête du lit et l'autre au pied du lit, frappèrent son attention : la première était bien d'équerre, l'autre au contraire était un peu de travers. Il la tâta soigneusement, essaya de la faire jouer et, sentant la résistance faiblir, il accentua sa poussée. Il eut la joie d'entendre un léger déclic et tirant la fleur à lui, il découvrit enfin la cachette tant cherché. Mais la cachette était vide.

Pas tout à fait vide cependant, car Andy qui ne voulait rien laisser au hasard, eut soin de la tirer à fond. Et tout au bout du tiroir, contre le panneau, et pris dans la jointure, il trouva une petite feuille de papier portant trois séries de chiffres. Le premier mentionnait Livres 6,700 et avait été barré, le second était de Livres 6,500. Cette somme aussi avait été biffée, mais en dessous figurait le chiffre Livres 6,370. La différence était Livres 130. Le prix de la bague ! Andy était certain d'une chose, c'est

que les fameuses traites avaient été enfermées dans ce tiroir et avec elles, le certificat de mariage d'une ancienne servante. Il siffla d'étonnement en relisant le chiffre de Livres 6,370.

C'était un homme méthodique que M. Merrivan ! Il tenait compte de la somme contenue dans le tiroir et lorsqu'il faisait un prélèvement, il barrait la somme du premier total et inscrivait en-dessous la différence. Pour Andy, c'était une certitude. Ses yeux pétillèrent de satisfaction.

Il alla retrouver Miss Nelson, le cœur gonflé d'espoir ; elle était toujours à la place où il l'avait laissée en la quittant.

– Andy, il ne faut pas songer à démissionner… dit-elle, quand il entra dans la chambre. Je vais écrire une confession contenant toute la vérité et je vous la remettrai.

– Et comment allez-vous expliquer l'affaire de Scottie ? dit-il. Non, ma chérie, nous sommes des exemples vivants de ce vieil adage qui affirme que les trompeurs sont pris dans la toile qu'ils tissent pour les autres. Nous sommes tellement bien ligotés ensemble, que l'un doit entraîner l'autre. Mais de toute façon, je ne démissionnerai pas. Je laisse aller les choses jusqu'à ce que je sache ce que le parquet général en pense. Le parquet est tellement habitué aux critiques des journaux qu'il n'y prête plus attention, ou si peu ! Dans le cas pressent, il y a un froid entre le *Mégaphone* et le parquet au sujet de la parution d'un article indiscret qui a créé un très gros scandale.

Andy, en effet fut rappelé et retourna à Londres ; il passa deux heures avec son chef immédiat et le résultat en fut qu'il sortit de là avec son autorité renforcée. Plus tard, en rentrant, il trouva chez lui une note d'excuses de Downer, ce qui n'était pas tout à fait dans la manière de ce dernier.

M. Nelson à sa rentrée dut évidemment prendre connaissance de l'article qui l'intéressait ainsi que sa fille. Il partit aussitôt muni d'une bonne canne de golf à la recherche de Downer

et, par la même occasion d'Arthur Wilmot, mais il fut finalement calmé par Scottie.

– C'est monstrueux, Macleod, monstrueux ! Je vais poursuivre ces gens-là pour injures calomnieuses et je briserai la tête de ce gredin !

– Vous pouvez faire ce que vous voulez au sujet d'un procès, dit Andy, mais vous me mettrez dans une situation fâcheuse si vous intervenez en ce moment. Je vais entreprendre d'affaiblir l'influence de Downer. J'oserais affirmer qu'il tient un rude article de prêt pour nous, mais il n'est pas encore imprimé ! Il faut s'attaquer aux reporters comme un avocat s'attaque aux témoins de l'accusation. Il faut ébranler leur crédit. Je vais donner à Wilmot le plus grand coup qu'il ait reçu de sa vie.

M. Arthur Wilmot avait trouvé en Downer un homme sensible et de grand jugement. Il lui avait déclaré à plusieurs reprises, qu'il n'était pas homme à nouer des amitiés aussi subites que vite rompues et M. Downer ne l'avait pas contredit. En fait, il s'était dit, la première fois qu'il l'avait vu :

– Voilà un homme difficile à connaître.

Ils dînaient ensemble dans un cabinet particulier de Beverley ce qui avait l'avantage pour Wilmot d'être assez loin de Beverley-Green, et pour Downer, d'être tout proche du bureau du télégraphe.

– L'article que vous avez écrit était assez mordant, Downer !

– Mais non, je ne le pense pas, fit Downer avec indifférence. Il place la jeune dame dans une fausse position, mais après tout, M. Wilmot, nous avons notre responsabilité comme citoyens et bien que je ne suggère et n'ai jamais suggéré qu'elle connût quoi que ce soit du meurtre, elle est certainement intervenue dans les préliminaires.

– Je le reconnais avec vous, acquiesça Wilmot. Mais j'attire votre attention sur un point. Je ne désire pas du tout que l'on sache ou que l'on devine que c'est moi qui vous ai donné toutes ces indications. Vous m'aviez promis de ne pas me citer lorsque je vous ai dit que je l'avais vue entrer dans la maison.

– Sous ce rapport, corrigea l'autre, vous pouvez être sûr que je ne placerai pas un mot vous concernant et pouvant vous compromettre si légèrement que ce soit… Vous ne m'avez rien raconté de vos propres affaires intimes, M. Wilmot, parce que vous n'êtes pas de ceux qui portent leur cœur sur leur veston, mais vous ne m'arracherez pas de l'esprit que cette jeune dame ne vous a pas traité d'une façon désagréable ?

– En effet, fit sèchement le jeune homme. Mais n'en parlons pas. Je ne lui en garde point rancune, mais comme vous le dites nous avons certains devoirs en tant que citoyens.

– C'est très exact, approuva M. Downer.

Après dîner, ils rentrèrent à Beverley-Green en choisissant le chemin qui s'écartait de la maison Nelson, Downer devenait impatient ; il avait recueilli certains faits nouveaux, mais pour les faire paraître il lui était nécessaire d'obtenir la permission de Wilmot. Plus tard, lorsque tous les fils conducteurs seraient en sa possession, il se dispenserait de l'autorisation de Wilmot.

Il commençait à se faire tard et bien qu'il y eut un fil réservé pour lui au bureau de poste, il avait encore assez bien de travail à terminer.

Il accepta l'invitation de Wilmot d'entrer pour une minute ou deux et pénétra dans la chambre où Andy avait été introduit le jour où il y constata la présence d'un chapeau de femme inachevé.

C'était une belle et vaste chambre, ayant deux grandes fenêtres à vitraux de couleur et très enfoncées sur lesquelles

d'épais rideaux de velours étaient tirés. Wilmot dut déverrouiller la porte avant de pouvoir l'ouvrir.

– Nous y voici, fit-il. Prenez un siège, Downer… celui-là… il est plus confortable. Voulez-vous boire quelque chose ?

– Non, merci, dit Downer. J'ai encore du travail à finir. Eh bien quoi, alors, au sujet de cette jeune fille ? Je dois continuer mon histoire d'aujourd'hui. Avez-vous une raison de croire que Macleod en est amoureux ?

– Un moment, dit Wilmot qui se leva et alla vers la fenêtre du fond pour en tirer les rideaux de côté. Je croyais sentir un courant d'air, et c'est cette infernale fenêtre qui est ouverte. Dieu sait qui est venu écouter ?

Il referma la fenêtre, fit retomber les rideaux et revint s'asseoir.

– C'est un point que j'aimerais ne pas vous voir aborder actuellement… reprit-il. C'est une jeune fille très impressionnable et je suis certain que le drôle l'a fascinée.

– Alors, il y a quelque chose entre eux ? demanda l'alerte Downer.

– Il doit y avoir une sorte de…

Wilmot hésita.

– J'ai de la difficulté à l'exprimer. Voilà ce qui en est à mon avis : c'est un homme qui est de beaucoup plus âgé qu'elle, et il a employé tout son art et toutes ses ruses…

– Je crois que je ne présenterai pas cela de cette façon, dit Downer, gentiment. Il y a certaines limites qui s'imposent, même pour un reporter. Dirons-nous qu'une très grande amitié lié ces deux jeunes gens ? Le lecteur comprendra tout de suite. Cela donnera l'idée qu'il a été ensorcelé par la jeune fille.

Ce fut à ce moment que l’on frappa à la porte et qu’une voix de femme demanda :

– Pouvez-vous voir M. Macleod ?

Les deux hommes échangèrent un regard et Downer approuva.

– Faites-le entrer, dit Wilmot dont les lèvres devinrent brusquement sèches.

– Bonsoir, Downer, bonsoir M. Wilmot.

Andy tira son chapeau et resta près de la porte.

– Vous ne vous asseyez pas Macleod ? dit Wilmot nerveusement. Vous connaissez M. Downer, je crois ?

– Je le connais parfaitement, fit Andy sans enthousiasme.

– Vous m’en voulez à propos de mon article, n’est-ce pas, Macleod ? riposta Downer d’un air surpris. Vous êtes trop vieux dans la partie pour vous faire du mauvais sang au sujet de ce que disent les journaux.

– C’est, je présume, la source de vos informations, dit Andy sans tenir compte de la question et tendant la tête vers Wilmot.

– Je n’ai pas à le dire…

– Dieu sait pourquoi, grogna Andy. Je vais dire ceci pour vous Downer. Dans vos articles vous serrez la vérité de près, de très près et c’est bien la première fois. Ce matin, vous avez écrit un tas de choses – Downer sourit – destinées à contrebattre l’action de la justice. Ne m’interrompez pas, je vous en prie. Je ne vous ai jamais parlé sur ce ton et c’est la dernière fois que je le fais. Miss Nelson peut, à son gré, intenter une action contre votre journal et, si elle le veut, cela leur coûtera vingt mille livres.

– Les rapports que j’ai fait sont authentiques !

– Authentifiés par qui ? Par cet homme !

Andy tendit le doigt vers le tremblotant Wilmot.

– Je vais vous montrer quelle foi on peut avoir dans les racontars de cet individu.

Il s'avança vers Wilmot et le regarda bien en face :

– Je viens faire une enquête au sujet des 6,370 livres qui ont disparu du tiroir secret de M. Merrivan, dans sa chambre à coucher.

Wilmot bondit comme s'il avait été frappé.

– Quoi ! s'écria-t-il. Quoi !

Et ce fut tout ce qu'il put dire.

– Et des documents que vous avez volés !…

– Volés ! hurla-t-il. Que voulez-vous dire ? Je suis l'héritier de mon oncle !

– Je le répète : volés ! Quant à être son héritier, ce sera à la Cour à en juger. Il y avait également un certificat de mariage…

Il ne perdait pas Wilmot de vue et il le vit tressaillir.

– Maintenant, Wilmot, je crois que vous en avez assez fait pour vous attirer quelques ennuis. Qu'allez-vous faire maintenant ?

Arthur Wilmot respirait avec peine. Il était incapable de parler et Andy se tourna vers le reporter.

– Vous apparaît-il maintenant que cet homme est suspect et que vous pouvez être accusé de conspirer avec lui contre une honnête femme ?

– Je ne suis pas du tout dans ce cas-là… fit Downer avec force.

Mais il était sérieusement alarmé.

– Je me contente de faire un rapport des éléments qui me sont communiqués.

– Et vous ajoutez aux événements pour les corser, fit Andy. Vous n'êtes plus un spectateur désintéressé, Downer, vous êtes devenu participant. Je puis dire plus, car je fais la déduction que vous êtes au courant de ce vol…

– Ce n'est pas un vol, interrompit Wilmot, retrouvant la voix. Je reconnais avoir pris certaines pièces chez mon oncle. C'était son désir que je le fasse.

– Et en avez-vous informé le notaire ? demanda froidement Andy.

– Cela n'était pas nécessaire.

– C'était indispensable !… corrigea Andy.

– J'ai emporté ces documents craignant qu'ils ne tombent entre les mains des servantes.

– Qu'y avait-il ? demanda Andy.

– Si vous étiez venu me voir plus tôt, je vous les aurais montrés, continua Wilmot.

– Mais encore qu'y avait-il ?

– Il y avait un certificat de mariage, une certaine somme d'argent en billets de banque – ce doit être le montant que vous avez cité bien que je n'ai pas compté les billets – une liste d'actions et d'obligations et…

Il s'arrêta une seconde, puis il ajouta délibérément :

– Deux fausses acceptations tirées par Nelson en faveur d'Abraham Selim et acceptées par mon oncle. L'acceptation

était fausse. Ces traites m'ont été volées par un repris de justice à votre dévotion et fort probablement détruites.

– Quand ce vol a-t-il été commis ?

– Il y a deux nuits.

– L'avez-vous signalé ?

– Non, vous le savez parfaitement bien.

– Pourquoi pas ?… dit froidement Andy. La loi vous protège comme toute autre personne. Vous ne me laisserez pas croire que vous vous laisseriez dévaliser sans rien dire, alors que la place pullule de policiers de toutes sortes.

Wilmot resta silencieux.

– De toute façon, nous devons voir ces pièces. Où sont-elles ?

– Je les ai enfermées dans mon coffre-fort, dit Wilmot de fort mauvaise humeur.

Il prit son trousseau de clefs et se mit à la recherche de la clef du coffre.

– Où diable est donc cette clef ? grogna-t-il.

Andy le soupçonna de vouloir éviter la remise des documents, mais la surprise de Wilmot était sincère. Il n'aurait pu simuler cette pâleur pendant qu'il examinait son trousseau clef par clef.

– Je l'avais encore à mon trousseau ce matin, au bain, dit-il. Je n'ai abandonné mon trousseau qu'à ce moment.

Puis il tira le panneau qui cachait son coffre.

– Le coffre n'est pas fermé, dit Andy.

Wilmot eut une exclamation de surprise, ouvrit le coffre et y glissa la main.

– Bon Dieu ! soupira-t-il. Je croyais qu'on m'avait volé !

Il jeta la boîte plate sur la table.

– Et les autres documents, dit Andy.

– Voici la liste des actions et…

Il s'agrippa à la table, le front subitement couvert de sueur, la face égarée.

– Je jure que je l'ai mis là… murmura-t-il.

– Quoi ?

– Le certificat de mariage !

À ce moment les yeux d'Andy se tournèrent machinalement vers la porte. Entre celle-ci et les épais rideaux de la fenêtre se trouvaient trois commutateurs électriques commandant l'éclairage de la place. Il vit une main émerger des rideaux et se tendre vers les interrupteurs. Il fut momentanément paralysé de surprise, la main atteignit le bouton, le tournait et plongeait la chambre dans l'obscurité la plus complète. Une seconde après, un jet de lumière, provenant d'une torche électrique leur éclairait le visage et les éblouissait.

– Ne bougez pas, dit une voix enrouée. Si vous bougez, je tire, que vous soyez reporter, policier ou voleur !

– Qui êtes-vous, dit Andy durement.

– Abraham Selim ! fit la voix.

Une seconde après la porté s'était ouverte et refermée.

Ils entendirent la clef grincer dans la serrure, puis ils perçurent le claquement de la porte d'entrée.

Andy se jeta vers la fenêtre et écarta les rideaux, mais il ne put rien apercevoir à travers les vitraux de couleur, même s'il eut fait grand jour. Il s'empressa d'ouvrir ; sa nervosité, lui fit perdre une bonne minute et lorsqu'il parvint à sortir, l'étrange visiteur avait disparu.

Le reporter et Wilmot vinrent le rejoindre à l'extérieur. La servante accourue aux furieux coups de sonnette de Wilmot, s'était jointe à leur groupe.

– Encore une aventure à l'actif de votre ami Scottie, dit Wilmot entre les dents.

Andy tourna la tête dans sa direction.

– Mon ami Scottie, comme vous dites, aurait sans doute laissé là les 6000 livres ? Et puis, mon ami Scottie ne s'offre pas le luxe d'une manucure !

Andy prit son sifflet et donna un coup prolongé. Un policeman arriva bientôt au pas accéléré.

– Envoyez-moi le sergent de service et téléphonez à la permanence d'arrêter toute personne inconnue de la ville. Prenez tous les hommes disponibles. Vite !

CHAPITRE XX.

M. Boyd Salter reçoit une visite.

À cette heure-là, Scottie aurait pu être dehors, mais précisément ce soir-là il aidait Miss Nelson à emballer la dernière œuvre de M. Nelson. Il n'avait pas quitté la maison de la soirée, affirma Stella à Andy, qui retourna chez Wilmot. M. Downer était parti.

– Je vais emporter cet argent, dit Andy en prenant les billets. Et maintenant Wilmot, vous allez me dire ce que vous savez au sujet de ce certificat de mariage.

– Pensez-vous que c'était réellement Abraham Selim ?

– Je suis certain que c'est l'assassin de votre oncle, fit Andy brièvement. Il a braqué sur nous le revolver qui lui a servi à le tuer.

M. Wilmot trembla.

– Le certificat attestait le mariage consacré entre un homme appelé John Severn et Hilda Masters, une bonne à tout faire. Le mariage a été célébré il y a trente ans environ à la Cathédrale St-Paul.

Andy fronça les sourcils en réfléchissant.

– Le nom de votre oncle figurait-il dans cette pièce ?

Wilmot secoua la tête.

– Vous ne connaissez personne s'appelant John Severn ? N'avez-vous jamais entendu votre oncle parler de lui ?

– Jamais… dit Wilmot. Maintenant, Macleod, au sujet de cet argent. S'il y a moyen d'éviter des ennuis ?… Je l'ai réellement pris pour le mettre de côté, mais comment avez-vous trouvé cela ?

– Vous connaissez mes méthodes, Wilmot, dit Andy sarcastiquement. C'est peut-être vilain de ma part, mais je vous conseille fortement de vous tenir à l'écart de ce Downer, qui ne vous lâchera pas avant que vous ne lui ayez tout dit et puis vous trahira comme il le ferait d'Abraham Selim lui-même.

Wilmot semblait avoir la même opinion que le jeune homme.

– Il a été effrayé par cette menace de procès, dit-il. Je crois qu'il sera plus réservé dans l'article de demain. En outre, l'apparition subite d'Abraham Selim lui procurera toute la copie nécessaire.

C'était d'ailleurs l'opinion d'Andy.

Il alla souhaiter la bonne nuit à Stella avant de rentrer. Scottie était déjà couché comme un homme vertueux qu'il était devenu.

– Tout le monde à Beverley est subitement devenu très aimable pour moi, lui annonça Stella. Je n'ai jamais autant reçu de visites en une fois ; les Sheppard, les Mason, les Gibs, sont tous venus me voir. Ils sont tous furieux contre Arthur Wilmot. Que diront les journaux de demain ? demanda-t-elle.

– Peu de chose, répondit Andy. Downer aura assez à faire en parlant du vol commis chez Wilmot et à raconter l'intervention mystérieuse d'Abraham Selim. Il profitera de l'occasion pour retirer ce qu'il a dit sur vous. Dans des circonstances pareilles, on menace souvent les journaux de leur intenter un procès mais on ne va jamais plus loin que les menaces. Mais Downer savait qu'il avait dépassé la mesure et je le sentais fort inquiet à ce propos depuis que j'avais lu son morceau. Il n'a

pas été loyal d'écrire cet article, sans se soucier de mon opinion, mais il n'est pas facilement effrayé. Je crois maintenant qu'il a quelque doute sur la valeur morale de Wilmot.

Le brouillard qui entourait le crime de Beverley semblait devenir plus opaque. Andy tâtonnait dans les brumes, incapable de se diriger sans aucun fil conducteur. L'apparition d'Abraham Selim lui permettait pourtant de croire qu'il se rapprochait de la solution. Pourquoi cet homme avait-il risqué sa sécurité pour se procurer uniquement un certificat de mariage sans valeur apparente ? Qui était John Severn et qui était Hilda Masters ?

Il attendit à la pension pour y recevoir de temps à autre un avis téléphonique des policiers lancés à la chasse de l'étranger. Les policiers des villages voisins aidaient aux recherches. Les grandes routes furent parcourues par des patrouilles et les carrefours furent gardés. Le travail était toutefois trop important pour des forces de police aussi faibles. Il allait pourtant abandonner son attente et revenir au petit jour. Vers une heure, il sorti de la pension pour respirer un peu l'air frais de la nuit. Il avait mal à la tête dans sa chambre surchauffée. Il rencontra l'inspecteur Dane qui avait fait un tour en vélo pour recueillir les dernières nouvelles.

– Nous avons arrêté toutes les autos d'ici à Cranford Corner. Pensez-vous qu'il faille visiter Beverley maison par maison ?

Andy secoua la tête.

– Je ne vois pas le résultat que nous pourrions obtenir… dit-il. Si Selim est un habitant de la localité, il est rentré chez lui. D'autre part il est impossible de visiter de fond en comble toutes les maisons. Et puis, il faut avoir les autorisations nécessaires et nous ne les avons pas. Peut-être…

Andy allait continuer lorsque la tranquillité de la nuit fut rompue par un coup de feu. Il fut bientôt suivi d'un second, d'un

troisième, puis, peu après d'un quatrième. Cela venait de la direction de la colline près du village.

– Ce ne sont pas des braconniers, remarqua Dane.

– Les braconniers n'emploient pas de revolver, trancha Andy, et je suis sût que ce sont des coups de revolver.

Le téléphone de la pension se mit à sonner vigoureusement : ils l'entendaient du dehors avant que le directeur Johnston ne vint les appeler.

– C'est M. Boyd Salter… Il désire vous voir tout de suite. C'est son mot : d'urgence.

Andy bondit dans la maison et prit le récepteur à l'oreille. Il reconnut la voix de M. Boyd Salter.

– Est-ce vous, Macleod ? Avez-vous entendu les coups de feu ?

– Oui, Monsieur.

– C'est moi qui ai tiré sur eux, expliqua-t-il brièvement. On a essayé de me cambrioler et on était déjà parvenu à l'intérieur. J'ai vu un homme s'enfuir du côté de Spring Covert. Pouvez-vous venir ?

Andy alla chercher sa voiture au garage de la pension, la mit en marche et emmenant Dane, il fila à toute vitesse par la route provinciale. Peu de temps après, il arrivait à la loge des gardes.

M. Boyd Salter, qui était livide et ne paraissait pas être bien, les attendait dans sa bibliothèque.

– Je regrette de vous avoir dérangé, dit-il.

– Avez-vous vu l'homme ? demanda Andy vivement.

– Je ne l'ai vu que de dos. Il était certainement dans la maison depuis une demi-heure lorsque j'ai entendu du bruit… Et je ne l'aurais même pas entendu si ce coquin n'avait eu l'audace de venir dans ma propre chambre.

Il lui montra la fenêtre qui avait été forcée. C'était dans un petit salon à côté de la bibliothèque.

– Il a été également dans la bibliothèque… Voyez ces bureaux ont été forcés.

Les tiroirs en effet gisaient ouverts sur le plancher, et leur contenu était répandu à terre.

– Il croyait probablement qu'il y avait de l'argent ici, continua-t-il. Mais je ne conserve jamais de valeurs dans ma bibliothèque.

– A-t-il pénétré dans d'autres chambres ?

– Je crois qu'il a été dans la chambre de mon fils, qui est actuellement à Cambridge, mais je n'en suis pas très sûr.

Il conduisit tout le monde à l'étage au-dessus mais rien n'avait été dérangé bien que la porte de la chambre du jeune Salter fut restée ouverte.

– Il peut s'être trompé et avoir pris cette chambre pour la mienne, qui est justement en face… Je ne sais ce qui m'a réveillé. C'est peut-être le grincement de la porte ; pourtant j'ai tellement horreur de ces grincements que les portes sont huilées régulièrement.

– Rien n'a été enlevé ? demanda Andy.

– Rien. Il n'a pas eu le temps. Au moment où je m'asseyais dans mon lit pour mieux écouter, j'ai entendu le glissement de ses pieds dans le couloir. Aussitôt levé, j'ai ouvert et je l'ai aperçu tout au fond du couloir. Je me suis élancé pour appeler Telling. J'ai encore pu l'apercevoir au moment où il escaladait la

fenêtre de la bibliothèque qui était dans l'obscurité lorsque j'y entrai. J'avais en main le revolver automatique qui est toujours dans ma chambre et j'ai tiré dans sa direction, tandis qu'il descendait les marches de la terrasse pour disparaître dans la nuit.

– Vous ne l'avez pas entendu parler ?

M. Salter fit non de la tête.

C'était le travail d'un expert. Andy le reconnut du premier coup d'œil. S'il n'avait été certain que Scottie dormait en ce moment du sommeil du juste – et il ne pouvait comprendre qu'il soit revenu à ses anciennes erreurs – il aurait juré que c'était lui le visiteur nocturne.

En outre, il était convaincu que Scottie ne pénétrait jamais dans une pièce sans l'avoir étudiée consciencieusement. Or, ce malfaiteur n'avait pas suivi un plan bien déterminé. Scottie n'aurait pas retourné tous les tiroirs et ne serait certes pas entré dans la chambre de M. Salter.

– C'est le second cambriolage cette nuit, dit Andy.

Et il raconta la visite reçue par M. Wilmot.

– Abraham Selim… fit pensivement M. Salter. Non, je ne suis pas d'accord avec votre théorie, M. Macleod.

– Il n'y a donc rien qui manque.

– Je ne le pense pas, dit l'autre en secouant la tête. Il n'y a rien ici qui puisse tenter un voleur… À part quelques baux… et je ne pense pas que cela ait pu l'intéresser…

– Et cela ? fit Andy en se dirigeant vers le foyer, et en désignant des cendres de papier brûlé.

On en avait aussi trouvé chez Darius Merrivan, le soir du crime.

– Avez-vous brûlé quelque chose ?

– Non, répondit M. Salter. L'écriture est-elle encore visible ? Elle l'est parfois encore après être passée au feu…

Andy s'agenouilla et dirigea sa lampe de poche vers les cendres.

– Non, on a écrasé les cendres, répondit-il en prenant avec soin un morceau de papier échappé à l'écrasement. Il le porta sur la table. Il essaya de lire :

– Cela ressemble à R Y L, dit-il. Une curieuse combinaison de lettres.

– C'est est Orylbridge, suggéra Boyd Salter. J'ai des propriétés dans ce village.

Et il ramassa quelques papiers éparpillés.

– Je ne pourrais rien contrôler cette nuit. Peut-être pourrez-vous venir demain matin, docteur ?

Andy recueillit encore les déclarations de deux gardes qui, brusquement alertés, avaient parcouru les bosquets, puis il rentra à Beverley-Green.

– Cette affaire commence à me porter sur les nerfs, dit-il à Dane en retournant. Une chose est certaine, c'est qu'un meurtrier vit ici dans la vallée… Appelez-le Abraham Selim ou du nom qu'il vous plaira !… Il doit être certainement de l'endroit. La chose ne serait pas possible autrement, étant donné la rapidité de ses déplacements. Il connaît la place sur le bout des doigts et il recherche quelque chose. Il a tué Merrivan pour avoir ce qu'il cherchait. Il a tué Sweeny parce que celui-ci s'est trouvé sur sa route dans le verger. Il est entré à Beverley Hall pour y chercher quelque chose aussi. Mais pourquoi a-t-il, chaque fois, brûlé des papiers dans le foyer ?

– Où auriez-vous voulu qu'il les brûle ?… demanda Dane. Dans chaque cas le foyer était à portée de la main.

Andy ne répondit pas.

Il y avait encore un autre cas où l'on avait brûlé des papiers, se souvint-il. Stella avait aussi employé ce moyen pour détruire ce qui l'embarrassait.

Il était deux heures et demie du matin et le ciel se colorait légèrement à l'est lorsqu'il souhaita la bonne nuit à l'inspecteur Dane. Au moment de rentrer chez lui, il se retourna vers la maison Nelson et il s'arrêta stupéfait : Stella était levée et une lumière brillait derrière les rideaux.

Il attendit environ une heure, jusqu'à ce que la lumière s'éteignit. À ce moment, le jour pointait.

Andrew soupira et alla se coucher.

CHAPITRE XXI.

Où M. Wentworth disparaît.

Scottie pénétra dans la chambre d'Andy, le lendemain matin, avant qu'il ne fût éveillé. Les deux mains au fond des poches, il paraissait fort mécontent et aussi fort soucieux.

– Allons, Scottie, fit Andy en lui donnant un coup de coude. Qu'y a-t-il qui ne va pas ?

– Rien… Mais l'air de l'endroit ne me vaut plus rien. Je vais passer quelques jours à la ville, Macleod. Il y a trop d'énervement par ici et vous-même vous attrapez une mauvaise réputation. J'ai rencontré ce plumitif de Downer ce matin. Il était aussi plein d'ennuis qu'un chien peut l'être de puces. Il affirmait que c'était bien le cas le plus mauvais qu'il eût rencontré dans sa vie, et il regrettait bien d'avoir donné un bon petit crime, bien tranquille et sans mystère, pour venir ici.

– Avez-vous lu son journal ce matin.

– Oui, son article est très doux, Macleod, presque tendre. Il n'a parlé que de cet horrible danger qu'il a couru et de l'agression d'un homme masqué surgi des rideaux pour le menacer de mort…

– S'il était masqué ou non, personne ne le sait. Je dirai même qu'il ne l'était pas, répondit Andy. Et que dit-il de Miss Nelson ?

– Il la lave de tout méfait. Tout a été parfaitement expliqué, écrit-il, et il termine par des excuses.

– Alors il s'en va, dit Andy avec satisfaction.

Scottie secoua la tête :

– Il l'a dit, mais… un reporter ! Je parie qu'il restera encore une semaine… Il se peut que je revienne, Macleod ? À plus tard !

Il s'en alla sans qu'Andy eut l'occasion de lui demander si Stella était visible à cette heure matinale.

Il se rendait compte que l'affaire tournait court ou plutôt aboutissait à un cul de sac. Le temps approchait où il devrait quitter Beverley-Green et l'affaire serait classée parmi les crimes impunis.

Le mystère réel était la chaîne qui reliait Darius Merrivan, Abraham Selim et le meurtrier.

Il comptait se rendre chez Stella, lorsque ses projets furent dérangés par un long télégramme du Parquet.

« Rentrez en ville tout de suite. M. Wentworth, négociant dans Ashar Building a disparu. L'enquête faite à sa banque prouve qu'il possède une somme énorme à son crédit. Il y a lieu de croire que l'affaire Abraham Selim est connexe à cette disparition. »

Les lèvres d'Andy s'arrondirent pour émettre un petit sifflement de perplexité. M. Wentworth occupait les bureaux voisins de ceux d'Abraham Selim, Andy le savait depuis sa précédente enquête à Londres ; du moins il connaissait l'existence de la firme, puisqu'il avait parlé à la dactylo.

Andy fut rapidement sur les lieux et pénétra dans le bureau qu'il avait déjà vu. La dactylo alarmée le reçut et lui dit :

– Il était encore ici vendredi passé ; il m'a laissé mes appointements, un peu de monnaie pour les petits frais et est parti en me disant qu'il reviendrait lundi ou mardi. Nous avons un peu parlé d'affaires en général, puisque les nôtres ne vont plus du tout, et je me demandais anxieusement s'il n'allait pas fermer les bureaux. Mais il était très joyeux et m'a tout à fait rassu-

rée. Il m'a même promis de prochaines bonnes nouvelles… Il l'a peut-être dit en plaisantant, car il aimait à rire.

– Vous savez où il demeure, évidemment ?

– Non, pas du tout. Je crois qu'il vivait plutôt à l'hôtel. Il m'a écrit une ou deux fois et chaque fois son adresse était celle d'un hôtel… mais je n'ai jamais rien eu à lui écrire. Je me souviens aussi que le dernier jour où il est venu, il m'a encore dit qu'on ne connaissait pas grand-chose de M. Selim.

– Vous me l'avez déjà dit, répondit Andy. Vous souvenez-vous de l'hôtel où il était descendu la dernière fois et à quelle date à peu près ?

– J'ai tout cela dans mon livre journalier, dit-elle. Je croyais que j'en aurais eu besoin.

Andy prit note des adresses de différents hôtels de la contrée pour s'y référer s'y besoin était.

– Avez-vous une photographie de M. Wentworth ?

– Non aucune.

– Quelle apparence avait-il ?

Ici la jeune fille demeura tout à fait dans le vague. Elle n'était qu'une jeune fille de dix-huit ans pour laquelle tous ceux qui avaient plus de trente-cinq ans étaient des vieux. Il marchait courbé, disait-elle, et portait des lunettes en écaille. Elle ne connaissait presque rien aux affaires, n'étant dans la place que depuis un an à peu près. Elle ne connaissait aucune maison avec laquelle il fut en rapports d'affaires car elle n'avait jamais envoyé d'extraits de compte. Son travail consistait simplement à recevoir des visiteurs qui ne venaient pas et à faire un résumé de la Bourse des valeurs. Elle recevait régulièrement son salaire tous les vendredis.

– Ce n'était pas réellement une affaire, disait-elle de sa place. J'ai écrit une ou deux lettres donnant des prix et c'est tout.

Andy visita les deux hôtels de la ville renseignés sur sa liste. Il feuilleta leurs livres et ils confirmèrent les dires de la jeune fille. C'est tout ce qu'il en put tirer. Quant aux gérants, M. Wentworth n'était pour eux qu'un chiffre et un nom.

Andy se rendit au Parquet pour y faire son rapport.

– Wentworth et Abraham Selim sont le même et unique personnage, dit-il. La firme « Wentworth et Wentworth » est fictive et n'existait que pour permettre à Abraham Selim de pénétrer dans la maison.

Rappelez-vous que Sweeny n'était au bureau que de onze heures à une heure. Or jamais Wentworth ne venait avant deux heures, et encore à certains jours seulement, lorsque l'employé était en congé. Ce n'était qu'une petite affaire pour Wentworth de pénétrer dans les bureaux de Selim, d'y retirer les lettres et de passer dans l'autre bureau. Le banquier de Wentworth m'a signalé qu'il avait une douzaine de gros dossiers rempli de paperasses. Je vais aller les consulter et j'en tirerai peut-être de quoi établir la réelle identité de Selim.

– Wentworth a-t-il retiré de l'argent depuis la date de sa disparition ?

– Pas un penny, m'a-t-on dit. Cela peut être aisément contrôlé. Selim se doutait évidemment que nous irions directement à son bureau. Probablement se doutait-il aussi que nous aurions établi la relation entre Wentworth et lui. Tirer un chèque en tant que Wentworth lui faisait courir le risque de se faire prendre !

Andy s'assura les autorisations nécessaires pour avoir accès aux différents coffres, et pendant toute l'après-midi et une partie de la nuit il prit connaissance des papiers contenus dans six dossiers très compacts.

Son travail lui fut facilité en ce sens que deux des gros dossiers avaient trait à l’affaire Wentworth elle-même. Il en découlait donc que Selim avait acquis l’affaire plusieurs années auparavant alors qu’elle n’était pas des plus florissantes. Il serait donc tombé de mal en pis si, d’un autre côté, il n’avait trouvé le moyen de traiter des affaires sans grand risque mais laissant un gros bénéfice.

L’autre dossier contenait tous les documents relatifs aux affaires réelles qu’il avait traitées : anciens contrats déchus, projets sans suite, correspondance, etc.

Abraham Selim semblait posséder des propriétés dans tous les coins de la contrée ; une ferme par ici, des maisons ouvrières par-là, des maisons ou villas pour rentiers ; même une mine de charbon ! Et cela sans préjudice des nombreuses actions qu’il détenait de sociétés très puissantes, notamment des plantations de canne à sucre aux Indes. En somme, tout cela laissait l’impression d’avoir à faire à un homme puissamment riche.

Il compulsait un dernier dossier, vers minuit, lorsque son regard fut attiré par un nom bien connu de lui depuis peu ; celui de John Severn. Ce nom était renseigné dans un vieux contrat périmé.

Severn !

C’était un contrat établi dans les formes légales, survenu entre Abraham Selim, le prêteur, d’une part et John Aldayn Severn, d’autre part. Et au fur et à mesure qu’il lisait, il était de plus en plus étonné des conditions draconiennes dans lesquelles le prêt avait été consenti. En résumé, par cet acte, le prêteur s’engageait à mettre à la disposition de John Severn, la somme de cinq cents livres par an et ce, viagèrement, et pour services exceptionnellement rendus. Par contre, le nommé John Severn s’engageait à verser à Selim, la moitié de tous les revenus qui lui seraient dévolus dans l’avenir, par héritage ou par tout autre

moyen. Les propriétés auxquelles il était fait allusion n'étaient pas citées.

Andy regarda pensivement l'acte. Il était postérieur de cinq ans à celui du contrat de mariage, si toutefois les indications d'Arthur Wilmot étaient bien exactes.

Est-ce que Severn avait hérité ?… Était-il en vie seulement, et observait-il les conditions du contrat ?

Le directeur de la banque avait mis deux employés à la disposition d'Andy pour effectuer les recherches nécessaires dans les livres concernant les opérations de Selim. Andy se fit donner les extraits de compte de Selim, mais il n'y trouva rien de particulièrement intéressant, sauf…

Il relut le contrat. Les paiements devaient être effectués le 1er mars et le 1er septembre de chaque année. Il remonta dans les livres jusqu'à une période de vingt années et, tous les ans, à la même date semestrielle, il avait été versé au compte de Selim, des sommes variant de sept mille à neuf mille cinq cents livres. Donc, Severn avait hérité et payait.

– Voilà l'homme, dit Andy. Si je trouve Severn je retrouverai Abraham Selim.

Le lendemain matin, il rechercha dans des annuaires et des guides tous les propriétaires du nom de Severn. Il rencontra trois fois le nom, mais chaque fois il ne s'agissait que de petits propriétaires. Ses demandes de renseignements téléphoniques ou télégraphiques ne lui apportèrent aucun éclaircissement. Ce n'était donc qu'un inconnu pour tout le monde, sauf pour un seul homme.

M. Boyd Salter pouvait peut-être le renseigner d'une façon plus efficace et Andy se décida à aller le voir le premier jour de sa rentrée à Beverley-Green.

M. Boyd Salter le fixa aussitôt.

– Je crois que ce John Severn que vous recherchez est parti pour l'Australie il y a quelques années. Lorsque je vous ai vu pour la première fois, je vous ai parlé de ce John Severn, c'était l'un de mes amis qui se trouvait entre les main de Selim. Je l'ai très bien connu.

– Alors le domaine dont il a hérité se trouve en Australie ?

– Vous semblez désappointé, dit Salter en souriant.

– Je le suis un peu, dit Andy. Vous imaginez-vous une raison quelconque pour laquelle ce Selim aurait conservé si soigneusement ce contrat de mariage ?

– Je n'en ai aucune idée.

Et revenant à la nuit du meurtre, il ajouta :

– Savez-vous que j'ai blessé mon visiteur nocturne ?

– Est-ce vrai ? questionna vivement Andy. Comment le savez-vous ?

– Nous avons trouvé des traces de sang le lendemain matin. Pas énormément, mais enfin suffisamment pour nous convaincre qu'il avait été blessé. J'en ai informé l'inspecteur Dane en votre absence et je pense qu'il fait faire une enquête auprès de tous les docteurs des environs. Mais jusqu'à présent, elle est restée sans succès…

Andy rentra à pied, laissant sa voiture aux soins du chauffeur de M. Salter pour être ramenée à son garage. Accompagné de Madding, le garde, il suivit les traces que le voleur avait laissées derrière lui et en conclut, également, qu'il avait été blessé.

Andy se rendit alors dans le village, par le sentier aboutissant au verger où Sweeny avait trouvé la mort. Il arriva ainsi à la pelouse centrale près des jeux de tennis.

Depuis deux jours il n'avait pas vu Stella.

Une servante vint à son appel.

– Miss Nelson est partie, Monsieur.

– Elle est partie ! répéta Andy étonné. Où est-elle allée ?

– Voulez-vous voir M. Nelson ? Il est dans le studio.

Andy trouva l'artiste au travail et Kenneth Nelson le reçut cordialement.

– Vous ne pouvez savoir comme je suis heureux de vous voir de retour, Macleod. Je suis anxieux au-delà de toute expression.

– Ou est Stella ?

– Mais je suppose qu'elle est chez sa tante, dit Nelson doucement.

– Vous le supposez ? Elle ne serait donc pas là ?

– Je lui ai envoyé un télégramme lui demandant quand elle comptait rentrer et j'ai reçu la réponse de ma sœur que Stella n'avait passé que l'après-midi chez elle et qu'elle était repartie pour affaires.

– Cela doit être ainsi, répondit-il soulagé.

Il ne savait que penser de ce départ, mais comprenait que Stella ne prenait pas son père comme confident même dans l'intérêt de ses propres affaires…

– Mais il n'y a pas que cela qui me tourmente, reprit Nelson, comme s'il lisait dans la pensée du détective. Je vais vous montrer autre chose…

Et Nelson monta au premier étage, entraînant Andy, étonné et curieux à la fois, dans une coquette petite chambre.

– C’est la chambre de Stella, fit Nelson, qui aurait pu se passer de donner cette indication, car Andy connaissait parfaitement la disposition des lieux.

– Je suis venu ici le jour où elle est partie – et, entre parenthèses, c’était le jour où vous êtes vous-même parti pour Londres – pour y prendre quelques chiffons propres, car Stella me les conserve, mais l’armoire était fermée. Heureusement, ou malheureusement, j’avais une clef en double et la première chose qui me frappa fut ceci…

Il prit sur un rayon un petit paquet de pansement taché de sang.

– Et voyez là, dit-il en montrant le plancher où quelques taches noirâtres apparaissaient. Et là encore, au bord du bassin. Elle a dû se couper et ne me l’a pas dit. Suivant les intervalles entre les taches, ce doit être à la main qu’elle s’est blessée. Évidemment, elle ne peut se soigner elle-même, bien qu’elle ait suivi un cours d’infirmière pendant la guerre et je sais qu’elle l’aimait.

Andy regardait les bandages sans les voir. Pourquoi cette lumière dans la chambre de Stella peu après la tentative de vol à Beverley-Hall ? Les taches de sang trouvées dans le parc ! C’était incroyable, ce devait être impossible que Stella fût la voleuse, et pourtant sa subite disparition après cette tentative manquée confirmait les soupçons. Pourquoi était-elle partie brusquement, sans prévenir !

– Avez-vous vu Stella au moment de son départ ?… Avez-vous vu qu’elle était blessée à la main ?

– Non… elle avait les mains dans son manchon. C’était même étonnant qu’elle ait pris un manchon par cette température. Je m’en suis fait la remarque lorsque j’ai trouvé les bandages sanglants. Par exemple, elle était très nerveuse. Cela concorde tout à fait avec son caractère.

Andy leva les bras en signe de désespoir.

– Je suis battu ! dit-il.

Il prépara ses bagages le jour même, les installa à l'arrière de la voiture et après avoir jeté un regard sur cette vallée de mystère il prit le chemin de Beverley et de Londres. Mais ce n'était pas le mystère de Beverley Green qui l'avait vaincu. C'était l'incompréhensible Stella.

CHAPITRE XXII.

M. Downer suit une femme.

M. Downer sortit du Club des Journalistes avec un parapluie bien roulé sous le bras et deux pouces de cigare dans le coin de la bouche.

Il examina le monde visible à travers ses lunettes très grossissantes et ne le trouva ni trop bon ni trop mauvais. Ce qui était bon, c'était le court temps de repos qu'il prenait en cette fin de semaine. Comme il possédait un bungalow au littoral, il y allait régulièrement pour s'y promener le long de la grève et surveiller la mer avec ses jumelles marines.

Ce qui était mauvais, c'était le cuisant souvenir d'une défaite. Il avait été obligé de s'en souvenir le matin même lorsqu'il reçut le chèque du *Mégaphone* pour le reportage qu'il avait fait à l'occasion du double meurtre de Beverley. Si le quotidien parlait encore de ce crime ce n'était que par une ou deux lignes dans le corps du journal, car deux semaines étaient passées depuis l'événement. Depuis lors, d'autres nouvelles sensationnelles avaient surgi, la déconfiture d'une grosse banque et le retentissant divorce d'un membre de la haute société. Downer avait offert à son journal de s'en occuper, mais ses propositions avaient été reçues fraîchement.

Il savait que Macleod était rentré à Londres. Il l'avait rencontré deux fois déjà à l'occasion de différentes affaires. Andy avait évidemment abandonné cette affaire de Beverley, c'est du moins ce qu'il lui communiqua.

Arthur Wilmot avait été déclaré héritier des biens de Merrivan dont la maison était actuellement mise en vente par son nouveau propriétaire.

M. Downer s'en allait par les rues populeuses, mais sans se mêler à la foule, du moins au figuré, car il se sentait trop supérieur à elle et il la dépassait de cent coudées. Il se demandait si réellement Andy était amoureux de Stella Nelson et si l'aventure se terminerait par un mariage ? Les pensées qui l'assaillirent à ce moment lui dictèrent un article sensationnel sur ce mariage mondain, sans oublier de faire le rapprochement nécessaire entre la vedette du jour et l'ancienne héroïne romantique du mystère de Beverley.

Il croyait pourtant savoir que depuis son départ de Beverley, Andy n'y était plus retourné. Cela ne prouvait pas grand-chose, évidemment, puisque Stella Nelson avait également quitté le village. À son avis, la jeune fille attendait que le calme fut revenu dans la petite localité et que le retentissement de son rôle dans l'affaire fut oublié. Cela n'avait rien à voir toutefois avec le subit mais apparent détachement de Macleod pour la jeune fille.

M. Downer se dirigeait vers le bureau d'un éditeur pour lui remettre le manuscrit d'un ouvrage littéraire qu'il venait de terminer, car M. Downer avait ses loisirs consacrés à la littérature. Ces bureaux étaient situés dans un endroit fort populeux de la ville, ce qui l'obligea à traverser ou à suivre diverses petites ruelles étroites et malsaines dont les logements étriqués étaient occupés par la classe la plus pauvre de la société. À un moment donné, il allait tourner l'angle d'une rue occupée par l'inévitable grande épicerie, lorsqu'il en vit sortir une silhouette assez connue de lui. C'était une jeune fille portant un paquet sous le bras. Elle marchait rapidement. Sans pouvoir lui donner un nom, il sentait professionnellement qu'il avait eu l'occasion déjà de s'occuper d'elle et au lieu de continuer son chemin vers le bureau de son éditeur, il se mit à suivre la jeune fille. Peu après, à

un tournant de rue, il put reconnaître son profil : c'était Stella Nelson. Il n'y avait aucun doute à avoir, mais que pouvait-elle faire dans un quartier aussi populaire ? Il se mit à la filer avec précaution et curiosité.

Il la vit s'arrêter à la porte d'une petite maison basse, sortir une clé de sa poche, ouvrir et disparaître. La porte qui ne portait plus trace de couleur était numérotée 73. Il nota en mémoire et le nom de la rue et le numéro de l'immeuble puis il se dirigea vers une bonne femme plantée près d'une porte, les bras roulés dans son tablier et qui semblait attendre une compagne pour l'aider à tuer le temps en bavardant.

– Non, Monsieur, elle ne loge pas ici… répondit-elle à la question de Downer, qui lui avait cité un nom fantaisiste.

– Je ne suis plus venu dans le quartier depuis plusieurs années, dit-il. Il n'y a pas eu de changement ?

– Rien ne change ici, dit la femme d'un ton d'oracle. Dans cent ans ce sera toujours la même chose.

– Je crois que j'ai reconnu la jeune dame qui est entrée au 73 ?… Y a-t-il longtemps qu'elle demeure ici ?… Elle est pourtant bien !

– Oh ! elle… dit la femme, elle ne vit pas ici. Elle vient tous les matins et s'en retourne tous les soirs. C'est tout à fait une grande dame et pourtant elle fait le ménage. Je l'aie vue nettoyer le trottoir.

– Qui est-ce qui vit là, alors ?

– Un marin, si j'ai bien compris. C'est peut-être son père.

– Un marin ! tiens !… fit Downer.

– Oui, ce doit être un marin car il s'en va parfois pour plusieurs mois… Mais elle, je ne l'avais jamais vue…

M. Downer mâchonna son cigare, flairant déjà le scandale.

– C'est un homme encore jeune, qui se présente bien, assez beau garçon ?

Elle secoua la tête.

– Il n'en a pas du tout l'air, dit-elle. Il est malade actuellement et sans doute est-elle venue le soigner. Elle est lancée, probablement, mais cela ne l'empêche pas de venir soigner son père.

L'excellente femme, convenablement remontée à présent, allait exprimer ses vues sur les jeunes filles en général, mais Downer, qui était fixé, mit fin à l'entretien.

Il enfonça son chapeau sur les yeux, moins pour se déguiser ou se dissimuler que pour prendre l'apparence des gens du milieu, changea son parapluie de bras et s'en alla par le même chemin. C'était dans sa manière de s'en aller sans un mot d'excuse, laissant la femme là, ayant obtenu d'elle ce qu'il désirait savoir, sans même l'en remercier. Elle l'avait servi dans ses projets mais ne pouvait plus lui être utile. Il aurait dépensé du temps et usé de ruses pour se faire des relations, mais il ne perdait ni l'un ni l'autre pour rompre une amitié naissante qui ne pouvait plus le servir.

Après avoir rendu visite à son éditeur, il s'en alla vers un quartier plus salubre. Comme il passait près du vaste bâtiment qui abrite le quartier général de la police judiciaire, il hésita un moment pour savoir s'il y entrerait, oui ou non, puis prenant brusquement une décision, il franchit le porche et monta.

– M. Macleod est dans son laboratoire, M. Downer… Mais ajouta le vieux sergent en branlant la tête, je ne sais s'il vous recevra.

Il baissa la voix pour ajouter :

– Il s'occupe d'une affaire d'empoisonnement… L'affaire Sweizer… Oui, c'est Reeder qui mène l'enquête, mais le docteur procède aux analyses. Nous avons eu le grand spécialiste, le docteur Tensey, qui est venu ici cet après-midi. Mais tenez cela pour vous.

Downner promit mais nota les indications car il allait précisément s'occuper de l'affaire. Le « Daily Globe Herald » l'en avait chargé, ou plutôt l'avait invité à s'en occuper. Malheureusement, le « Globe Herald », dont la trésorerie n'était pas très à l'aise, rétribuait plutôt mal ses reporters.

– Tâchez d'arriver jusqu'à lui et si vous le pouvez, passez-lui ma carte.

Le portier passa la consigne à un homme en uniforme qui prit quelque temps avant de réapparaître en agitant la carte.

– Voulez-vous me suivre, M. Downer ?

Andy, encore revêtu de son grand cache-poussière blanc se lavait les mains lorsque Downer entra.

– Asseyez-vous Downer. Je n'ai rien à vous communiquer pour cette affaire-ci. L'autopsie n'est pas terminée mais vous pouvez annoncer que Sweizer a été arrêté ce matin alors qu'il allait prendre le bateau pour la France.

Andy ne gardait pas rancune. Cet homme devait vivre, il se donnait beaucoup de peines et, en outre, il avait été et serait encore bien souvent, l'aide bénévole de la police.

– Je ne suis pas venu vous voir pour vous parler de cette affaire-là… l'arrestation est d'ailleurs déjà annoncée dans les journaux du soir, dit Downer en jetant son bout de cigare dans le panier à papiers. Je suis venu vous voir pour vous parler de Miss Nelson.

Andy finissait de se sécher les mains et replaçait la serviette au crochet :

– Je croyais que vous ne vous intéressiez plus à Miss Nelson, dit-il. Quelle est votre dernière découverte ?

– Elle est en ville.

– Ici ?

La surprise d'Andy fut sincère.

– Voulez-vous dire qu'elle demeure ici, ou bien qu'elle ne faisait que passer ?

– Je ne sais pas où elle demeure, mais depuis une semaine ou plus, elle visite régulièrement un vieux marin qui habite au 73 de la Castle-street.

Andy, qui se brossait les ongles, regarda son informateur.

– Au 73 de la Castle-street ?

Il donna l'impression à Downer qu'il rassemblait des souvenirs ou des pensées.

– C'est plutôt un quartier très pauvre ? dit-il.

– Très pauvre, répéta Downer. Je pensais que vous tiendriez à le savoir.

Andy termina sa séance de manucure, puis :

– Il n'y a pas de raison particulière qui puisse l'empêcher d'exercer ses fonctions d'infirmière auprès d'un marin malade, dit-il avec précaution.

– Oh ! pas du tout… répondit tranquillement le journaliste.

– Vous ne saviez sans doute pas que Miss Nelson est une infirmière diplômée ?… Elle n'a fait que cela pendant toute la guerre.

– J'ignorais, dit Downer en choisissant un cigare dans son étui. Elle fait du bon travail sans aucun doute.

– Fort probablement… dit Andy.

Downner se leva :

– J'ai l'intention de retourner un jour ou l'autre à Beverley pour y rechercher un fil quelconque, suggéra-t-il, ce qui fit sourire Andy.

– Votre ancien fil favori vous fera défaut, dit-il.

– Qui cela ? Wilmot ?

Andy acquiesça de la tête.

– C'est un type bizarre… rumina Downer, en regardant son cigare. Que fait-il pour vivre ? Il a une espèce de bureau en ville, paraît-il ?

– Je ne sais pas, cela ne m'a jamais intéressé.

– Croyez-vous qu'il pourrait être Abraham Selim ?…

– Cette idée m'est venue également, mais je ne l'ai pas poursuivie, dit Andy. Pourquoi ne pas mettre vos qualités de chercheur sur cette piste ? Ce serait une belle histoire !

CHAPITRE XXIII.

Un invalide intéressant.

Andy fut content de voir disparaître Downer. C'était une nouvelle fort intéressante que Downer lui avait apportée. Il n'avait plus rien entendu au sujet de Stella depuis son départ de Beverley. Une lettre de Nelson lui avait toutefois appris qu'elle restait dans une famille pour un bon mois, ce qui avait semblé satisfaire le père de Stella. Ce ne serait qu'une petite chose pour Andy de trouver l'identité exacte de ce marin. Il se faisait toutefois scrupule d'espionner la jeune fille et de découvrir son secret, s'il y en avait un. Il lui répugnait en outre de renouveler les peines qu'il avait endurées depuis qu'il l'avait connue. La vie n'avait plus autant de charme pour lui depuis qu'elle avait dû en disparaître. Peut-être était-il froissé de ce qu'elle ne fut pas venue à lui dans un moment de gros ennui ?... Il aurait dû demander à Downer des renseignements au sujet de sa main blessée. Peut-être n'était-elle plus bandée ? Pourquoi n'était-elle pas venue tout lui raconter ? Son silence et son départ dédaigneux l'avait profondément blessé.

Quant au marin malade... il haussa les épaules. Rien d'intéressant pour lui dans ce nouvel épisode de la vie de Stella. La jeune fille ne semblait avoir qu'une loi à suivre, la sienne. S'il lui plaisait de se dévouer pour le pauvre marin, cela ne regardait qu'elle-même. Mais encore, il serait curieux de découvrir quel était ce vieux marin. En réalité, il était heureux de revoir la jeune fille.

Il s'assit à sa table de travail et se mit laborieusement à lui écrire. Il déchira trois lettres avant d'approuver la dernière, mais à ce moment encore il changea de décision. Elle le con-

naissait assez pour ne pas supposer qu'il l'espionnait et s'il allait la voir ce n'était pas en adversaire. Ayant admis cette thèse, le reste lui fut aisé.

Il prit son chapeau et sortit du laboratoire se dirigeant vers Castle-street. Ce fut d'un pas de promeneur qu'il s'en alla, subordonnant sa visite éventuelle à l'aspect de la maison en question. En passant, il jugerait s'il y avait lieu d'entrer ou non. Au fond, il savait qu'il n'hésiterait pas à sonner, ce qu'il fit d'ailleurs en arrivant en face du N° indiqué par Downer.

Au coup de sonnette, il entendit un bruit de voix et un craquement dans les escaliers, peu après, la porte fut ouverte.

De saisissement, les yeux de Stella se dilatèrent.

– Oh ! dit-elle, et c'était bien la première fois qu'il voyait la jeune fille embarrassée, c'est une réelle surprise, Andrew !… Comment avez-vous pu savoir où j'étais ?… Je n'habite pas ici, je n'y suis qu'en visite.

Elle parlait nerveusement, sans trop s'observer. Elle parlait trop et barrait toujours le passage, sans inviter Andy à pénétrer dans la maison.

– Je savais que je vous verrais ici, dit Andrew tranquillement. On m'a dit que vous soigniez quelqu'un ici.

– Qui vous l'a dit puisque père l'ignore ? demanda-t-elle vivement.

Elle était devenue toute blanche, puis toute rouge de confusion et semblait tellement bouleversée d'avoir été rencontrée là, qu'Andy eut le regret d'être venu. Il allait faire demi-tour et s'en aller lorsqu'elle le retint.

– Voulez-vous attendre un moment ?… dit-elle. Elle traversa le couloir et ouvrit une porte qu'elle referma derrière elle. Au bout de deux secondes elle revint.

– Venez, dit-elle, je vais vous présenter à mon malade. Andy hésita une seconde, puis la suivit. Le battant de la porte ouverte dissimulait un lit dont on apercevait seulement le pied.

– Entrez !… dit-elle en insistant.

Et Andy pénétra dans la petite pièce.

Il jeta les yeux sur l'occupant du lit. C'était Scottie ! – Que je sois damné ! jura Andy, dont l'étonnement était justifié.

Scottie ne paraissait pas du tout malade et bien qu'il fut allongé sous les couvertures d'un lit, il était habillé.

– Eh bien ! Qu'y a-t-il Scottie ?… Qu'avez-vous ?

– La malaria et des complications… répondit promptement Scottie.

– Qu'a-t-il, en réalité ?… demanda Andy en se tournant vers la jeune fille.

Celle-ci regarda tour à tour Andy puis Scottie.

– Je vais vous expliquer… dit Stella. Scottie s'est blessé et il n'a pas voulu se faire soigner par un docteur. Comme je suis infirmière et quoi que ce fut une terrible blessure, je suis parvenue à le guérir.

– C'est exact, Macleod, confirma Scottie. Avec tout le respect que je vous dois, c'est le seul docteur à ma connaissance qui ait fait un miracle.

– C'est donc une blessure que vous avez ? dit Andy lentement. Et à la main, fort probablement ?

– C'est bien cela… dit Scottie.

– N'est-ce pas le résultat d'un coup de revolver tiré au jugé par un propriétaire dont on voulait cambrioler la maison ?

– Vous l’avez deviné du premier coup !… dit Scottie joyeusement. Je me promenais dans le parc et j’ai rencontré accidentellement la trajectoire d’un projectile.

– Je vois, dit Andy soulagé d’un grand poids. Ainsi c’est vous qui avez été blessé et c’est Miss Nelson qui vous a emmené dans sa chambre pour vous soigner ? Vous ne m’avez parlé de rien lorsque vous êtes parti.

– Non, j’ai gardé les mains en poche… dit Scottie. Cela m’a fait un mal d’enfer, mais cela en valait la peine.

– Vous voyez, Andrew, dit la jeune fille en posant sa main sur son bras. M. Scottie a été blessé grièvement et s’il avait été chez un docteur, il y aurait eu une enquête interminable. Toute la police recherchait un homme ayant la main blessée.

– Ainsi vous avez été cambrioler Beverley-Hall ?… dit Andy en s’asseyant et en regardant Scottie impassible. Qu’était-ce alors tous ces racontars au sujet de votre conversion ?

– Mais elle marche très bien, ma conversion !… riposta Scottie. Comme il ne faut plus se cacher, je vais sortir ma main et la tenir sur la couverture… et même me lever. La vérité, la voici, Macleod, dit Scottie, le visage empreint de franchise. J’avais dans l’idée que l’homme qui vous a menacé chez Wilmot était un garde de Beverley Hall et je m’y suis rendu pour faire ma petite enquête. J’avais grande envie de reprendre ce certificat de mariage.

– Quel garde soupçonniez-vous ? demanda Andy.

– Je ne le savais pas encore à ce moment-là, et je ne le sais pas encore. Peut-être aurais-je mieux agi en vous prévenant et en exposant la chose à Salter. Que ce soit un garde de Beverley Hall, j’en suis absolument sûr. Je l’ai vu. Lorsque vous m’avez raconté ce qui s’était passé chez Wilmot, je suis aussitôt sorti et me suis rendu dans le parc de Salter. J’ai toujours compris que lors du meurtre de Merrivan, l’assassin est passé par là. En fait,

ma théorie du meurtre est que l'auteur est un garde, et cela est sûr.

– Que dites-vous là !

– Oui, oui ! confirma Scottie, qui semblait très convaincu. Vous ne voyez pas la relation ?… Les gardes du château sont les seuls qui soient dehors la nuit, et les seuls qui puissent se jeter dans le parc pour s'y cacher. Je vous ai parlé de l'homme que j'avais aperçu dans le verger, mais je ne vous ai pas dit qu'il était habillé en garde… Il portait des guêtres et un costume de velours brun…

– Pourquoi ne me l'avez-vous pas déclaré à ce moment-là ?…

– Parce que je voulais faire le détective pour mon propre compte !… dit Scottie. Cela m'aurait fait bougrement plaisir de pouvoir vous dire : Tenez, voilà le meurtrier de Merrivan et de Sweeny. C'est une petite faiblesse, mais qui est humaine et que vous devez admettre.

– Alors, qu'est-il arrivé ?

– J'ai été dans le parc, continua Scottie, en marchant tout droit sur la maison. À moins que l'homme que vous avez vu ne rentrât tout droit également, je devais le rencontrer avant son arrivée si ma théorie était exacte. Et je l'ai vu… dit-il d'une manière impressionnante. Je m'étais caché sous un buisson et je le vis arriver. En étendant le bras j'aurais pu le toucher mais pour des raisons compréhensibles, je ne l'ai pas fait. Il entra aussitôt dans la maison.

– Par quelle entrée ?… demanda Andy.

– Par une fenêtre, déclara Scottie. Par la fenêtre que j'ai ouverte moi-même après, et que je n'ai pas trouvée si facile à ouvrir. Il n'y avait aucune lumière dans la chambre quand il referma la fenêtre derrière lui. Je croyais m'être trompé, mais,

après un moment, il alluma la petite lampe qui se trouve sur le bureau de Salter.

– C'était donc dans la bibliothèque ?

– Oui. Il me tournait le dos et se penchait sur le bureau en regardant quelque chose.

– Et c'était bien un garde ?

– C'était bien un garde, confirma Scottie. Lequel de la bande, je n'en sais rien. Je n'ai jamais tiré dans le domaine bien que je connaisse quelques bandits de Beverley qui l'ont fait.

Andrew le fixa dans les yeux :

– Êtes-vous sûr de cela ?

– J'en suis absolument sûr, confirma encore Scottie. Je ne l'ai vu que quelques secondes. Il a ouvert un tiroir, puis un autre, puis, tout à fait inopinément, il a éteint la lampe. Je n'ai pas compris de prime abord pourquoi il l'avait fait, mais je compris peu après. J'eus tout juste le temps de m'aplatir contre le mur sous la fenêtre vers laquelle il se dirigeait et dont il baissa le store. Il ralluma ensuite la petite lampe qui brûla pendant quatre ou cinq minutes ; puis tout s'éteignit de nouveau. Il sortit alors de la chambre, mais j'attendis un bon moment avant de bouger. Vous comprenez ? Je m'attendais à ce qu'il sorte par l'entrée principale, et là j'ai commis une erreur. Cela me prit une heure avant de comprendre qu'il était sorti par l'office. Je fis le tour de la maison, me demandant ce que j'allais faire lorsqu'une porte s'ouvrit dans la cour et un homme sortit. D'après l'apparence, ce devait être mon homme et je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il eut disparu.

– Avez-vous vu son visage ?

– Il faisait bien trop noir, répondit Scottie. C'était bien un garde, et mon garde, cela, je le jure !... Après son départ, je revins vers la façade et essayai d'ouvrir la fenêtre, mais il l'avait

fermée. Je pris bien un quart d'heure pour l'ouvrir et j'allai directement dans la bibliothèque. J'admets que ce que j'ai fait n'est pas fort propre, ajouta Scottie, mais je vous jure Macleod, que je n'allais pas piller. Ce n'est pas mon genre de m'attaquer à une maison lorsque j'ignore où se trouve l'argent.

– J'ai pensé cela aussi, dit Andy, mais je ne parviens pas à comprendre pourquoi vous avez fait tant de désordre dans ce bureau.

– Moi non plus, dit Scottie, mais j'avais dans l'esprit qu'il avait pénétré dans la maison pour aller fourrer son nez dans les papiers de Salter et je voulais savoir ce qu'il y avait cherché.

– Avez-vous brûlé quelque chose ?

– Brûlé ?

– Oui, qu'est-ce que vous avez brûlé ?

– Mais je n'ai rien brûlé du tout. Qu'est-ce qu'on a brûlé ?

– Continuez votre histoire, reprit Andy.

– Il n'y a plus grand-chose à raconter, répliqua l'autre. Comme un fou, j'ai parcouru la maison et suis même entré dans la chambre de Salter. Je regrette de l'avoir fait, ajouta-t-il en regardant piteusement sa main bandée.

Les yeux de la jeune fille n'avait pas quitté Andy d'une seconde. Elle avait déjà entendu l'histoire à plusieurs reprises. Ce fut elle qui continua :

– Lorsque Scottie rentra et vint me raconter ce qui s'était passé j'eus beaucoup de peine, car je croyais qu'il avait repris sa parole de ne plus mal faire. Mais lorsqu'il m'a dit qu'il avait été à la recherche du meurtrier, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'aider. Il me déclara qu'il était sûr d'être pris, car certainement vous alliez prévenir tous les docteurs d'avoir à vous signaler la personne qui réclamerait leurs soins pour une blessure d'arme à

feu. Lorsqu'il m'a dit qu'il avait une maison qu'il louait en ville, j'ai promis de venir le soigner tous les jours.

Andrew poussa un long soupir.

– Mon expérience professionnelle m'obligerait à traiter Scottie de menteur. Ma raison et aussi mon instinct me disent qu'il est sincère. Réellement, vous deux, vous me créez autant d'ennuis qu'Abraham Selim lui-même. Avez-vous perdu l'usage de votre main Scottie ?

– Non, heureusement, répondit l'autre avec satisfaction. Je regrette de vous désappointer, Macleod, mais ma main est en parfait état. La balle n'a pas touché l'os et je suis tout à fait bien maintenant. Si vous n'étiez pas venu aujourd'hui, vous m'auriez manqué, ce que j'aurais souhaité.

– Je devais venir, dit Andy lentement. Downer était sur votre piste, ou du moins sur la piste de Miss Nelson. À propos, quel est ce monsieur qui est monté ?

Scottie parut décontenancé un moment.

– C'est un de mes amis, dit-il, un vieux copain d'école.

– Quelle école ? Celle de la prison de Dartmoor ou celle de Pentonville ? demanda Andy d'une façon sarcastique, ce qui fit sourire Scottie.

– Le théâtre a perdu quelqu'un en vous, lorsque vous vous êtes décidé à devenir docteur, Macleod. Non, ce n'est qu'un ami. Vous ne le connaissez pas, et je vous prie de ne pas l'appeler, ajouta-t-il rapidement. Il est bien trop timide pour descendre !

Le discret Andy n'insista pas.

CHAPITRE XXIV.

La profession de M. Wilmot.

Andy attendit que Stella parvint à convaincre, pour la vingtième fois, Scottie de la nécessité de refaire son pansement et de renouveler la couche d'onguent, puis ce travail terminé il accompagna la jeune fille vers son logement.

Il était on ne peut plus heureux de l'avoir retrouvée, même dans ces circonstances troubles, et son bonheur l'empêchait de parler.

– Andy, fit Stella, après quelques minutes de silence, j'ai agi ainsi parce que je pensais que vous m'auriez approuvée.

– Approuvée de faire quoi ? demanda-t-il, sortant brusquement de son rêve. Ah ! de soigner Scottie ? Je pense que c'est très noble de votre part… Je commence à me rendre compte de ma faiblesse d'esprit en admettant tout ce que Scottie me raconte au sujet du garde. C'est encore un bobard. Pourtant, si je pense qu'il est bien capable de me mentir, je suis tout à fait certain qu'il vous dira la vérité, à vous. Je vais retourner à Beverley. Cette histoire de garde m'en donne une raison.

– Avez-vous besoin d'une excuse, dit-elle en le regardant en dessous malicieusement.

– Non, dit-il après une légère hésitation, je ne le pense pas.

– Venez déjà ce soir, dit-elle si vivement qu'elle le regretta aussitôt.

– C'est ce que je pensais, répondit-il. Mais, est-ce que cela ne ressemblerait pas à une fugue de notre part ?

Elle rougit violemment.

– Vous parler de notre départ simultané et de notre retour à deux ?… dit-elle. C'est curieux comme les hommes pensent plus rapidement au mal que les femmes. Je n'ai pas le sens de l'opportunité. Maintenant, nous voici arrivés. Il faudra que vous m'attendiez un moment pendant que je prépare mon bagage, que vous voudrez bien me porter.

Il se promena de long en large devant la petite maison où elle logeait. Son cœur était apaisé et joyeux ; il avait aussi la sensation d'avoir remporté une grande victoire, la plus grande de sa vie.

Stella partageait les mêmes sentiments heureux pendant qu'elle enfouissait un peu de linge dans son sac de voyage. Elle se hâtait de crainte qu'il ne trouva le temps long. Elle perdit toutefois quelques minutes à régler sa note chez la logeuse qui ne possédait pas de monnaie. Au bout de cinq minutes, elle réapparut à la porte mais elle eut beau regarder à droite et à gauche dans la rue, Andy avait disparu. Remplie de désespoir et d'anxiété, elle attendit plus d'un quart d'heure un retour probable. À la fin, irritée et étonnée douloureusement, elle envoya un gamin lui chercher une voiture. Lorsqu'elle monta dans celle-ci après y avoir jeté son petit sac, elle aurait voulu pleurer.

★★★

Andy, plongé dans ses réflexions, se promenait gravement, sans prêter aucune attention à ce qui se passait autour de lui. Dans cette rue, face à la maisonnette habitée provisoirement par Stella se trouvait un grand mur blanc, au-dessus duquel apparaissait la crête d'un toit vitré couvrant fort probablement un atelier, ainsi qu'il en existe des centaines dans Londres. Ce mur n'était percé que d'une seule petite porte qu'il regardait distraitement lorsqu'il vit un homme en sortir accompagné par une jeune femme nu-tête. La femme était habillée avec beaucoup de goût. Ils restèrent un moment sur le pas de la porte pour ache-

ver leur conversation, puis ils se serrèrent la main. La femme rentra et ferma la porte derrière elle. L'homme se dirigea d'un pas alerte vers la Grande rue.

Andy se trouvait dans un état d'esprit paresseux. Il aurait tout aussi bien suivi, avec le même intérêt, la dispute de deux moineaux. Ce ne fut que lorsque l'homme eut atteint le coin de la rue et se retourna pour faire signe à une voiture, que ses sens d'observation reprirent leur vivacité.

C'était Arthur Wilmot !

Il n'avait jamais aperçu le jeune homme en ville et bien qu'il se fût renseigné, il n'était jamais parvenu à savoir quel genre d'affaires Wilmot traitait à Londres. Il regarda vers la porte du logement de Stella qui ne revenait pas. Ses préparatifs devaient prendre quelque temps. L'occasion était trop belle, il ne pouvait lâcher Wilmot. Il était au désespoir de sembler abandonner la jeune fille, de ne pouvoir même pas la prévenir d'un mot, mais Wilmot venait de sauter dans une voiture.

Andy se décida, pensant bien que la jeune fille lui pardonnerait quand elle connaîtrait les raisons de son brusque départ. Il fit signe à un taxi :

– Suivez la voiture… dit-il au chauffeur, tout en souhaitant Wilmot à tous les diables.



Le voyage de retour de Stella fut triste et maussade. Elle était pourtant heureuse de rentrer à Beverley, tout autant que son père l'était de la revoir ; il s'empressa autour d'elle, l'emmena dans son studio admirer la nouvelle toile qu'il avait commencée et lui fit un prestigieux rapport sur les nombreuses qualités de la nouvelle cuisinière dont l'économie l'avait frappé. Pourtant elle restait déprimée et esseulée. Elle trouva un court billet d'Arthur Wilmot qu'elle lut distraitement sans remarquer

qui en était l'auteur, mais cela ne modifia en rien son découragement.

– Maintenant racontez-moi tout ce que vous avez fait, dit Nelson enfonçant le couteau dans la plaie. On est venu demander où vous étiez, mais j'ai dit que vous étiez partie suivre un cours spécial d'infirmière. À propos, pourquoi êtes-vous partie si brusquement, ma chérie ?… Je pense que vous deviez être terriblement ennuyée, et il y avait de quoi. Avez-vous vu notre cher ami Macleod ?

– Je l'ai vu pendant un moment, répondit-elle brièvement.

– On ne parle plus du tout de ce pauvre Merrivan ; il est déjà oublié… continua Nelson. Mais j'ajouterai que c'est un soulagement aussi. Arthur Wilmot va vendre la maison, puisqu'il n'y a pas de testament. Un homme bizarre, ce Wilmot ! Il me regarde à chaque rencontre d'une façon particulière, tout comme si je l'avais offensé. C'est heureux pour lui que je ne l'aie pas rencontré cette nuit où cette espèce de reporter…

Elle écoutait sans entendre. Beverley-Green serait tout à fait différent, maintenant, sans Andy. Elle ne se représentait pas ce que le village serait sans lui, et pourtant elle y avait passé trois ans avant qu'il n'y vînt.

À un certain moment, elle avait eu de la haine pour lui. Elle se rappela cette période avec satisfaction, en cherchant, sans y parvenir, à analyser les sentiments qu'elle ressentait actuellement à son égard. Andy n'arrivait pas, il avait dû réfléchir pendant qu'il l'attendait à la porte de son logement et avait décidé brusquement de mettre brutalement fin à cette amitié.

– Je vais chez les Sheppard jouer au bridge… Viendrez-vous ? Ils seront très heureux de vous voir… dit Nelson.

– Non, je vous remercie père… mais ne vous en privez pas, je vous en prie.

Dans son actuel état d'esprit, elle était heureuse de se trouver seule. Évidemment Andy n'avait pas cru à l'histoire de Scottie. Alors qu'il manifestait une amabilité d'emprunt à son égard, il la désapprouvait intérieurement, et il avait profité de sa courte absence pour s'enfuir. Et pourtant, elle ne pouvait se l'imaginer fuyant pour quoi que ce fût. Elle ne parvenait pas à le comprendre totalement ; il est vrai qu'elle ne s'y connaissait pas en hommes. L'exemple de Wilmot était là pour le confirmer, sa compréhension du caractère d'Arthur avait été désastreuse pour tous deux. Elle souhaita pouvoir haïr Andrew de nouveau. Après tout, elle n'avait rien à se reprocher : ce qu'elle avait fait pour Scottie c'était en réalité pour lui qu'elle l'avait fait. Leurs relations, leur amitié ne pouvait se terminer ainsi. Elle lui écrirait.

Elle avait déjà commencé sa lettre par « Cher Monsieur Macleod » lorsque la bonne ouvrit la porte après avoir frappé. Elle n'avait pas entendu le léger tintement de la sonnerie et c'était Andrew qui se trouvait devant elle, la face souriante. Sans se soucier de la bonne qui se retirait en fermant la porte, elle se précipita vers lui et se jeta dans ses bras.

– Vous êtes là ? Pourquoi m'avez-vous abandonnée ainsi ?… Que vous êtes mauvais !

– Je suis tout ce que vous dites, et même pis !… Mais je vous apporte une histoire charmante, quelque chose que vous aimerez, Stella.

Son rire emplit la chambre.

– Je ne désire pas la connaître, dit-elle avec obstination. Je vous écrivais précisément une lettre terrible. Non, vous ne la verrez pas !

Mais il était parvenu à saisir le papier :

– Cher Monsieur Macleod… mima-t-il avec une grimace. Mais je vous aurais répondu sur un ton encore plus digne.

– Eh bien, dites-moi cette histoire amusante qui est la cause de toute ma peine ? Je suis contente de vous voir, dit-elle dans un murmure. Pourquoi m'avez-vous laissée là ?

– Parce que j'ai aperçu Wilmot qui se comportait comme un traître de mélodrame. Je devais précisément m'occuper de rechercher quel était son genre d'occupation. Connaissez-vous Flora ?

– Flora ?… dit-elle en fronçant les sourcils. Flora qui ?

– Vous n'avez jamais entendu parler de Flora ? Je croyais que son nom était célèbre pour toutes les femmes.

– Je connais Flora, la modiste, dit-elle.

– C'est bien cela, dit Andy. Flora la modiste, c'est Arthur Wilmot !

Elle s'exclama.

– C'est Arthur Wilmot. Non ! c'est par trop ridicule ! Arthur n'y connaît rien en chapeaux de femmes.

– Au contraire, c'est une autorité en la matière !… dit-il en riant. Il y a quelque temps, me trouvant chez lui, je constatai en entrant qu'un chapeau de femme inachevé se trouvait sur la table et j'en conclus toutes sortes de choses, stupides, d'ailleurs !… C'est là le secret d'Arthur Wilmot !… C'est un homme modiste !… Mais oui… En fait, c'est lui Flora. Il a d'ailleurs deux magasins en ville et je l'ai suivi de l'un à l'autre. Sans doute, fait-il sa tournée tous les soirs pour recueillir la recette. Au fond, pourquoi ne serait-il pas modiste ?

– Attendez, dit-elle, et elle se rendit à son petit bureau.

Elle revint avec une lettre qu'elle lui tendit :

– Cela m'attendait à mon retour, dit-elle.

C'était une courte lettre dans laquelle M. Arthur Wilmot présentait ses respects à Miss Nelson et la priait de se mettre en rapports avec son homme de loi pour mettre au point les différentes questions financières qui étaient pendantes entre elle et M. Merrivan, feu son oncle.

Andy la lut d'un bout à l'autre.

– Quel chameau !… comme dirait vulgairement Scottie… fit-il après l'avoir lue.

Ils virent Arthur Wilmot au golf le lendemain matin et il les salua d'un bref coup de tête.

– Bonjour Arthur, lui dit Stella mielleusement. J'ai reçu votre mot.

Il devint écarlate.

– Vous pourriez en parler à mon notaire Me Vetch, grogna-t-il en faisant mine de commencer son jeu.

– Oh ! Flora !… dit la jeune fille d'une voix basse mais qu'Arthur entendit distinctement.

Et ce jour-là, M. Arthur Wilmot joua la plus mauvaise partie de sa vie.

CHAPITRE XXV.

Une matinée aux bains de mer.

À Sea Beach, M. Downer, passant devant un poste de police eut l'attention attirée par un avis affiché au dehors et disant :

On recherche un homme :

ABRAHAM SELIM

(alias WENTWORTH)

« accusé du meurtre de Darius Merrivan et de John-Albert Sweeny, commis dans la nuit du 24 juin.

« Selim est un usurier et doit être âgé de cinquante-cinq ans environ. Il est voûté et porte des lunettes. Figure entièrement rasée. Il essayera peut-être de négocier des chèques signés Wentworth, bien qu'il soit en possession d'une très forte somme d'argent. Toute indication pouvant faire retrouver sa piste sera récompensée et devra être adressée à M. le Dr Macleod, bureau central de la police judiciaire à Londres, ou à l'officier de police de service à ce poste. »

M. Downer lut la pancarte et en fut ennuyé. Tout ce qui se rapportait au drame de Beverley l'ennuyait. Il croyait sincèrement avoir trouvé la solution le jour où Arthur lui avait dit confidentiellement que Stella Nelson était la mystérieuse visiteuse de son oncle une heure avant le crime.

Si les événements avaient suivi les prévisions de M. Downer, il n'y a pas de doute qu'il serait à cette heure un des hommes les plus heureux du jour. Pourtant, il ne détestait pas Stella. Au fond, il avait presque de l'admiration pour elle, et

d'un autre côté il aurait été au regret de créer des difficultés à Andy qu'il estimait beaucoup. Seulement, dans les affaires, aucun ami ne trouvait grâce devant lui.

Son bungalow se trouvait sur la plage. Il comprenait une cuisine, une salle de bains, une chambre à coucher et une salle à manger. Il possédait aussi une très large véranda de bois avec les crochets nécessaires pour y suspendre des hamacs ; un petit jardin complétait le tout, un petit jardin garni principalement de chrysanthèmes qui croissaient sauvagement en automne.

Lorsqu'il se trouvait au lit, peu importait le sujet qui lui venait à l'esprit comme motif de réflexion, que ce fût la nécessité d'acquérir un nouveau costume d'été, ou l'appel sans suite de ses partners au bridge, le crime de Beverley revenait toujours à son esprit comme un leitmotiv.

Deux hommes avaient été tués. Le criminel, fort probablement, devait être un certain Abraham Selim dont la vie et les habitudes étaient inconnues et dont l'identification, par conséquent, était impossible. Abraham ou X – on ne pouvait le considérer qu'impersonnellement – ne serait jamais retrouvé parce qu'il n'avait sans doute jamais existé. M. Downer avait rejeté toute idée de culpabilité de Stella. M. Downer était assez sage et assez intelligent pour saisir que la seule raison qui motivait son intervention dans l'enquête était le fait qu'Andy cherchait à la couvrir et à la protéger.

Une fois de plus, il se trouvait, ce soir-là, fort irrité contre lui-même de ne pouvoir rejeter tout à fait cette obsession. Il se retourna pour obtenir une heure de plein repos.

Le soleil se leva bientôt et ses rayons d'or vinrent frapper la muraille et le dormeur à chaque coup de vent qui soulevait le store. Il s'éveilla, sauta de son lit, et se rendit à la cuisine pour y préparer son petit déjeuner. Il prit son bain à l'aise, trop à l'aise, car lorsqu'il en sortit, la bouilloire s'époumonait en jets de vapeur et son lard était recroquevillé et noirci dans la poêle.

Ce ne fut qu'à ce moment qu'il passa dans la salle à manger pour lever les stores.

– Bon Dieu ! dit-il en apercevant un homme assis commodément dans un rocking chair et qui lui tournait le dos.

L'homme était habillé très élégamment et Downer aperçut un soulier vernis qui brillait au soleil, une main gantée qui retenait la pomme d'or d'une canne en malacca. M. Downer déverrouilla la porte et sortit. Il avait une excellente notion de la propriété et du respect de celle d'autrui.

– Excusez-moi, dit-il en appuyant sur le *moi*, dans l'intention de faire comprendre que c'était lui qui se trouvait importun vis-à-vis de l'intrus. Vous avez fait erreur… Quoi !… c'est M. Boyd Salter !

M. Salter se leva, la main tendue, le sourire cordial et subtil.

– Vous voudrez bien me pardonner cette liberté, M. Downer ? C'est impardonnable de ma part, j'en suis sûr. Mais je me souviens que lorsque vous êtes venu me voir au Hall – je vous ai fait attendre longtemps ce jour-là, mais c'était l'un de mes mauvais jours – vous m'avez dit que vous possédiez un bungalow à Sea Beach et je vous ai dit que… hem… Sea Beach appartient à ma famille, pour plus de la moitié…

Et il suivit son hôte à l'intérieur.

– Vous ne savez pas combien je suis heureux de vous voir… dit Downer avec une grande cordialité. Je dois m'excuser de vous recevoir comme cela, mais je viens de me lever.

– Ne vous excusez pas, riposta Boyd Salter en protestant de la main. C'est à moi de m'excuser. La matinée est très chaude et les pyjamas verts s'harmonisent parfaitement avec cette charmante pièce. Je craignais d'arriver un peu tôt, mais il est onze heures et Sea Beach n'est qu'à une heure d'auto de Beverley.

Tandis que Downer passait hâtivement quelques vêtements, son hôte examinait la chambre avec calme.

– Je me disais précisément hier soir, disait M. Downer de sa chambre entrouverte, qu'il était regrettable de ne pas avoir une nouvelle excuse d'aller vous rendre visite. Je vois beaucoup de gens au cours de l'exercice de ma profession, mais peu d'entre eux me font une impression quelconque. Cela doit vous faire croire que je cherche à vous flatter. Je ne voudrais pas être assez fou pour essayer de tromper un homme de votre expérience, M. Salter, et si vous le permettez, de votre âge. Mais probablement avez-vous ressenti cela vous-même ?

– Oui, vraiment, dit M. Salter d'un ton empressé, et je vous assure que je ne serais pas venu vous déranger dans votre charmante petite maison..

– Ce n'est qu'une cabane à lapins, fit Downer d'un air désespéré, mais je ne suis qu'un homme simple, de goûts très modestes.

– C'est un charmant pied à terre, insista M. Salter gracieusement. Mais je ne serais pas venu vous voir si je n'avais reconnu en vous certaines qualités, M. Downer.

M. Downer n'avait été que rarement flatté dans sa vie. Il était plus qu'intéressé, parce que cette visite signifiait une affaire. M. Salter, malgré tout ce qu'il déclarait, n'avait pas fait un déplacement matinal aussi long pour venir l'entretenir de compliments flatteurs ou pour écouter ses phrases doucereuses.

– Je suppose que vous devinez le motif de ma visite ?...

– Peut-être... répondit Downer. Vous venez dans l'espoir que je vous rende quelque menu service. Dans ce cas, vous êtes doublement le bienvenu.

– Pas un petit service, dit M. Salter, en secouant la tête. Au contraire, un grand service. La seule chose qui m'inquiète est la crainte de vous offenser.

M. Downer sourit si largement que ses lunettes en furent désaxées.

– Je suis difficile à offenser, dit-il sincèrement.

M. Boyd Salter s'essuya les lèvres et ses courtes moustaches grises avant de poursuivre :

– Voici ce que je désire de vous. Vous êtes venu à Beverley pour enquêter au sujet de l'assassinat de Merrivan. Pour des raisons qui me sont inconnues et que je ne désire pas connaître, vous avez abandonné votre travail. J'imagine que cette occupation n'était pas assez lucrative… Veuillez me pardonner si je parle franchement, sans cacher ma pensée. Vous êtes un homme qui travaillez pour vivre par votre plume, et je suppose que vos préoccupations et vos déplacements sont réglés de par la volonté de ceux qui vous emploient, vos éditeurs ou vos journaux quels qu'ils soient.

Downer approuva. Il se souvenait de sa lettre de rappel et de la modicité de son chèque.

– Admettez que je vous demande de continuer l'enquête où vous l'avez laissée ?… Je désire en savoir plus que je n'en ai appris jusqu'à présent. En particulier, je voudrais connaître la véritable raison du cambriolage dont je fus victime… Qu'y a-t-il derrière cette tentative de vol ? Est-ce que le docteur Macleod était au courant de ce… crime ? M. Macleod sait-il ce que moi j'ignore ? A-t-il obtenu des indications sur Abraham Selim qu'il n'aurait pas communiquées à ses chefs hiérarchiques ? Où est Miss Nelson ?…

– Ah ! dit Downer, je crois que je puis commencer dès à présent à vous donner quelques indications.

Et il raconta l'histoire de la Castle-street et des mystérieuses visites de Stella dans cette maison.

– Quel est cet invalide ?… demanda Boyd Salter.

Mais son nouveau collaborateur se trouva incapable de lui répondre, car il n'avait pas poursuivi son enquête.

– Je crois que vous découvrirez que c'est l'homme qui s'est introduit chez moi, fit Salter d'un tel ton que Downer le regarda avec étonnement.

– Mais c'est évident !… s'exclama-t-il tout à coup. Comment cela ne m'est-il pas venu à l'esprit ?

– Prouvez-moi qu'il en est ainsi… Je puis me tromper, mais lorsqu'après mûre réflexion j'arrive à conclure, j'ai toujours raison, M. Downer. J'ai appris qu'elle et Scottie sont partis le même jour. Scottie doit être mon voleur. Si c'est lui, il doit être blessé. Mais souvenez-vous de ceci, je ne veux pas que Macleod sache que vous continuez l'enquête pour moi.

– Vous pouvez compter sur moi, dit Downer.

Son nouveau patron prit un billet plié dans sa poche et le posa sur la table :

– Vous aurez à supporter quelques dépenses… Considérez ceci comme acompte seulement, je vous prie.

M. Downer alla reconduire son visiteur jusqu'au bout de la véranda et le vit monter dans son automobile. Il rentra alors dans sa chambre et déplia le papier. C'était un billet de banque d'une valeur assez intéressante et qui le fit sourire.

– Je crois que je vais rentrer en ville… pensa-t-il.

Et il fit chauffer son fer à repasser, car Downer repassait toujours ses pantalons lui-même.

CHAPITRE XXVI.

La rencontre avec Madame Bonsor.

– Allons ! Arrière, Satan ! dit Scottie sévèrement.

– Vous n'êtes pas devenu dévot, par hasard, M. Scottie ? demanda le Gros Martin avec quelque anxiété dans la voix.

Scottie reposait sur son lit dans la petite chambre de la maison de Castle-street. Son compagnon était celui qui s'était empressé de déguerpir au moment où Andy frappait à la porte. Ce n'était pas qu'il fut peureux ou lâche, mais à la seule annonce de l'arrivée de Macleod, il avait pris, disait-il dans son argot, la fille de l'air. Surpris par le coup de sonnette, il avait jeté un coup d'œil à la fenêtre et la vue du visiteur l'avait rempli d'une sainte frayeur.

On l'appelait le Gros Martin, parce qu'il était maigre et petit et qu'il n'y avait personne pour passer comme lui à travers une petite fenêtre vasistas au cours d'inavouables expéditions.

Plus tard, évidemment, gagnant de la taille et s'élargissant, il avait dû constater à regret que ses précédents avantages sur ses copains avaient disparu. Il n'était plus guère intéressant dans la partie qu'il trouvait si appropriée à ses capacités professionnelles.

Il rendait service, depuis lors, à Scottie, en maintes occasions. C'était un très bon lecteur de tous les journaux et un excellent informateur. En outre, il effectuait les reconnaissances indispensables et s'en acquittait à la complète satisfaction de Scottie.

C’était Big Martin qui avait mission d’aller sonner aux portes et qui questionnait habilement les servantes sur leurs patrons. Scottie était au-dessus de ce genre de travail. Il s’était spécialisé dans le négoce des pierres précieuses et cela exigeait de solides connaissances que Gros Martin ne possédait pas. Toutefois Gros Martin se rendait utile. Pendant les sorties de Scottie, il entretenait la petite maison, faisait les courses et les chambres et pouvait à la rigueur préparer un petit repas.

– Non, je ne suis pas devenu bigot, reconnut Scottie, en nettoyant les verres de ses lunettes avec un bout de drap de lit, mais je suis devenu prudent. Avez-vous jamais lu l’histoire du renard et du bouc ?

– Non, dit Martin méfiant. Y a-t-il une attrape ?

– Oui, il y a une attrape, fit l’autre en grimaçant.

Et il ajouta avec onction :

– J’ai assez d’argent pour vivre tranquille.

Gros Martin ne put retenir une grimace :

– Si vous ne le faites pas, quelqu’un d’autre le fera… affirma-t-il. On dirait qu’elle le demande, en se promenant toujours avec tous ses diamants.

– C’est la Fatalité ! pensa Scottie. Ne me parlez plus d’elle… poursuivit-il tout haut. Je l’ai rencontrée dans le monde. Mme Crafton-Bonsor, presque Américaine ; appartement 907, Grand Hôtel Métropolitain.

– Une banque ne pourrait pas lui acheter ses perles, dit le tentateur. Elles sont grosses comme çà…

Et il fit un *o* du pouce et de l’index réunis par le bout.

– Et des diamants ! Vous n’avez jamais vu cela, M. Scottie !

– Oui, je sais, mais elle les fait garder dans le coffre de l'hôtel, remarqua Scottie tandis que l'autre faisait un geste de dénégation.

– Pas elle ! Ma cousine est fille d'hôtel là-bas… c'est ainsi que j'en ai entendu parler… Elle y pèle les pommes de terre.

– Qui cela ?… Mme Bonsor ?

– Non, ma cousine.

Scottie médita un long moment. Il tambourinait des doigts et son regard absent vaguait dans le vide.

– Non, je n'y touche pas, Martin. Macleod l'apprendrait et en outre…

Il allait en dire plus mais il changea d'avis.

Le Gros Martin n'aurait pas compris ses sentiments à l'égard de Stella Nelson. Il aurait été inexact d'affirmer que Scottie était transformé et qu'il faisait pénitence pour tous ses anciens péchés. Le principal facteur qui intervenait actuellement dans sa prudence, était surtout sa sécurité personnelle. Il n'y avait réellement pas de raison pour courir un tel risque. Il était à l'aise. L'affaire de Régent street s'était bien terminée à tous les points de vue. L'un des acquéreurs était également témoin pour l'établissement de son alibi. En outre, il avait une petite poire de côté pour la soif à venir : le tout pouvait lui permettre de vivre confortablement le restant de ses jours.

– J'irai voir encore une fois Mme Bonsor, fit-il enfin.

Martin se frotta joyeusement les mains.

– Mais je ne crois pas que ce soit la damnée folle que vous me décrivez. D'où vient-elle ?

– De Saint Barbara… dit l'autre.

– Non… de Santa Barbara… corrigea Scottie. Elle me racontait… Peut-être a-t-elle rencontré de mes amis de l'autre côté, sur la côte du Pacifique ?… À propos, en parlant d'amis, je vous ai vu hier venant de la rue Finnagin en compagnie d'un parfait gentleman.

Martin ne se sentit plus à l'aise.

– C'est un reporter, dit-il.

– Tiens, quelle bonne nouvelle ! dit Scottie, sarcastique. Comme si je ne le savais pas ! Qu'est-ce qu'il voulait ?

– Il me parlait d'une affaire vieille de quatre ans, dit Martin. J'y ai attrapé dix-huit mois, l'affaire de Harry Waston.

– Je la connais, et s'il ne s'en était pas souvenu il aurait trouvé autre chose. N'importe qui lui aurait donné les renseignements. Et alors ?

– Il a été très gentil, il m'a demandé ce que Chatty devenait. Nous avons simplement bavardé.

Scottie fit la moue.

– Comme s'il ne savait pas qu'Harry est occupé à faire ses cinq ans à Pankhurst ! Eh bien, vous avez bavardé, mais de quoi ?

Martin était tout à fait alarmé. Qu'avait-il dit en réalité ?…

– Je puis mourir sur l'heure si j'ai parlé de vous. Il savait que vous étiez ici et me demanda comment allait votre main.

Scottie fit entendre un grognement furibond.

– Mais je ne le lui ai pas dit, continua Martin. C'est un de vos bons amis, Scottie. Il m'a dit que si jamais vous aviez des ennuis, il fallait aller le voir. Ce sont ses propres paroles.

– Reprenez-les, faites-en un paquet et reportez-lui le tout, grogna furieusement Scottie. Ne lui avez-vous pas dit aussi que Macleod était au courant de tout ?

– Il ne m'en a pas parlé… dit l'autre avec soulagement.

– Vous n'avez jamais pu garder votre langue, remarqua Scottie résigné, et il se mit à changer de vêtements.

Il s'habilla avec soin et prit au fond d'une petite boîte quelques cartes de visite à son nom de Bellingham, professeur. Son adresse était Pantagalla, Alberta. Il ignorait totalement l'existence de ce Pantagalla, mais il avait vécu quelque temps dans une pension de ce nom qui lui apparaissait suffisamment américain ou canadien.

Le garçon, à l'hôtel, lui annonça que Mme Bonsor était chez elle et lui fit porter la carte du visiteur. Pendant ce temps, Scottie s'était assis dans un confortable fauteuil du salon d'attente et semblait absorbé dans ses pensées alors qu'il étudiait simplement les allées et venues de l'hôtel. Il avait immédiatement repéré le détective attaché à l'établissement.

Le petit groom revint le chercher et le conduisit au troisième étage, où il le fit entrer dans un spacieux appartement dont Scottie évalua aussitôt la valeur, par jour, pour son occupant.

Mme Crafton qui regardait au dehors, à l'une des fenêtres, fit demi-tour à son entrée.

– Bonjour M… fit-elle.

– Professeur Bellingham, dit Scottie avec déférence. Nous nous sommes déjà rencontrés, vous en souvenez-vous ?

– Oui, je crois… Je ne parviens pas à remettre la main sur mes verres. Asseyez-vous professeur. C'est très aimable à vous de venir me voir.

Scottie avait constaté que les gens ne sont jamais ce qu'ils étaient précédemment quand on les rencontre pour la seconde fois. Contrairement à son expérience, il fut surpris de voir que la dame était à peu près pareille à ce qu'elle était le jour de leur rencontre, sauf toutefois qu'elle portait encore un peu plus de bijoux. Ses joyaux étaient magnifiques. Ses mains étincelaient comme une vitrine de bijoutier. Elle devait avoir au moins une bague à chaque doigt et les trois bracelets qui ornaient un bras valaient à eux seuls une fortune.

Les vieux instincts de rapace de Scottie réapparurent. C'était une honte et un péché que cette femme possédât ces joyaux merveilleux alors que lui devait se contenter d'une existence toute simple.

– C'était un devoir pour moi que de venir vous voir… un devoir et un plaisir, Mme Crafton-Bonsor, dit-il en mignardant. Comme je suis de Pantagalla et que vous êtes de Santa Barbara, j'ai estimé qu'il n'était que juste de venir prendre de vos nouvelles… en voisin. Je connais très bien Santa Barbara… Je le connaissais avant que vous, tous gens fortunés, ne soyez venus en prendre possession… Ah, Ah ! c'est ma petite plaisanterie habituelle, Mme Bonsor.

– C'est réellement aimable à vous, professeur…

– Bellingham, rappela-t-il.

– Professeur Bellingham ! C'est tellement ennuyant de ne pouvoir remettre la main sur ces verres ! La fille me les a égarés et je suis aveugle comme une taupe sans mes lunettes. C'est une ville solitaire ici ! J'y suis venue il y a des années, mais tout est nouveau et étrange pour moi et je serai contente lorsque je pourrai rentrer chez moi.

Ils causèrent de Santa Barbara, de certains habitants de San Francisco que par extraordinaire Scottie connaissait de nom et Mme Crafton-Bonsor revint à son dada favori, c'est-à-

dire qu'elle recommença à se plaindre du manque d'hospitalité rencontré à l'étranger et de la difficulté de recruter de bons serviteurs.

– Cette chambre doit avoir été faite ce matin, dit-elle, en passant son doigt sur le bras du fauteuil. Voyez cela !… On n'y a pas touché !

Scottie resta silencieux.

Mme Crafton-Bonsor ne pouvait pas lire sa carte parce qu'elle n'avait pas ses lunettes ou ses pince-nez, mais elle constatait la présence de poussière sur les meubles. Bizarre myopie ! Puis, il n'y pensa plus.

Il sut toutefois se rendre si agréable et si fin causeur qu'il fut invité au dîner du soir.

– Je dîne dans mon appartement, dit-elle. J'en ai ma claque de manger au restaurant.

Le langage si distingué de la femme du sénateur l'amusait réellement sans laisser toutefois de l'étonner. Comme il descendait les marches de l'hôtel, tout joyeux de la réussite de sa combinaison, il se sentit touché au bras, ses yeux tombèrent sur un visage qui lui était très familier.

– Andy désire vous parler, dit le détective qui appartenait au personnel du docteur. Il m'a chargé de vous dire qu'il désirait vous voir à son bureau, au central.

Scottie fit entendre un impatient claquement des lèvres mais se rendit à l'invitation d'Andy.

– Hello Scottie ! comment cela va-t-il ? Asseyez-vous. L'un de mes hommes vous a vu entrer chez Mme Crafton, la riche américaine du Métropolitain. Quelle est votre idée à son sujet ?

– Ne peut-on plus rendre visite à ses amis ? dit Scottie blessé.

– Tout ce que vous désirez et même plus, dit Andy joyeusement. Mais je travaille dans votre intérêt en vous prévenant. Cette dame est une mine de diamants ambulante et je n'aime pas vous voir tomber en tentation… À propos, je reviens précisément de Beverley et Miss Nelson demande de vos nouvelles.

– C'est très gentil de la part de Miss Nelson… dit-il.

Quant à ces diamants, mes intentions sont parfaitement honorables. Vous ne pouvez vous imaginer l'effet que cela fait d'approcher de pareille fortune, Macleod, sinon je vous ferais envie.

– Je ne vous envie rien du tout, Scottie… dit Andy tranquillement. Mais je vous répète que cette dame est sous notre surveillance depuis son arrivée. Nous avons déjà prévenu deux de vos bons amis, Harry Murton et Dutch John. Il ne serait pas loyal de ma part de vous laisser continuer sans vous prévenir que vous avez deux bons anges gardien.

Scottie resta silencieux.

– Cela veut-il dire que je ne puis aller la voir ?

– Vous pouvez lui rendre visite autant que vous le désirez, dit Andy. Mais si elle vient se plaindre chez nous que certains bracelets que vous admirez ont disparu, je serai obligé de vous mettre en tête de liste !

Un mince sourire éclaira le visage de Scottie.

– Personne ne vous a donc prévenu de ma conversion ?… dit-il innocemment.

– J'en ai entendu parler, dit Andy en riant. Scottie, je parle sérieusement. Je ne veux pas vous voir dans l'embarras et, je vous l'avoue, dans ces circonstances-ci, les relations avec Mme Bonsor sont plutôt dangereuses. Votre moralité fait l'objet de mes pensées, ajouta-t-il très sérieusement. Vous conviendrez avec moi que c'est un jeu très dangereux pour vous. Supposez

que l'un de vos anciens copains réussisse à faire un trou dans la cassette à joyaux de la dame…

– Oui, oui, je vous remercie, Macleod…

Et Scottie reprit son chapeau et fit mine de s'en aller.

– Mais je crois que je continuerai à lui rendre visite ; elle est réellement fascinante… en dehors de toute sa bijouterie, je m'entends. Lui avez-vous déjà parlé ?

– Non, je n'en ai pas encore eu l'occasion. Elle n'est d'ailleurs pas dans mon département, dit Andy. Je remplace Steel qui est en congé, et c'est heureux pour vous, car Steel ne vous aurait pas prévenu comme moi.

– Merci encore, reprit Scottie. À propos vous savez que Downer est en chasse d'une façon très active ?

Ce n'était pas une nouvelle pour Andy :

– Oui, je le sais, dit-il. Il est retourné à Beverley ou plutôt dans le village au-dessus de Beverley. S'intéresse-t-il à vous ?

– Oui, il a même tiré les vers du nez d'un de mes amis, celui qui s'est montré si prudent le jour où vous êtes venu à mon logement. Vous vous en souvenez ? Quel fin limier vous êtes, Macleod. Allons, à plus tard.

Dans la soirée il alla courageusement à l'Hôtel Métropolitain bien qu'il se sût surveillé et il passa une soirée très agréable. Mme Bonsor s'était mise en frais pour le distraire et lui faire passer une bonne soirée. Il apprit incidemment que le Sénateur, son mari, n'était pas réellement sénateur. C'était un surnom octroyé généreusement à une certaine catégorie de citoyens en Californie. Cela expliquait bien des choses. Scottie s'était étonné qu'un homme bien élevé et instruit eut épousé une pareille femme. Elle ne parlait que de son palais de Santa Barbara, de ses voitures, de ses servantes, de ses garden parties, et chaque fois qu'elle bougeait elle scintillait.

– Scottie a déjà rendu trois fois visite à la dame, apporta l'un des hommes placés en surveillance. Il dîne avec elle tous les soirs, et va faire une promenade en voiture avec elle cet après-midi.

– Mettez un homme à la chasse de Big Martin et voyez s'il prépare quelque chose.

Personnellement, il avait quelque estime pour Scottie mais officiellement Scottie était une perpétuelle menace pour la société. Une après-midi, un officier de police se fit introduire auprès de Mme Crafton-Bonsor et le résultat en fut que, le soir même, Scottie fut reçut plutôt froidement. Il avait arboré un brillant costume de soirée, tout neuf, mais ce n'était certes pas la raison qui la faisait se tenir à distance.

– J'ai bien failli ne pas vous laisser entrer Monsieur… (Et il parut aussitôt de mauvais augure à Scottie de s'entendre appeler Monsieur au lieu d'être familièrement traité de professeur). Mais j'ai pensé qu'il fallait que je vous parle. Les flics sont derrière vous.

– Derrière moi ! dit Scottie étonné.

Il était ennuyé, mais sans rancune. C'était le devoir de la police de prévenir cette femme de ce qui l'attendait. Il s'étonnait même de ce qu'Andy ait attendu aussi longtemps pour le faire.

– Ils disent que vous êtes un repris de justice appelé Scottie.

Elle secoua la tête en manière de reproche :

– Je dois vous dire que j'en suis très peinée.

– Pourquoi ? dit Scottie avec calme. Je ne vous ai encore rien pris et je ne prendrai rien, pas même une épingle de votre belle tête.

Oui, c'était bien Scottie qui parlait comme il le pensait.

– Je reconnais que je me nomme Scottie. Ce n'est même pas mon nom, mais cela suffit pour me reconnaître dans deux ou trois pays. J'admets que je suis un repris de justice, un cheval de retour, mais est-ce que vous vous êtes rendu compte, Mme Crafton-Bonsor, ajouta-t-il avec un tremblement dans la voix, de ce que signifie pour moi la rencontre d'une femme telle que vous, d'une femme du monde, jeune encore, certainement dans la fleur de l'âge, et qui a bien voulu manifester quelque intérêt à… à un… aventurier comme moi ? Ce ne sont pas vos bijoux, ni vos pierreries qui me tentent… Ils ne signifient absolument rien pour moi. J'aurais pu vous les prendre le premier jour où je vous vis… continua-t-il audacieusement. Je suis venu pour voir toutes ces pierres dont tout le monde parlait. Or, mon métier est d'être géologue. Tout cela je le reconnais, mais lorsque je vous vis et vous parlai, ce fut comme un rêve. Un homme raffiné et plein de goût pour sa profession comme moi ne pouvait rencontrer une dame comme vous…

– Oh ! je n'ai absolument rien d'extraordinaire, l'interrompit Mme Crafton qui sentait la nécessité de mettre un terme aux flots d'éloquence de Scottie et qui se devait de faire preuve de quelque modestie.

– Je savais, depuis le premier jour, que vous n'étiez pas américaine. Il ne naît pas des gens comme vous le long du Pacifique, et lorsque je vous aperçus, je compris que je devrais vous revoir. Je me serais battu pour ma folie, mais le lendemain je revenais. Vous me séduisiez un peu plus tous les jours.

– Sans intention ?…

– Sait-on jamais… dit Scottie d'un air las.

Il se leva et lui tendit la main.

– Au revoir, Mme Crafton. C'est comme si j'avais vécu dans un pays de rêve.

Elle prit la main tendue, comme à regret de mettre fin à une conversation qui lui était on ne peut plus agréable.

– Au revoir, M. Scottie, dit-elle. J'aimerais vous revoir.

– Oui, je comprends, dit Scottie amèrement. Vous craignez l'opinion du monde, vous avez peur de ce qu'en diraient les gens de l'hôtel.

M[me] Crafton-Bonsor minauda :

– Si vous croyez que je m'inquiète pour deux cents de l'opinion de ces gens-là ! cria-t-elle d'une voix aigre. Eh bien ! vous vous trompez. Venez dîner avec moi demain soir.

Ses désirs étaient des ordres, son attitude avait quelque chose de majestueux. Scottie ne dit pas un mot, il s'inclina et s'en alla rapidement avant qu'elle n'eut changé d'avis.

CHAPITRE XXVII.

Le spectre d'un nom.

Mon cher Macleod, écrivait un attaché à l'Ambassade des États-Unis d'Amérique*, je ne connais pas du tout M*[me] *Crafton-Bonsor, personnellement, mais j'en ai beaucoup entendu parler. Comme vous le soupçonnez, Crafton-Bonsor n'a jamais été un sénateur des États-Unis. Chez nous, nous avons des titres que nous qualifions de « titres de courtoisie » ; par exemple le titre de sénateur peut être rangé, dans le cas actuel, dans la série des titres dits courtois. L'origine du nom Crafton-Bonsor est difficile à déterrer. En réalité, il était plus souvent appelé Mike ou Murphy par ses anciens associés : il devenait donc respectivement Bonsor Murphy ou Grafter Bonsor et de ces deux appellations on n'en fit bientôt qu'une seule : Crafton-Bonsor. Il s'est sans doute occupé de politique, d'où le surnom de sénateur. Il est mort très riche et sa veuve a hérité du tout.*

Andy lut la lettre à Stella, la première fois qu'ils furent seuls. Il avait accompli son devoir et M[me] Crafton n'ignorait plus rien des caractéristiques de son nouvel ami – communication qui eut toutefois un résultat contraire à celui attendu.

– Elle essaye peut-être de le ramener au bien, dit Stella malicieusement. Les hommes mauvais ont parfois beaucoup de charme pour certaines femmes sensibles. Non pas que Scottie soit un mauvais homme ni la dame une femme particulièrement sensible. Je me rappelle l'avoir vue la première fois qu'elle est venue à Beverley. Elle a été cause de la destruction de deux superbes lilas. Scottie m'a dit son nom un peu plus tard.

– Il assiste au lunch, au thé et au dîner ! protesta Andy. Je suis certain qu'il déjeune là également. Je n'ai pas à me préoccuper des petites distractions de Scottie, et je présume que mon rôle est terminé puisque j'ai fait prévenir la dame, mais tout de même…

– Peut-être l'aime-t-il ?… suggéra la jeune fille. Oui, ne vous moquez pas de moi. J'ai remarqué certaines dispositions romantiques chez Scottie.

– Je ne le nie pas, dit Andy. Cet alibi qu'il a sorti…

– Andrew, ne soyez pas désagréable. Peut-être devrez-vous la rencontrer, cette dame honorable et honorée.

– Comment, devrais-je la rencontrer ?… fit Andy avec surprise.

– Scottie m'a écrit pour me demander s'il pouvait inviter la dame à dîner, et naturellement, j'ai dit oui. J'ai fait une petite description de la dame à père et depuis lors il ne cesse de frémir lorsqu'il y pense. Je crois qu'il trouvera une bonne excuse pour s'échapper, il est donc nécessaire que vous soyez ici.

– Vous me dites donc que Scottie a eu l'audace de se faire inviter, lui et son amie couverte de bijoux, pour dîner avec vous !

La chose était bien exacte et le soir même Andrew Macleod fit la connaissance de la dame à laquelle il avait essayé de rendre service.

Mme Crafton-Bonsor s'amena dans une robe de soirée largement décolletée, en velours prune et lorsqu'il la vit, Andy en resta muet.

Il n'avait jamais, de toute sa vie, rencontré une pareille exposition de bijoux. Elle en portait depuis la barrette des cheveux jusqu'à la pointe de ses souliers. À côté d'elle, un Rajah des

Indes, en grand uniforme et portant les joyaux de l'État, aurait paru fort terne.

Scottie semblait heureux. Sa fierté était si flagrante et si absurdement sincère qu'Andy en resta interloqué.

– Je vous présente mon amie, Mme Crafton-Bonsor, dit-il. M. le Dr Macleod, Mirabelle. (Mirabelle ! répéta Andy mentalement sans pouvoir dire un mot.) Le Dr et moi nous avons eus maintes discussions, presque des batailles, mais je ne lui en porte pas rancune. C'est le monsieur qui vous a mis en garde contre moi… et c'était justifié, soyez-en certaine !…

Il prit la main d'Andy et la secoua vigoureusement.

Mme Bonsor ne lui accorda qu'un regard indifférent.

– Je vous présente Miss Nelson, continua Scottie avec un geste de la main qui lança un éclair.

– Je suis heureuse de vous rencontrer, fit la dame qui n'en pensait rien. Tous les amis du professeur – du professeur Bellingham – sont mes amis, dit-elle en regardant Andy.

C'était un beau début pour une soirée que Stella se promettait tout de même plus réjouissante. Il lui apparut au cours du dîner et cette constatation ne pouvait la réjouir – que Mme Crafton était jalouse d'elle. Avant la fin du repas, la dame avait toutefois changé son attitude et elle causait très gaiement avec Andy.

– Oui, je pars la semaine prochaine, disait Mine Crafton avec un regard vers Scottie. Je ne croyais pas que je me serais plu ici, mais évidemment, je désire rentrer dans ma belle maison de Santa Barbara. La pelouse est aussi grande que ce village… j'ai montré une petite peinture au professeur qui la trouve superbe. Il est naturel que j'y retourne.

Elle regarda Scottie qui fixait la nappe d'un air exceptionnellement modeste et Andy lui aurait volontiers donné un coup de pied sous la table.

– J'espère que vous ne trouverez pas le voyage trop solitaire, Madame. Notre ami le professeur va vous manquer.

– Oui, répondit la dame, en toussotant.

Scottie releva la tête.

– Je pensais précisément au plaisir de refaire un petit tour en Californie, dit-il.

Mme Crafton esquissa un sourire :

– Le fait est que M... Stanhope et moi...

– Stanhope ? Qui est Stanhope ? demanda Andy, étonné.

Mais les yeux de Scottie lui jetèrent un regard éloquent.

– Stanhope et moi sommes de très bons amis. Je pensais que vous auriez remarqué la bague, poursuivit-elle en levant une main dodue.

Andy en remarqua une bonne douzaine, mais il avait retrouvé sa présence d'esprit.

– Je vous présente mes sincères félicitations, dit-il cordialement. Réellement c'est une nouvelle surprenante, Mme Crafton.

– Personne n'a été plus surprise que moi, ajouta-t-elle joyeusement. Mais vous allez comprendre, M... j'oublie toujours votre nom... J'arrive à oublier parfois le sénateur et vous vous imaginez la vie triste et solitaire que je mène. En outre, je veux que Stanhope recommence sa vie. Il y a près de chez nous une montagne où il pourrait... comment dit-on, Stan ?

– Prospecter, murmura Scottie.

– C'est cela, reprit Mme Crafton. Et si celle-là ne convient pas, il y a d'autres montagnes, à une heure d'auto.

– Alors vous allez nous quitter ? demanda Andy en souriant à Scottie. Je suis convaincu que dans un mois vous aurez oublié Beverley-Green et Wilmot et le criminel Abraham Selim et…

Il y eut un fracas.

Mme Crafton-Bonsor venait de s'évanouir.

★★★

– C'est la chaleur de la pièce, dit-elle en revenant à elle, décoiffée et tous ses bijoux en désordre. Je crois qu'il vaut mieux que nous rentrions, Stanhope.

C'était touchant à voir comme elle comptait déjà sur lui.

– Voulez-vous faire appeler la voiture ?

Son visage était devenu pâle et très vieux ; ses lèvres violemment carminées y faisaient une tache sanglante. Andy s'attendait à la voir faiblir de nouveau et il croyait à une attaque d'une autre nature beaucoup plus grave, à laquelle la prédisposait sa nature sanguine. Il fut soulagé lorsqu'il la vit revenir entièrement à elle et reprendre des forces. Avec l'aide de Scottie, il la mit en voiture.

– La promenade me fera du bien, dit-elle, avec un pauvre petit sourire nerveux. Je suis au regret de vous donner tous ces ennuis, Miss… dont j'oublie le nom. Je voudrais bien avoir des détails sur ce meurtre. Qui est-ce qui a été tué ?… Abraham Selim ?…

– Non… c'est un homme appelé Merrivan. Je regrette d'en avoir parlé… répondit Andy.

– Oh ! cela ne m'a pas contrariée… Allons bonne nuit à tous deux.

Andy revint avec la jeune fille vers le dîner inachevé.

– Abraham Selim, encore, dit-il.

Elle frissonna :

– Croyez-vous que ce soit ce nom qui ait provoqué sa syncope ?

– J'en suis sûr. Je n'ai aucun doute à cet égard, mais pourquoi le simple nom de l'assassin a-t-il eu ce résultat sur elle ?

Il resta un moment plongé dans ses réflexions, les yeux fixés sur la table et elle respecta sa méditation.

– Je crois qu'il est indispensable que j'interroge Mme Crafton, dit-il enfin. À moins que je ne me trompe fort, cette dame doit en savoir plus sur l'assassin que l'assassin lui-même.

CHAPITRE XXVIII.

L’homme en robe de chambre.

Andy attendit le retour de M. Nelson, puis il s’en alla à travers la pelouse vers la pension où il avait repris son ancienne chambre.

Il était momentanément le seul hôte de la pension, aussi le vieux Johnston le vit-il rentrer avec plaisir.

– Je suis bien content de vous voir revenir ! s’exclama-t-il sans chercher à dissimuler sa joie. Je craignais de devoir attendre une heure au moins !

Andy le regarda étonné et constata qu’il était livide, le menton tremblant.

– Mais qu’avez-vous, Johnston ? Vous semblez avoir de la fièvre ?

– Je ne peux plus maîtriser mes nerfs depuis ce meurtre. Je suis dans un tel état que je ne parviens pas à m’endormir avant trois heures du matin.

– Pourquoi cela ? demanda Andy.

– Si je vous le dis, vous me prendrez pour un fou… et à certains moments, je le crois moi-même, docteur. Je n’ai jamais été nerveux ni craintif… J’ajouterai même qu’étant jeune j’ai braconné, donc…

– Alors… demanda Andy, après un moment de silence.

– Je suis relativement dévot… oui… d’une certaine manière… Je ne manque jamais le service du dimanche, mais je ne crois pas aux choses surnaturelles, ni à toutes les bêtises de ce genre.

– Et vous avez vu des spectres ou des revenants, hein ! Cela prouve Johnson que vous êtes surmené. Je verrai M. Nelson cet après-midi et je lui demanderai d’intervenir auprès du conseil pour que l’on vous accorde un jour de congé.

Johnston secoua la tête.

– Vous avez peut-être raison, Monsieur, mais je suis peut-être fou… J’ai vu des choses ici qui vous feraient tourner votre sang en eau… et vous êtes docteur ! Il y a des spectres ici !… j’ai toujours dit qu’il y en avait… et il y en a !

– Auriez-vous vu quelques-uns de ces individus surnaturels ?

– J’ai vu M. Merrivan, soupira-t-il.

Andy qui s’apprêtait à monter à sa chambre en riant, s’arrêta court.

– Vous avez vu Merrivan ? Où cela ?

– Je l’ai vu, comme je l’ai vu des douzaines de fois, à la porte de sa maison, dans sa robe de chambre. Il avait l’habitude de venir à la porte dans les premières heures de la journée ; il portait toujours sa longue robe de chambre, personne n’étant levé à cette heure matinale… vers 5 ou 6 heures. Je l’ai vu parfois aussi pendant les nuits trop chaudes, prenant l’air les mains dans les poches.

– Et vous l’avez revu depuis sa mort ? demanda Andy.

– Oui, je l’ai encore vu il y a deux nuits !… Je n’en ai parlé à âme qui vive, mais je n’en dors plus. Je sors et vais faire le tour de la pelouse ; j’arrive à faire une vingtaine de tours avant que je

me sente l'envie de dormir, expliqua-t-il. Au début je tentais de m'approcher de la maison de M. Merrivan, mais je ne pouvais y réussir. À la longue pourtant, j'arrivais à faire le tour de la maison sans crainte. Il y a deux nuits, j'allais et venais autour de la maison en pensant à l'acquéreur éventuel. M. Wilmot a fait enlever tout le mobilier ne laissant que les rideaux aux fenêtres. Je m'imaginais combien cela devait paraître désolé à l'intérieur, lorsque, soudain, je vis une lumière.

Sa voix était devenue tremblante.

– C'était dans la chambre du crime, murmura-t-il.

– Quelle genre de lumière était-ce ?

– C'étais la faible lumière d'une bougie, je crois. En tous cas, ce n'était pas aussi brillant qu'une lampe électrique. D'ailleurs, je crois que M. Wilmot a fait couper le courant.

– Et quand cela s'est-il produit ? demanda Andy.

– Je vous l'ai dit, l'avant-dernière nuit.

– Et alors ?... qu'arriva-t-il ?...

– Je n'apercevais qu'un rayon de lumière entre les stores et le mur, et je croyais rêver, lorsque le store se leva doucement...

Andy attendit un moment que l'homme parvint à surmonter son émotion.

– Je ne pus le voir distinctement, mais il avait mis sa robe de chambre et il regardait dans le jardin. J'étais littéralement paralysé de frayeur... Je ne pouvais ni bouger ni m'enfuir. Le store fut relevé tout à fait et la lumière s'éteignit. Quelques minutes plus tard, je la vis briller à nouveau dans le hall, par le vasistas. Je ne sais pas combien de temps je suis resté là, peut-être dix minutes... ou peut-être dix secondes ?... Je ne me rendais pas compte que le temps passait, mais lorsque je suis parvenu à

reprendre possession de moi-même, la porte s'est ouverte. Il n'y avait plus qu'une petite lumière dans le passage et il sortit.

– Qui cela ?… Merrivan ?…

– Oui.

– Où quelqu'un d'autre portant une robe de chambre, dit Andy.

– Peut-être bien.

– Et l'avez-vous revu depuis ?

– Oui, la nuit passée. Je me forçais à revenir près de la maison et je l'y revis, les mains en poche.

– Avez-vous vu son visage ?

– Oh non, je n'ai pas attendu pour le regarder en face, je me suis sauvé !

– L'avez-vous dit à M. Wilmot ?

– Non, car je ne tiens pas à lui en parler… C'était son oncle…

Andy réfléchit un bon moment.

– Vous avez sans doute des hallucinations qui sont dues à un mauvais état des nerfs, prononça-t-il enfin.

Je vous donnerai une consultation demain matin, Johnston.

Il était onze heures lorsque Andy éteignit sa lumière et se coucha. Mais il ne put dormir. Il avait eu une journée assez chargée et il eut été stupide d'affirmer que son énervement provenait des racontars de Johnston. Cet homme était certainement un névropathe. Il avait aperçu le reflet d'une autre lumière et son cerveau surexcité par son imagination avait créé le reste.

Et encore, il ne devait plus y avoir de lumière dans les environs à cette heure-là. Tout en retournant la question, Andy finit pas s'endormir d'un sommeil lourd et agité.

Ce fut un long cri d'horreur qui le réveilla en sursaut. Il sauta à bas du lit et tourna le commutateur. Une seconde plus tard, un bruit de pas rapides s'entendit dans le couloir.

Il ouvrit aussitôt, au moment où Johnston allait frapper à la porte. L'homme était livide et dans sa terreur ne parvenait pas à émettre un seul son. Il montrait la fenêtre de son doigt tendu. Andy s'y précipita, l'ouvrit et regarda au dehors. Il n'y avait personne sur la route.

– Éteignez !... ordonna-t-il à Johnston qui obéit aussitôt.

À nouveau, il regarda dans la nuit, mais il ne remarqua rien.

– Je l'ai vu ! Je l'ai vu ! glapit Johnston qui avait enfin retrouvé la voix. Il se promenait sous ma fenêtre, dans sa robe de chambre. J'ai regardé par la fenêtre ouverte pour en être sûr. Et il m'a parlé. Ah mon Dieu !

– Que vous a-t-il dit ? demanda Andy qui commençait à s'énerver, lui aussi. Mais parlez donc !... Que vous a-t-il dit ?

– Il m'a demandé la clef !... gémit Johnston. Il m'a appelé par mon nom en me disant : Donnez-moi la clef !

Andy sauta sur son pardessus, l'endossa rapidement et sortit. Il ne vit personne. Il se jeta à plat ventre pour avoir un horizon plus étroit, mais il ne vit toujours rien, dans aucune direction.

Il revint auprès de Johnston, et s'aperçut qu'il était sur le point de s'évanouir. Il lui fit prendre un cordial et parvint à le faire peu à peu revenir à lui. Mais il tenait à son histoire.

– Pourquoi vous demandait-il la clef ?

– Parce que c'est moi qui l'ai… dit-il. La voici !…

Et il alla chercher une clef dans une armoire à l'intérieur de sa chambre.

– C'est M. Wilmot qui me l'a donnée pour montrer la maison aux visiteurs – ceux qui auraient désiré l'acheter.

– Donnez-la moi, dit Andy qui prit la clef et la mit en poche.

Pour le détective, il ne pouvait plus être question de dormir cette nuit-là. Il s'habilla et s'en alla faire un tour d'inspection, à tout hasard. Il ne rencontra personne, ni vivant ni fantôme, sur la pelouse. Une sensation de crainte tomba sur ses épaules au moment où il entra dans le jardin. Il sortit sa clef et ouvrit la porte d'entrée. Le bruit de ses pas sonna creux dans le vestibule vide.

Il hésita une seconde avant de pénétrer dans ce que Merrivan appelait son antre. Il prépara sa lampe de poche puis tourna le bouton. Tout le mobilier, y compris le grand tapis, avait été enlevé, seuls quelques clous au mur marquaient l'endroit où Merrivan avait accroché ses eaux-fortes. Il examina, du rayon de sa torche électrique l'endroit où Merrivan avait trouvé la mort puis il dirigea le rayon lumineux vers la fenêtre. Il n'aperçut rien dans la première seconde, mais un frisson de terreur lui troubla la moelle des os. Il avait vu comme le reflet d'une figure humaine dans le jardin… Ce ne fut qu'une apparition, car Andy chercha vainement du rayon de sa lampe à retrouver la figure mystérieuse.

Il bondit à la fenêtre et essaya de l'ouvrir. Il n'y parvint pas, les verrous ayant été sans doute bloqués d'une façon définitive.

Il fit donc le tour par la porte d'entrée et suivit le chemin cendré qui conduisait au verger. Il n'y avait plus aucune trace d'homme ou de spectre.

Andy respira bruyamment en essuyant son front couvert de sueur.

Il rentra dans la chambre, s'assura qu'il n'y avait personne, sortit et referma soigneusement la porte derrière lui, décidé à aller se recoucher.

Mais il demeura figé sur place :

– Que je sois…

Il venait de jeter les yeux vers la maison Nelson, et comme les autres fois, les autres fois des nuits agitées, la fenêtre de Stella était éclairée.

CHAPITRE XXIX.

Madame Bonsor se décide à parler.

Cette fois-ci, Andy ne voulut pas attendre jusqu'au jour pour avoir l'explication nécessaire.

L'explication serait probablement tout ce qu'il y a de plus simple et comme la lumière venait d'apparaître dans le hall, Andy frappa légèrement. Stella répondit aussitôt :

– Qui est là ?

Sa voix exprimait la crainte.

– C'est moi… Andy…

– Andy ?…

Et il entendit qu'elle relevait la chaîne de sûreté.

– Oh Andy !…

Et elle tomba dans ses bras en sanglotant.

– Je suis folle !… Je suis terrorisée !…

– Mais tout le monde l'est, cette nuit, je crois… dit-il en appuyant la tête brune contre son épaule. Qu'y a-t-il ?… Qu'avez-vous vu ?

– Avez-vous aussi vu quelque chose ?… dit-elle en le regardant.

La voix de M. Nelson se fit entendre à l'étage.

– C'est Andy, père, voulez-vous descendre ?

– Que se passe-t-il ? demanda-t-il tout en boutonnant sa robe de chambre.

– C'est ce que je cherche à savoir… dit Andy. Tout Beverley à les nerfs à vif, cette nuit !

Il remarqua que la robe de chambre de Nelson était rouge et qu'il avait bien l'apparence d'un homme arraché au sommeil.

– Aviez-vous déjà frappé ? demanda-t-il. Je pourrais jurer qu'on avait déjà frappé à la porte.

– Non, père, ce n'était pas Andy… dit-elle en tremblant.

– Quelqu'un est-il venu frapper chez vous ?

– Oui, je dors d'un sommeil très léger, dit-elle, et j'ai entendu tout de suite les premiers coups. Je pensais que c'était vous, et j'ai ouvert ma fenêtre. J'ai vu quelqu'un en bas dans le chemin. C'était bien distinct.

– Comment était-il habillé ? demanda Andy vivement. Il portait une robe de chambre ?

– Vous l'avez donc vu ? Qui est-ce Andy ?

– Continuez, ma chérie… Qu'est-il arrivé ensuite ?

– J'ai appelé : Qui est là… Mais on ne m'a pas répondu le première fois. J'ai répété : Qui est là ?… et alors une voix grave m'a dit : Avez-vous retrouvé votre écharpe ?… Je n'ai point compris tout de suite, puis je me suis souvenue de l'écharpe qui a été retrouvée dans le verger. J'ai répondu : Oui… Qui êtes-vous ?… Mais il ne m'a pas répondu et il est parti. Je suis restée à regarder dans la nuit sans pouvoir m'imaginer qui cela pouvait être. Ce n'était pourtant pas votre voix et ce n'était pas la voix d'une personne que je connais à moins que…

– À moins que ce ne soit celle de Merrivan, dit Andy tranquillement.

– Évidemment, ce n’était pas la sienne. Mais c’était une voix assez basse, et douce comme la sienne. Plus j’y songe, plus j’en suis effrayée. Oui, je pensais à M. Merrivan et j’ai lutté pour chasser cette idée de mon esprit.

C’est alors que j’ai allumé et que je suis descendue, dans l’intention de prendre un verre d’eau et d’appeler père. C’est à cet instant que vous avez frappé, Andy…

– C’est extraordinaire, murmura le jeune homme. Et il leur raconta ce qu’il avait vu et entendu cette nuit-là.

– Johnston n’est plus qu’une épave, ajouta-t-il. Vous devrez le laisser partir pour quelques jours, M. Nelson.

– Mais qui pensez-vous que cela puisse être ?… Croyez-vous à quelqu’un qui veuille nous effrayer ?

– Il y parvient, en tous cas…

– Ma théorie est celle-ci, émit M. Nelson qui n’était jamais à court d’une théorie. C’est que vous avez été bouleversés par cette dame qui a eu une attaque ce soir.

– Je crois que mes nerfs sont en bon état… et Johnston n’a cependant pas vu la dame !

Il prit la clef de la maison Merrivan de sa poche.

– Allons faire un tour dans la maison, dit-il en souriant.

– Pas pour un million, dit M. Nelson gravement. Maintenant allez vous recoucher Stella, vous serez sans force demain.

– Il fait déjà grand jour, remarqua Stella en levant les stores. Arthur Wilmot serait-il déjà debout ?…

La même idée était venue à l’esprit d’Andy. Il arracha à Stella la promesse d’aller se recoucher, puis s’en fut vers la maison de Wilmot.

Il attendit un bon moment avant que Wilmot ne l'entendit et ne vint lui ouvrir. Il lui fit part des événements que Wilmot écouta avec un calme parfait.

– C'est étrange, dit-il. J'ai encore été dans la maison hier soir pour y verrouiller les fenêtres… ce qui n'avait pas été fait depuis le meurtre.

– Et vous n'avez rien vu ni rien remarqué ? demanda Andy.

– Rien, absolument rien… fit Wilmot. Si vous voulez m'attendre quelques minutes, je monte m'habiller et je vous accompagne. Il fait grand jour et l'on pourra rechercher les traces de pas s'il y en a.

– Ne vous donnez pas de maux de tête au sujet de traces de pas, grogna Andy. Un chemin cendré et une cour asphaltée ne sont pas faits pour retenir des traces de pas.

Néanmoins, il accompagna Wilmot dans la maison qu'ils visitèrent entièrement en commençant par le hall.

– Voici quelque chose, dit Wilmot en désignant le sol.

– C'est une goutte de suif de bougie, dit Andy intéressé. Avez-vous envoyé qui que ce soit avec une bougie ici ?

Arthur Wilmot répondit négativement.

Ils trouvèrent une autre trace de bougie dans la chambre de Merrivan, puis ils découvrirent une bougie à moitié consumée. Elle avait été déposée dans le fond du foyer de la cheminée.

– Je n'ai pas besoin d'affirmer que les fantômes n'emploient guère de bougies, dit Andy. Sans être une autorité dans la partie, je crois pouvoir dire que les spectres n'ont pas besoin de lumière artificielle.

Il enveloppa soigneusement la bougie dans un morceau de papier.

– Qu'allez-vous faire avec cela ?… questionna Wilmot, avec étonnement.

– Diable ! pour un homme qui me suggère d'aller relever des empreintes de pas sur l'asphalte, vous n'avez pas l'esprit vif ! Cette bougie est couverte d'empreintes digitales.

L'assassin, aliéné ou sain d'esprit, était donc attiré par la scène de son crime et sans doute ses visites étaient-elles fréquentes.

Il ne communiqua rien de ses projets ni à Wilmot ni à Nelson. Son premier but était Mme Crafton-Bonsor, mais la dame n'était pas visible. Plus que cela, lorsqu'Andy insista pour la voir elle répondit qu'elle refusait de le voir, et ce fut Scottie qui lui en fit part.

– C'est un caprice de femme, fit-il. Elle n'est pas bien, Macleod. Elle est aussi forte qu'un fossile néolithique, j'ai fait de mon mieux, mais je ne suis pas parvenu à la convaincre.

– Eh bien, Scottie, je vois ai toujours aidé loyalement… À votre tour, il faut que vous m'aidiez. Qu'était pour elle Abraham Selim ?

Scottie haussa les épaules.

– Il ne faut jamais s'inquiéter du passé d'une femme, Macleod. Le passé est mort, laissons-le là… comme dit la chanson. Le bonheur fait partie de l'avenir.

– Je ne m'inquiète pas de l'avenir, mais bien de Mme Crafton-Bonsor, reprit Andy très sérieusement. Je dois la voir, ou bien elle aura des ennuis.

Scottie s'en alla et ne revint qu'au bout d'un gros quart d'heure.

– Elle est malade, Macleod, réellement malade.

En qualité de médecin, vous le constateriez tout de suite. Mais elle vous accordera deux minutes.

Mme Crafton-Bonsor était allongée sur un lit bas et Andy put constater que Scottie n'avait pas exagéré. Il fut étonné de voir l'effet produit sur elle par son allusion de l'avant-veille. Ses grosses joues étaient devenues toutes flasques et l'insolence de ses yeux bleus avait disparu.

– Je n'ai absolument rien à vous dire, fit-elle lorsqu'Andy pénétra dans la chambre. Je ne connais pas Abraham Selim et ne désire pas m'entretenir de lui. Si c'est un de vos amis, eh bien ! je ne partage pas votre goût.

– Scottie ne vous a-t-il pas dit… commença-t-il.

– Scottie ne m'a rien dit du tout, répondit-elle d'une voix grêle. Et je ne vois pas pourquoi vous me poursuivez jusque dans mon salon – Dieu sait ce qu'il me coûte ! – pour me faire parler.

– Avez-vous jamais connu Abraham Selim ? insista Andy.

Elle hésita.

– Eh bien ! oui, je l'ai connu, avoua-t-elle avec répugnance. Il y a de cela des années et des années. Mais je ne désire pas en parler. Mes affaires privées m'appartiennent. Peu importe que vous soyez de la police ou non. Mon caractère ne supporte pas la curiosité, tenez-le-vous pour dit.

Andy la laissa se calmer puis reprit :

– Votre nom est Hilda Masters et vous avez épousé John Severn à la Cathédrale St-Paul.

Elle le regarda sidérée, ses lèvres tremblèrent, puis elle cria, commença à pleurer, et se mit enfin à rire.

Pendant tout cet accès de désespoir, Scottie se montra étonnant. Il fut tour à tour tendre et autoritaire, doucereux et sarcastique. Andy, par discrétion, les laissa seuls pendant une demi-heure au bout de laquelle Scottie vint le rejoindre :

– Macleod, dit-il tranquillement, elle va vous raconter toute la vérité et comme la sténographie n'a pas de secret pour moi, je prendrai tout ce qu'elle racontera. Il faut être malin avec elle et vous n'avez pas la manière de vous y prendre… Cela vous viendra avec l'âge… Laissez-moi faire… Vous allez me poser les questions, et j'y répondrai pour elle d'après ce qu'elle me dira.

Andy approuva et de cette étrange collaboration sortit le récit suivant.

CHAPITRE XXX.

L'histoire de Madame Crafton-Bonsor.

Mon nom est Mirabelle Hilda Crafton-Bonsor, mais je ne suis pas sûre que cela soit le nom exact de mon dernier mari. Je crois qu'il s'appelait exactement Michel Murphy. Il était d'origine irlandaise, et lorsque je le rencontrai pour la première fois, il était entrepreneur de travaux pour la ville de Sacramento dans l'État de Californie.

Je suis née dans le village de Elckfield, dans le Sussex, mais je vins à Londres à l'âge de sept ans. Mes parents étant morts je vivais avec une tante, Mme Pawl, de la Bayham Street à Camden Ville. J'entrai en service à l'âge de dix-sept ans, comme femme de chambre, chez Miss Janet Severn, habitant Manchester, square 104. Miss Severn était une vieille fille très excentrique. Elle avait des principes absolus en matière de mariage, surtout pour la classe pauvre.

En dehors de la vieille fille et des servantes, il y avait aussi son neveu, M. John Severn qui ne venait à la maison que pendant les vacances… Il était élève de l'Université de Cambridge… Je le sais, parce que j'ai mis de nombreuses lettres à la poste pour Miss Janet et elle lisait toujours les adresses avant de me les remettre. Je sais aussi que le collège avait un nom religieux.

Malheureusement je ne sais ni lire ni écrire, bien que j'aie appris depuis à signer un chèque de mon nom, mais je ne puis faire plus. C'est pour cela que je n'ai rien appris par les journaux de l'assassinat qui a été commis. Lorsque M. John était à la maison il se montrait très gentil pour moi, j'étais assez jolie fille à cette époque, mais il ne m'a jamais parlé d'amour.

Pendant mon séjour dans cette maison, je fis la connaissance d'un nommé Selim – Abraham Selim. Il venait toutes les semaines à la porte de l'office et je pensais qu'il était un de ces marchands qui vendent à crédit aux domestiques. J'ai appris plus tard qu'il prêtait de l'argent et qu'il en faisait un grand commerce dans le Quartier de West-End. La cuisinière était fortement en dettes vis-à-vis de lui ainsi qu'une autre bonne nommée Rachelle.

Il n'avait pas mauvaise mine et lorsqu'il constata que je ne demandais pas d'argent parce que j'en possédais moi-même déjà un peu en banque (j'ai toujours été très économe), il sembla être attiré vers moi et il me demanda si je voulais lui consacrer ma sortie du prochain dimanche. Je le lui promis, d'abord parce je n'avais personne pour sortir, et ensuite parce qu'il avait assez bonne mine. Nous nous rencontrâmes le dimanche suivant. Nous partîmes pour Hampton en voiture. Je vous dirai que c'était une grande affaire pour moi. Il m'offrit tout ce que je pouvais désirer et il se comporta très convenablement à mon égard.

Pour ne pas trop allonger ce récit, j'ajouterai que nous nous rencontrâmes plusieurs fois encore, et c'est alors qu'il me parla de mariage. Seulement il me pria de tenir la chose secrète et de conserver encore mon emploi pendant quelques mois, juste le temps qu'il lui fallait pour étudier une bonne affaire. J'y consentis facilement, d'autant plus que je me trouvais très bien chez Miss Janet. Peu après, j'eus congé un lundi et nous nous mariâmes devant le magistrat de Brixton où il habitait. Le soir même je rentrai chez Miss Janet.

Un jour, il vint me trouver, très énervé, et il me demanda si je ne connaissais pas un monsieur dont j'ai oublié le nom. Je lui dit que j'avais entendu prononcer ce nom par Miss Janet. C'était son beau-frère avec lequel elle était brouillée parce qu'il avait peu d'égards pour sa femme qui était sa sœur à elle. Il était très riche, mais ainsi que je l'avais entendu, ni Miss Janet ni son ne-

veu ne s'attendaient à recevoir quoi que ce fût de lui. Je racontai le tout à mon mari qui parut très intéressé. Il me demanda si M. John me parlait quelquefois d'amour ; cela me blessa, car j'étais très sérieuse et n'aimais pas les aventures. Il me calma et me dit qu'il réaliserait une belle fortune si je voulais l'aider. Il me dit aussi qu'il avait été très étonné de voir, le jour du mariage, que je signais à l'aide d'une croix et que c'était bien ennuyeux pour lui d'avoir une femme illettrée.

Mais cela n'empêchait pas que je pourrais lui être d'un grand secours, si je pouvais l'aider à savoir où M. John passait ses soirées. Par après je crus comprendre qu'il cherchait à avoir une entrevue avec M. John qu'il ne connaissait pas. Il me dit aussi que le coût de la vie à Cambridge était très élevé et qu'il avait déjà emprunté de l'argent. Il me priait toutefois de n'en rien dire à sa tante.

J'en déduisis donc qu'Abraham avait eu vent de la chose et qu'il désirait entrer en relations d'affaires avec M. John. Si j'avais pu prévoir les conséquences de mon bavardage, je me serais plutôt coupé là langue avec les dents que de lui dire où M. John passait ses soirées, c'est-à-dire dans un club de Soho où certains jeunes gens se réunissaient pour jouer.

Une semaine plus tard, Selim me dit qu'il avait rencontré M. John et qu'il l'avait aidé.

« Ne lui dites jamais que vous me connaissez d'une façon quelconque… Il doit ignorer nos relations et notre parenté. »

Je le lui promis d'autant plus volontiers que Miss Janet était très collet monté et qu'elle m'aurait rudement attrapée si elle avait appris que j'étais mariée, alors que je me comportais absolument comme une jeune fille. Les Severn sont de vieille famille et leur devise affirme que les gens de leur caste ne font que des choses nobles. C'était en latin. Leur papier à lettres s'ornait d'armoiries portant une tête d'oiseau tenant dans son bec un serpent. Miss Janet m'a expliqué ce que cela voulait dire,

mais je l'ai oublié. Je ne connaissais pas le genre d'affaires que mon mari traitait avec M. John, mais Selim me paraissait enchanté de l'avoir rencontré et d'avoir traité avec lui. Il ne se rendait plus de porte en porte maintenant, mais il occupait un employé à cette besogne.

Chose extraordinaire, cet employé n'avait jamais vu Selim. Plus tard, j'appris aussi que M. John, malgré les relations qu'il entretenait avec lui, ne l'avait jamais vu non plus. Ce fut à cette époque qu'Abraham devint plus renfermé, plus secret à mon égard. Je constatai la chose lorsqu'un jour M. John me dit qu'il était très satisfait d'avoir traité une bonne affaire avec un monsieur qui lui avait écrit.

– Il croit que je vais hériter de tout un domaine, me dit-il. Je lui ai dit qu'il n'y avait aucun espoir, mais il a insisté en me prêtant tout l'argent que je voulais.

Je racontai la chose à mon mari lorsque je le vis, mais il se mit à rire. Nous étions un dimanche et nous nous étions rencontré dans un restaurant près de King's Cross. Bien que nous fussions mariés, nous ne nous étions jamais rencontré qu'en public, et il ne m'avait jamais embrassée.

Ce jour-là il s'était mis à pleuvoir très fort ; aussi, en sortant du restaurant, il me fit monter dans une voiture et commanda au cocher de me déposer au coin de Portman Square. Il était près de dix heures lorsque je payai le cocher. Mais je reçus un fameux choc en apercevant Miss Janet derrière moi. Elle ne me dit rien sur le moment, mais lorsque nous fûmes rentrées, elle me fit appeler.

Elle me dit qu'elle ne comprenait pas comment une jeune fille honnête roulait en voiture et se demandait où j'avais été chercher l'argent. Je lui dit que j'avais des économies et qu'une amie avait payé la voiture. Elle n'en crut pas un mot, je le vis bien, et je devinai que j'aurais mes huit jours lors de la prochaine paie.

– Ce soir, vous attendrez la rentrée de M. John… dit-elle. Il est aller dîner en ville avec quelques amis, mais il ne rentrera pas après onze heures.

J'étais contente de voir ses talons lorsqu'elle alla se coucher. M. John ne rentra pas avant minuit et demi et je constatai qu'il avait bu. Je lui avais préparé un petit souper dans la salle à manger et je l'attendais.

Il était réellement bien « cuité » comme nous disons, il m'appela sa chérie petite fille et me promit de m'acheter une broche avec une perle.

Alors, sans que j'aie pu le prévoir, il m'empoigna à pleins bras et se mit à m'embrasser. Je luttai contre lui mais il était le plus fort. Il avait ses lèvres contre les miennes lorsque la porte s'ouvrit et Miss Janet parut.

Elle ne me lança qu'un regard et me montra la porte. Je sortis de la salle, très heureuse de m'en aller.

Je supposais que le lendemain matin je recevrais l'ordre de préparer mes bagages et de m'en aller, d'autant plus que Miss Janet avait prévenu le matin que l'on ne devait me confier aucun travail. Vers dix heures, elle me fit appeler au salon.

Je me souviendrai toujours de cette scène. Elle se trouvait assise, vêtue de noir, avec son petit bonnet de dentelle blanche, ses belles mains croisées sur sa robe. Elle avait des mains superbes que tout le monde admirait à l'office.

– Hilda, me dit-elle, mon neveu vous a fait un tort énorme, je ne demande même pas jusqu'où il vous a fait du tort. Mais je comprends maintenant pourquoi vous avez tant d'argent et comment vous avez pu montrer à la cuisinière, la semaine dernière, cinq souverains d'or. Mais là n'est pas la question. J'ai une grande responsabilité devant Dieu et devant le monde, mais j'ai décidé que mon neveu remplira son devoir et vous épousera.

Je ne trouvais pas un mot à dire. D’abord, lorsqu’elle commença à me parler, je me mis à pleurer, et puis ses paroles me tombèrent comme une grêle sur la tête. J’allais lui dire que j’étais déjà mariée et que je pouvais lui montrer mon certificat… Mais c’était Abraham qui l’avait… et cela me ferma la bouche.

– J’ai parlé à mon neveu, continua Miss Janet, et j’ai écrit à mon notaire en lui donnant tous les renseignements nécessaires pour avoir l’autorisation de l’évêque. Vous serez mariés à St-Paul, mardi prochain.

Elle me fit alors signe de me retirer. Lorsque Miss Janet faisait ce signe, personne n’aurait osé lui désobéir. Lorsque je repris ma présence d’esprit, je voulus retourner la voir et raconter la vérité ; je demandai même l’autorisation d’aller lui parler, mais la femme de chambre vint me dire que Miss Janet n’était pas bien et que j’avais congé.

Je m’en allai aussitôt voir Selim. Il avait un petit bureau chez le marchand de tabac Ashar. Ce dernier est devenu très riche, paraît-il, et a même construit un gros immeuble qui porte son nom. Abraham était à son bureau, mais il mit énormément de temps avant de venir m’ouvrir. Il me dit qu’il ne voyait jamais ses clients, qu’il ne les recevait même pas, et qu’il était fort ennuyé par ma visite. Il changea tout de suite d’humeur lorsque je lui racontai l’aventure qui m’était survenue. Je lui dit que je voulais tout raconter à Miss Janet, mais il me conseilla de n’en rien faire.

– J’ai toujours pensé que cela devait arriver, fit-il. Maintenant Hilda, c’est le moment de vous montrer gentille pour moi et de faire ce que je vous dirai.

Je ne pouvais en croire mes oreilles lorsqu’il me dit que je devais laisser aller les choses et épouser M. John.

– Mais comment le pourrais-je, puisque je suis déjà mariée ?… J’irais en prison !…

– Personne ne le saura, riposta-t-il ? Nous avons été mariés dans une autre partie de la ville. Je vous promets qu'il vous quittera à la porte de l'église et que jamais il n'essaiera de vous revoir. Faites-le pour moi, ajouta-t-il, et je vous donnerai cent livres.

Il me dit encore que si j'épousais M. John, nous serions riches pour le restant de notre vie. C'était un beau parleur… Il me troubla tellement que je ne savais plus si j'étais sur ma tête ou sur mes pieds. Il m'aurait fait prendre du blanc pour du noir, comme on dit communément. Bref, en fin de compte, je consentis. Je savais bien que je péchais par ma faiblesse et mon manque de caractère, mais je l'admirais tant pour son intelligence et son éducation que je ne voyais plus que par lui.

J'ai souvent pensé qu'il pouvait avoir fait cela pour se débarrasser de moi, mais cela n'était pas exact parce qu'alors, pourquoi m'aurait-il épousée ? Je crois qu'il désirait simplement avoir une jeune et jolie fille dans la maison qui ferait ce qu'il lui dirait de faire. Je ne crois pas qu'il supposait que M. John m'aurait demandée en mariage… non, il prévoyait pis que cela. Il n'y avait pas de démon plus fin et plus roué que cet Abraham.

La veille du mariage, j'allai trouver Miss Janet.

– Hilda, me dit-elle, demain vous aller épouser mon neveu. Je crois inutile de vous dire que cela ne m'emballe pas du tout, et que je ne m'en vanterai pas. Je vous prie donc de tenir cet événement secret. Quant à l'avenir, il est peu probable que M. John, qui est un homme du monde, vous présente telle que vous êtes à ses amis. Vous êtes totalement dénuée d'éducation, et si votre tenue en général est bonne, vous avez un terrible accent du peuple qu'il est impossible d'admettre.

Il est bizarre que je me souvienne de toutes les paroles prononcées par Miss Janet il y a trente ans. Je m'en sentis bou-

leversée mais j’eus pourtant le courage de lui demander ce qu’elle comptait faire de moi.

– Je vais vous envoyer dans un très bon établissement où l’on prendra soin de vous en vous initiant aux bonnes manières et où l’on complétera votre instruction. Vous y resterez jusqu’à vingt-deux ans… À cette époque, vous serez à même de prendre dignement votre place à côté de votre mari.

Cela s’accordait pleinement avec ce qu’Abraham m’avait promis. Au fond, je croyais que c’était Abraham qui avait arrangé tout cela, mais, plus tard, je me rendis compte qu’il avait simplement adopté les projets de Miss Janet.

Je ne vis pas M. John avant la cérémonie. Je ne sus jamais ce qui s’était passé entre lui et sa tante. Je me souviens qu’il était très pâle et très distant, bien que poli. Il n’y avait que quatre personnes dans l’église et la cérémonie fut vite terminée.

J’avais appris à signer mon nom… ainsi je ne lui fis pas honte. Pourquoi m’a-t-il épousée ?… je n’en sais rien ! Je suis prête à jurer sur la Bible qu’il n’y eut entre nous que ce baiser surpris par la tante… et, à ce moment, il n’était pas sain d’esprit. Peut-être, la devise de la famille et l’oiseau au serpent avaient-ils quelque chose à dire dans l’affaire. À l’heure actuelle, tout cela me paraît idiot. Avant de partir pour l’église, Miss Janet m’avait remis un billet de cinquante livres ainsi que l’adresse où je devais me rendre. C’était à Victoria Drive, Eastboume. Elle m’avait aussi donné les heures des trains.

Le mariage accompli, je dis « au revoir » à M. John et quittai l’église ou je le laissai en compagnie de son ami. Miss Janet n’avait pas assisté à la cérémonie. Je n’ai plus revu M. John depuis lors.

Abraham m’avait donné rendez-vous devant le restaurant de King’s Cross pour y dîner ; c’était plutôt le lunch mais pour moi à cette époque, c’était un dîner.

Je le trouvai au rendez-vous et nous entrâmes. Je lui racontai ce qui s'était passé.

– Donnez-moi le certificat, me dit-il et je le lui tendis aussitôt. Nous ne parlâmes plus du mariage, bien que je fus un peu nerveuse. Je ne me sentais pas du tout le désir d'aller à Eastbourne et n'avais jamais eu d'ailleurs l'intention d'y aller. Mais tout cela dépendait d'Abraham et je me doutais qu'il avait un plan à mon sujet. En effet.

Mais ce n'était pas ce qu'il m'avait fait entrevoir et même promis, c'est-à-dire de nous retirer en province et d'y commencer notre réelle vie de jeunes mariés.

Lorsque nous eûmes presque fini de luncher, il tira une grosse enveloppe de l'une de ses poches.

– Je vous ai trouvé une très bonne place… de première classe ! Si vous n'en parlez à personne, on ne saura jamais que vous êtes une servante, me dit-il. Voici cinq cents livres en billets et vous avez deux jours pour vous habiller plus convenablement.

J'étais effarée et ne comprenais pas de quoi il parlait.

– Vous allez partir pour l'Amérique, dit-il. Je me suis procuré quelques lettres de recommandations de mon ami M. Merry… et quelque chose… Il se peut que ce soit Merrivan… je pense que oui. Je compris que ce monsieur Merrivan était l'un de ses clients.

– Ils vous donneront du travail, ajouta-t-il, et vous aurez tout cet argent.

– Mais je ne demande pas à partir ! Je ne veux pas m'en aller !… protestai-je en criant.

J'ai cru qu'il devenait fou !…

Je n'ai jamais vu un homme prenant tout à coup une semblable apparence de démon !… Il me terrorisa :

– Vous vous en irez, ou je remets ces papiers à la police et vous irez en prison pour bigamie.

Je n'avais pas la force de résister à de tels arguments. Je partis donc pour l'Amérique par un bateau qui s'appelait Lucania. De New-York, je me rendis à un endroit appelé Denver où l'une des lettres qu'il m'avait remise était adressée.

J'obtins une situation que je conservai pendant un an.

On ne m'y traitait pas de servante, mais d'« aide ». Je faisais donc l'« aide » depuis treize mois lorsque je reçus une offre de place en qualité de gouvernante chez M. Bonsor. Il était veuf et avait un enfant qui ne tarda pas à mourir.

Lorsque M. Bonsor me demanda de l'épouser, je lui racontai la vérité. Il me répondit qu'un mariage de plus ou de moins ne lui faisait rien. Quant à la religion, il avait les idées très larges.

Je n'ai jamais revu Abraham Selim, mais je sais qu'il a écrit à mon ancienne place à Denver pour savoir ce que j'étais devenue. Les gens l'ignoraient. Cela se passait sept ans après mon arrivée aux Etats-Unis. Je n'ai jamais revu M. John mais je sais que Miss Janet est morte de pneumonie un mois après mon départ.

CHAPITRE XXXI.

Le mystère s'éclaircit.

Il y avait une personne à laquelle Andy désirait faire lire le résumé de la vie de Hilda Masters. Pendant tout un temps, il avait pensé que M. Boyd Salter aurait pu jeter quelque lueur sur l'étrange vie de ce John Severn alors qu'au contraire il semblait vouloir écarter toute chance de mieux connaître sa vie mouvementée.

Il envoya un télégramme au maître de Beverley-Hall en lui demandant une entrevue et il reçut à Beverley-Green la réponse qu'il pouvait venir tout de suite.

– J'irai avec vous, dit Stella… Je vous attendrai dans la voiture.

En arrivant, il constata que Telling, le valet de chambre toujours inquiet de son maître, semblait plus nerveux que d'ordinaire.

– Vous prendrez des précautions avec Monsieur, murmura-t-il. Il ne dort presque plus et le docteur a dit à M. Francis – notre jeune maître – que les nerfs pouvaient lui jouer un mauvais tour à tout moment.

– Merci Telling, dit Andy, j'y ferai attention.

Telling n'avait pas du tout exagéré et M. Salter n'avait pas l'air de bien se porter. Il semblait avoir énormément vieilli depuis leur dernière entrevue et son visage avait la couleur de la cendre. Il salua pourtant le détective d'un sourire.

– Vous venez me dire que vous avez trouvé mon voleur, dit-il de bonne humeur. Épargnez-vous cette peine. C'est votre fameux perceur de coffre-fort !

Andy n'était pas du tout préparé à recevoir une pareille nouvelle.

– Je crois que c'est bien cela, acquiesça-t-il, mais je puis vous assurer que si c'est lui, il n'est pas venu ici avec des intentions malveillantes pour vous. C'est mon avis sincère et au fait, il était plutôt sur la piste de « mon » voleur.

– Et il l'a trouvé, n'est-ce pas ? dit Salter tranquillement. Un garde mystérieux.

– Comment pouvez-vous le savoir ?

Salter se mit à rire mais tout en riant son visage se crispait. Andy le remarqua et plaignit le pauvre homme qui devait réellement souffrir du cœur.

– Je n'essaie pas de vous mystifier, reprit Salter en s'amusant de l'attitude étonnée d'Andy. Scottie – c'est le nom de ce coquin je crois – disparut le lendemain matin. Miss Nelson partit le même jour. Elle s'est rendue à Castle-street où elle a soigné quelqu'un. Qui cela pouvait-il bien être, sinon votre ami mal famé ?

Une lumière jaillit dans le cerveau d'Andy.

– Downer, naturellement ! dit-il tout haut.

Salter l'approuva d'un signe de tête.

– Mais comment avez-vous su que je soupçonnais un garde ?

– Toujours Downer, plus un autre coquin… Martin, je crois ?

Andy était trop intelligent pour ne pas admirer la perspicacité de Downer.

– Je félicite Downer… C'est certainement le plus intelligent et le meilleur des reporters.

– Il vint me voir, expliqua Salter, et comme il me le demanda je fis comparaître devant lui tous mes gardes qu'il questionna. Un seul homme admit qu'il aurait pu se trouver ce jour-là à l'office car, lorsqu'ils sont de service la nuit, on leur prépare du cacao. Ce garde-là reconnut qu'il était possible qu'il soit sorti de l'office à l'heure mentionnée par Scottie. Et l'affaire en est là. Quelles nouvelles m'apportez-vous maintenant ?

– J'ai trouvé Hilda Masters.

M. Salter le regarda :

– Hilda Masters ? Qui est-ce cela ?

– Vous vous souvenez, M. Salter, que dans un tiroir de Merrivan on a découvert un certificat de mariage à ce nom ?

– Oui, je m'en souviens. Les journaux en ont d'ailleurs parlé. C'était le certificat de mariage d'une ancienne servante. Plus tard, ce document vous a été volé par un fantôme appelé Selim. Quel était encore le nom de la femme dans le certificat ?… Et vous l'avez retrouvée, dites-vous ?

Andy prit une copie de la note dictée par Mme Bonsor et la passa à M. Salter. Celui-ci la regarda un bon moment avant de mettre ses lunettes pour la lire.

Il lut, il lut posément, très lentement. Il semblait à Andy qu'il pesait la valeur de chaque mot. À un moment même il revint à une page déjà parcourue pour la relire à nouveau. Cinq, puis dix minutes passèrent dans le silence rompu seulement par le froissement du papier, Andy devenait impatient, se rappelant la jeune fille qui attendait en bas dans la voiture.

– Ah ! fit M. Salter en déposant le papier sur son bureau. Le spectre de la vallée est par terre – le plus grand parmi les fantômes qui nous hantent, Dr Macleod.

Et comme Andy ne le comprenait pas tout de suite il lui vint en aide :

– Selim, dit-il, révélé dans toute sa hideur, l'acheteur d'âmes, le briseur de cœurs, le joueur de vies humaines. C'est lui.

Et il posa sa main ouverte sur le manuscrit étalé devant lui. Les yeux de Boyd Salter brillaient, il était devenu un autre homme, les petites rides de son visage venaient de disparaître brusquement, c'était un véritable miracle.

Il avait dû toucher une sonnerie dissimulée car Telling parut.

– Apportez-moi une bouteille de Porto cachet vert, Telling, dit-il au serviteur, et lorsque celui-ci fut sorti :

– Vous venez de remporter un triomphe – un plus grand triomphe que si vous aviez mis la main au collet de cet Abraham Selim. Il faut célébrer votre succès docteur.

– Je crains de ne pouvoir attendre, car Miss Nelson est en bas, dans la voiture.

Salter pâlit :

– Je regrette beaucoup… dit-il, la respiration coupée. Réellement, je suis inexcusable de l'avoir laissée là, et vous de ne pas me l'avoir dit. Faites-la donc entrer.

Andy sortit aussitôt pour satisfaire le désir de son hôte.

– Savez-vous que vous l'avez presque tué… ou du moins la nouvelle que vous étiez en bas à m'attendre ? Je le plains, il n'a pas du tout bonne mine.

M. Salter avait reprit meilleur visage lorsqu'ils entrèrent ensemble. Il regardait Telling emplissant leurs verres du vin précieux.

– Veuillez me pardonner de vous avoir fait attendre au dehors, dit-il à Stella avec un sourire. Ainsi c'est vous qui avez soigné mon voleur…

– Andy vous a dit… balbutia Stella alarmée.

– Non, Andy ne m'a rien dit… Vous boirez bien un verre de vin, Miss Nelson ? Non ? C'était déjà du vieux vin lorsque votre père était encore un bébé.

Il leva son verre en son honneur et but.

– Et Miss Masters, ou plutôt Mme Bonsor, que va-t-elle devenir ?

– Je crois qu'elle ne restera plus longtemps à Londres. Elle a reconnu avoir commis le crime de bigamie mais cela s'est passé il y a si longtemps que je ne crois pas que nous puissions la poursuivre même si nous le voulions. Et d'après ce que je sais, cette dame aux trop nombreux mariages va se plonger à nouveau dans les tracas du conjungo.

– Vraiment ? Pauvre âme ! Pauvre âme dupée éternellement !

Andy ne s'attendait pas à trouver de la sympathie pour Mme Bonsor chez M. Salter.

– Elle n'est pas précisément une pauvresse, fit Andy lentement. Scottie, qui est quelque chose dans le genre d'un expert en pierreries, estime ses bijoux à plus de cent mille livres et elle a de nombreux biens aux États-Unis. Mais je désirais surtout vous voir au sujet de Severn… Avez-vous une idée quelconque de l'endroit où il pourrait se trouver ?… Je ne puis croire que Selim ait utilisé le coup du mariage pour son seul profit !

– C’est pourtant vrai, dit M. Salter. Selim a déclaré à M. Severn que la femme était morte et Severn s’est remarié officiellement. Il eut même des enfants je crois. Une fois que Severn fut marié, il lui signala qu’il était bigame et que ses enfants étaient illégitimes. Par ses menaces, il parvint à soutirer des sommes énormes à sa victime. Le contrat que vous avez trouvé est totalement faux dans son essence et dans sa forme. Selim n’a jamais donné un penny à mon ami. Il a simplement annulé une ancienne dette – celle dont la femme parle dans sa confession et y substitua un nouveau contrat de beaucoup plus onéreux. Et toutes les années, sa cupidité augmentant, il trouvait de nouveaux prétextes pour augmenter encore ses extorsions. Vous voyez docteur que je suis franc avec vous. Mais je ne sais plus rien de ce qui peut encore concerner Severn.

– Je n’en ai jamais douté, sourit Andy.

– Et vous, Miss Nelson, vous arrivez à la fin de cette épreuve qui vous a aussi fait perdre quelque chose ?

– Mais j’ai trouvé autre chose, dit Stella malicieusement.

M. Salter les regarda tour à tour :

– J’espère que c’est vrai, dit-il lentement. Votre fantôme c’est donc lui ?

– Oui, dit-elle.

– Et c’est elle, le vôtre, Andy ? Je crois qu’il a adopté tous nos spectres pour les porter sur ses robustes épaules ? Puissiez-vous les vaincre tous et détruire le dernier !

Sur ce, ils prirent congé de lui et s’en retournèrent.

Andy alla se coucher et dormit toute l’après-midi. Aussitôt qu’il fit nuit, il entra dans la maison Merrivan et commença une veille dans la chambre vide. La nuit passa sans incident. Au petit jour, comme il jetait un coup d’œil à travers la vitre sur la pe-

louse, il vit la porte des Nelson s'ouvrir, Stella en sortir et venir frapper à la porte de la maison. Il lui ouvrit aussitôt.

– Je vous ai apporté du café et des sandwichs, Andrew. Pauvre cher, vous devez être fatigué !

– Comment saviez-vous que j'étais ici ?

– Oh ! je l'ai deviné. Lorsque je ne vous ai pas vu arriver hier soir j'ai pensé que vous étiez en service pour les fantômes.

– Fine mouche ! Et intentionnellement je ne vous avais rien dit.

– Et en me voyant arriver vers la maison vous avez supposé le pis.

Elle lui pinça l'oreille :

– Vous n'avez rien vu ni entendu, je suppose ?

– Non… rien… répondit Andy.

Elle lança un regard dans le long passage et secoua la tête.

– Je ne crois pas que j'aimerais être détective, dit-elle. Et vous n'avez jamais peur ? demanda-t-elle.

– Si… très souvent, lorsque je pense au genre de foyer que je vais vous offrir…

– Eh bien, parlons-en, dit la jeune fille.

Et ils s'assirent à même le sol dans la chambre vide et causèrent jusqu'à l'apparition du soleil, de loyers, cottages, mobiliers et de tout ce qui intéresse des futurs mariés.

À onze heures du matin, Andy qui ne semblait pas se ressentir de sa nuit blanche, se présentait au Grand Hôtel Métropolitain et demandait à voir Mrs Crafton-Bonsor pour éclaircir un ou deux points.

– Mme Crafton-Bonsor est partie, dit l'employé.

– Partie ? Quand est-elle partie ? demanda Andy.

– Hier dans le courant de l'après-midi. Elle est partie avec le professeur Bellingham.

– A-t-elle emporté ses bagages ?

– Oui, tous.

– A-t-elle donné la destination de son voyage ?

– Je n'en ai pas la moindre idée. Elle a dit qu'elle allait passer quelques jours à la mer.

Andy avait fait buisson creux.

Il se rendit au 73 de Castle-Street espérant rencontrer Scottie. Il n'y trouva que le Gros Martin fort embarrassé.

– Non, docteur. Scottie n'est plus rentré depuis trois jours.

– Et il n'a pas donné d'instruction pour vider ce repaire de voleurs ?

– Non, Monsieur, dit Martin. Mais il y avait dans sa manière de répondre un léger ton de malice qui indiqua à Andy que ce n'était pas la vérité.

Andy savait qu'il perdait son temps à interroger plus longtemps l'ancien camarade de Scottie, car toutes les réponses qu'il pourrait lui faire ne lui laisserait jamais l'impression d'être sincères. Il rentra donc à Beverley et alla se coucher.

À neuf heures du soir, il pénétrait de nouveau dans la chambre de Merrivan. Pendant la journée, Johnston y avait installé une chaise longue. Andy s'y installa et il s'y trouva si confortablement couché qu'il eût la certitude de bientôt s'endormir. Il se leva et alla voir à la fenêtre qu'il ouvrit pour respirer un peu d'air frais.

L'église de Beverley égrenait au loin le coup d'une heure du matin et aucun signe d'approche du mystérieux visiteur ne se faisait sentir. Il avait enlevé le verrou de la dernière fenêtre, devinant bien que c'était par là que l'étranger avait pénétré dans la maison le jour où Johnston l'avait aperçu à l'intérieur.

Deux heures sonnèrent. Le menton d'Andy s'était rapproché de sa poitrine et il rêvait confusément de Stella et de Mme Bonsor.

Il entendit un coup sourd et fut aussitôt sur pieds. Regardant la fenêtre du fond, il aperçut une ombre contre là vitre. À sa demande on avait également rétabli le courant électrique ainsi qu'une lampe. Andy se rapprocha silencieusement du commutateur. L'homme à l'extérieur soulevait doucement le châssis, qui monta, monta. Puis Andy entendit le léger bruit des pieds touchant le sol. Il attendit encore avant de tourner le commutateur qu'il tenait sous la main.

– Lève-toi, et fais-moi face, Abraham Selim, chien ! dit l'homme d'une voix lugubre qui résonna étrangement dans la chambre vide.

– Lève-toi !... répéta la voix.

Andy fit brusquement de la lumière. Rien ne changea dans l'attitude de l'homme qui lui tournait le dos. Il portait une longue robe de chambre jaune et dans sa main étendue vers son ennemi invisible pointait un gros revolver.

Boyd Salter ! C'était Boyd Salter !

Andy respira à pleins poumons. Ainsi c'était Boyd Salter, cet homme froid qui avait lutté contre lui si intelligemment, si habilement ?

Ses yeux étaient grands ouverts mais fixes et comme absents. Il dormait du sommeil des somnambules. Andy l'avait remarqué dès qu'il entendit la voix rude et flétrie.

– Attrape cela, damné gredin !

Il y eut un déclic et il vit Boyd Salter s'incliner vers le sol. Il regardait la place où Merrivan était tombé, puis il s'agenouilla et ses mains crispées tâtèrent l'homme qu'il devait voir à terre. Tout le temps il se parlait à lui-même ou insultait le mort qu'il voyait.

C'était la reconstitution du crime et ce n'était pas la première fois qu'il s'y livrait. Toutes les nuits, Boyd Salter était sorti de son lit pour venir ici revivre la scène de son crime. Il était étrange de le voir fouiller un meuble qui n'était plus là, de forcer un coffre-fort qui avait été enlevé, mais Andy ne pouvait s'arracher à cette scène atroce. Le criminel dans son sommeil hanté par les péripéties du drame parachevait la scène. Il avait recueilli des papiers sans doute, ceux pris dans le coffre ou le bureau et allumant une allumette il fit le geste d'y mettre le feu. Cela se passait à l'endroit où la lettre avait été trouvée. Alors il s'arrêta.

– Vous ne m'enverrez plus de lettres, Merrivan ! Que Dieu vous damne ! Plus de lettres à glisser sous ma porte !... Cette lettre était pour moi n'est-ce pas ? dit-il en se tournant vers la place où le corps aurait dû se trouver.

Son regard changea brusquement. Il fit mine de ramasser quelque chose.

– Je dois prendre l'écharpe de cette jeune fille, murmura-t-il. Pauvre Stella ! Ce démon ne vous blessera plus. Je vais la prendre, dit-il en portant sa main à sa poche comme pour y placer quelque chose. S'ils la trouvent, ils croiront que vous étiez ici lorsque je l'ai tué.

Andrew soupira.

Maintenant le tout s'éclairait. Abraham Selim et Merrivan n'étaient qu'une seule et même personne et la fameuse lettre que l'on supposait avoir été envoyée à Merrivan avait été en réa-

lité écrite par lui. C'était bien cela. Merrivan devait sortir cette nuit là pour aller porter la lettre à Beverley-Hall. Il l'avait écrite, l'avait pliée, mais n'avait pas encore écrit l'adresse lorsque le destin ou la justice lui apparut.

Salter tournait lentement dans la chambre. Deux secondes plus tard il repassait par la fenêtre. Il la referma derrière lui mais Andy se jeta vivement dans le jardin, suivant la piste du somnambule qui traversait furtivement le verger…

– Écartez-vous de mon chemin !

C'était la voix de Salter, et de nouveau Andy entendit le déclic du revolver. C'était donc ainsi que Sweeny mourut ! Sweeny était là. Il avait fort probablement découvert la réelle identité de Selim et était en surveillance cette nuit-là. C'était devenu très simple tout à coup. Merrivan faisait chanter Salter. Mais qui était ce Severn ? Severn, le premier mari de Hilda ?

Il suivit Salter dans le verger sous les arbres, puis à travers la haie. Maintenant le dormeur était dans son domaine et il marchait de ce pas curieux, particulier aux somnambules. Andy le suivait sans le quitter des yeux. L'homme emprunta un sentier qui menait à Spring Covert, prit brusquement à gauche et traversa la partie gazonnée qui l'aurait conduit directement à Beverley-Hall.

Il avait à peine parcouru une dizaine de pas qu'un éclair jaillit pics de lui et qu'une détonation éclata. Salter trébucha et tomba. Andy, d'un bond, fut à ses côtés, mais lorsqu'il l'eut retourné sur le dos, il n'aperçut qu'un visage calme et sans vie.

Il alluma sa lampe de poche et appela au secours. Une voix lui répondit presqu'aussitôt. C'était celle de Madding, le garde qu'il connaissait déjà.

– Qu'y a-t-il ?… demanda-t-il à Andy lorsqu'il l'eut reconnu. Vous avez dû marcher sur l'un de ces pièges.

Nous en avons placé plusieurs dans le parc pour les braconniers… Mon Dieu ! dit-il en remarquant le corps étendu. M. Salter !

Andy se pencha sur la poitrine et écouta.

– Je crois qu'il est mort ! dit-il au bout d'un moment.

– Mort, répéta l'autre frappé de terreur. Mais le pistolet n'était chargé qu'à blanc !

– Le coup l'a éveillé, dit Andy, et le contrecoup l'a tué… Au fond, Madding, je crois qu'il a bien fait de mourir ainsi.

★★★

Le dernier spectre est abattu.

Andy pénétra dans le salon des Nelson et s'assit lourdement, écrasé de fatigue.

– Quel était le dernier, chéri ? dit Stella en s'installant sur le bras du fauteuil et en passant la main dans la chevelure d'Andy.

– Voici le dernier, et Andy prit dans son portefeuille une découpure de journal et la lui passa.

– J'ai trouvé cela dans le coffre-fort de Salter. Oh ! oui, le jeune homme a très bien pris la chose. Tout le monde s'attendait d'ailleurs à une fin brutale. Ils savaient qu'il était somnambule par la boue dont ses souliers étaient recouverts. Ils avaient même établi une surveillance à la porte de sa chambre. Mais le château possède une demi-douzaine d'escaliers secrets et il s'en allait chaque fois. Qu'en pensez-vous ?

Elle lut le bout de journal qui portait la date de 1889 :

« Pour respecter les dispositions testamentaires de feu M. Philip Salter, M. John Severn son neveu, qui en est le seul héritier, portera désormais le nom de John Boyd.

Salter. La déclaration légale relative à cette modification paraît ce jour dans nos colonnes sous la rubrique : Jugements et extraits légaux. »

– Et voilà toute l'histoire, dit Andy. Severn a toujours été Boyd Salter, si j'avais eu le bon sens de relire le testament de son oncle, j'aurais trouvé la clef de l'énigme depuis un mois. Mais il est mort heureux. Pendant toute sa vie il a vécu à l'ombre de sa faute, sous la menace de la dénonciation de Merrivan, qui aurait privé son fils de son nom et de son héritage, car l'héritier devait être légitime. Et lorsque je lui ai remis la confession de Hilda Masters – à propos, elle a épousé Scottie, le jour avant leur départ – qui établissait la légitimité de son mariage avec la mère de son fils, vous vous souvenez que je vous ai dit qu'il paraissait vingt ans plus jeune ? Je ne le comprenais pas lorsqu'il m'avait dit que le plus terrible des spectres était abattu, mais il disait la vérité. C'était sa plus grande terreur. Pour sauver son nom et la fortune de son fils, il n'hésita pas à tuer Merrivan… ou Selim. De même, pour avoir toutes les chances de les sauver totalement, il a pénétré dans la maison de Wilmot pour y prendre le fameux certificat de mariage et l'a brûlé.

– Mais comment a-t-il su qu'il se trouvait là ?

– Downer l'a dit dans son article qui nous accusait tous deux.

– Et que devient la fortune de Selim ? Va-t-elle à Wilmot ?

Andy secoua la tête.

– Elle va grossir l'opulence de Mme la Professeur Bellingham !… C'est plutôt tragique, n'est-ce pas ?

Stella rit et glissa son bras autour du cou d'Andy.

– Andy, ne suis-je pas un fantôme aussi ?… Vous n'allez pas m'abandonner sans avoir abattu mon esprit inquiet, n'est-ce pas ?

– Vous êtes une femme sans honte. Vous l'avez toujours été d'ailleurs.

Il y eut un petit moment de silence entre eux.

– Scottie est intelligent, dit-elle brusquement.

– Intelligent ? Je ne l'ignore pas !... Pourquoi dites-vous cela ?

– Voyez comme il a eu rapidement ses papiers de mariage !

Une semaine plus tard, M. Downer apprenait la nouvelle. Il n'en fut ni peiné ni réjoui. Il n'était qu'un homme d'affaires pour qui, professionnellement, un mariage équivalait à un meurtre. Il demanda le *Mégaphone* téléphoniquement et se mit en rapport avec l'éditeur :

– On va célébrer le mariage de Stella Nelson avec Macleod. Je puis vous donner une colonne bien fournie sur cet événement... Certainement... Je peux avoir une photo de la future mariée... Elle ne peut rien me refuser... Deux colonnes ! All right !...

FIN.

Ce livre numérique :

a été édité par:

l'Association Les Bourlapapey, bibliothèque numérique romande

http://www.ebooks-bnr.com/

en mai 2012.

– **Élaboration** :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Françoise S., Francis R., Maximilien

– **Sources** :

Ce livre numérique est réalisé d'après l'édition de 1932, intitulée « la Vallée des Spectres », faite par Ed. Moorthamers Frères, Éditeurs, Bruxelles. La photo de 1ère page a été réalisée et mise à disposition par Laura Wells en 2012.

– **Dispositions** :

– **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois

être entachés d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Ces livres sont perfectibles : merci de nous signaler les erreurs que vous pouvez avoir relevé. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

– **Remerciements** :

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (http://www.ebooksgratuits.com/) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendus possible la réalisation de ce livre numérique.